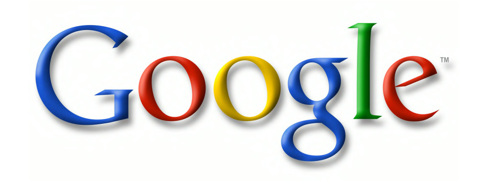
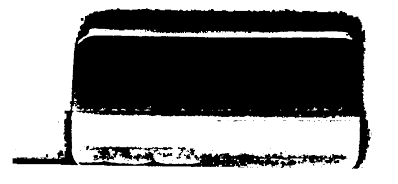








BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE CONTEMPORAINE

LE MONDE DES RÊVES

DU MÊME AUTEUR

Chez les mêmes libraires

Hygiène de l'Esprit au point de vue de la préservation des maladies mentales et nerveuses, 1877 un vol. in-12.

Crimes et délits dans la folie, 1886, un vol. in-12, 285 pages.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Les Maladies de l'Esprit, 1 vol. in-16 (Bibliothèque scientifique contemporaine).

Les Arts magiques et la Divination au point de vue de la physiologie et de la psychologie modernes.

Saint-Amand (Cher). — Imprim. et stéréot. de DESTENAY.

LE

MONDE DES RÊVES

LE RÊVE, L'HALLUCINATION
LE SOMNAMBULISME ET L'HYPNOTISME
L'ILLUSION, LES PARADIS ARTIFICIELS, LE RAGLE
LE CERVEAU ET LE RÊVE

PAR

P. MAX SIMON

Médecin en chef à l'Asile public d'aliénés de Bron
Médecin-Inspecteur des Asiles privés du Rhône

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
19, Rue Hautefeuille, près le Boulevard St-Germain

1888

À MONSIEUR LE D[r] LOMBARD

(DE DÔLE)

AU SAVANT DISTINGUÉ, AU CHIRURGIEN HABILE

A L'AMI

P. MAX SIMON.

PRÉFACE

Il est tout un ensemble d'images qui s'offrent sous des aspects plus ou moins identiques dans le souvenir, dans le rêve et l'hallucination. Ce sont les circonstances de la formation de ces images que nous étudions ici.

On est assez porté à croire que les phénomènes qui constituent le souvenir, l'imagination, le rêve, l'hallucination sont essentiellement différents. Nous espérons que le lecteur, après avoir lu le présent ouvrage, sera amené à penser qu'entre ces divers ordres de manifestations mentales il n'y a guère qu'une différence de degré et que c'est par le même mécanisme, si je puis dire, qu'elles se produisent. En même temps que j'ai essayé de montrer l'identité de ces phénomènes, que j'ai cherché à établir quelques-unes des lois qui président à leur production, je me suis efforcé de pénétrer leur nature, qui paraît consister en des modes de mouvements.

Outre ce que je viens d'indiquer, on trouvera dans ce livre un certain nombre de vues

et des solutions non encore proposées, touchant certaines questions envisagées sous un aspect assez différent de celui sous lequel on a l'habitude de les considérer. Ces vues, je les crois de nature à jeter quelque lumière sur d'obscurs et difficiles problèmes, et j'espère que les solutions proposées ne paraîtront pas trop éloignées de la vérité.

A ces lignes mises en tête de l'édition de 1882, j'ai peu de choses à ajouter.

Il me suffira de dire que plusieurs des vues nouvelles dont je parle plus haut sont aujourd'hui généralement admises, et que les preuves physiologiques que je donnais de la nature de l'hallucination visuelle — preuves tirées du phénomène des images accidentelles que l'on voit succéder aussi bien à l'hallucination qu'à la perception réelle — ont été depuis répandues par le livre et par l'enseignement oral.

Aussi bien, ai-je tout lieu d'espérer que le public réservera à cette nouvelle édition du *Monde des Rêves* la même faveur qu'il a bien voulu accorder à cet ouvrage à son apparition.

Le 5 Janvier 1888.

P. MAX SIMON.

LE MONDE DES RÊVES

CHAPITRE PREMIER

DU RÊVE EN GÉNÉRAL

Le rêve est assurément un des phénomènes les plus intéressants que présente le sommeil, et si l'on veut bien considérer l'extrême analogie que le rêve paraît offrir avec l'hallucination, même avant toute étude comparative de ces deux manifestations mentales, on comprendra l'attrait qu'un tel sujet peut avoir pour le médecin aliéniste. Aussi bien n'avons-nous pas hésité à aborder cette question de la nature du rêve, pour obscure et difficile qu'elle soit.

C'est, on le sait, au commencement du sommeil et près du réveil que les rêves s'offrent le plus fréquemment. Il n'y a pas lieu, du reste, de nous étonner de ce fait. On ne saurait guère, en effet, comprendre le rêve coexistant avec la suspension absolue de l'action cérébrale qui paraît constituer le sommeil complet, et l'on conçoit, dès lors, que cette demi-activité qui précède le sommeil et le réveil doive être, si je puis dire, le véritable milieu du rêve.

Le rêve consiste essentiellement dans la production d'images cérébrales dont nous gardons au réveil un souvenir vague ou précis. Ces images peuvent être des images purement sensorielles ou des images-signes : ces deux genres d'images peuvent également coexister. Dans le premier cas, nous assistons à des scènes plus ou moins bien enchaînées, nous voyons, nous entendons parfois, bien qu'assez rarement néanmoins, nous éprouvons des sensations variées ; dans le second cas, nous associons des idées, nous parlons, nous composons.

Il est d'observation vulgaire que les images qui naissent pendant le sommeil se transforment très rapidement. Tantôt cette transformation a lieu, comme nous verrons que cela arrive pour l'hallucination, par le remplacement total des images : il se fait comme une sorte de changement à vue, et c'est là, croyons-nous, le cas le plus ordinaire. Parfois encore, une image se métamorphose : ses diverses parties disparaissent successivement et sont remplacées par d'autres fractions d'images, dont la réunion donne naissance à un autre objet.

Les images du rêve sont la reproduction d'objets vus pendant la veille à une époque souvent très rapprochée, parfois si lointaine que nous en avons perdu le souvenir; et si des créations absolument étranges et insolites nous apparaissent, c'est qu'elles sont le résultat de la juxtaposition d'objets ou de fractions d'objets que nous n'avons vus que séparés dans le monde extérieur. Cela est si vrai que dans les créations les plus fantas-

tiques, dans les associations les plus hétérogènes, nous pouvons souvent reconnaître les éléments que nous avons empruntés à tel ou tel être vivant ou inanimé pour composer la monstrosité qui nous cause autant d'étonnement que d'effroi.

Je me rappelle, en ce moment, un rêve qui, à ce point de vue, m'a jadis frappé : j'avais rencontré dans la journée une personne d'une taille extrêmement petite, et j'avais causé longuement avec cette personne, dont j'avais remarqué le costume assez original. La nuit même, je vis en rêve un personnage de même taille et de même costume que mon interlocuteur ; mais les yeux du personnage de mon rêve étaient bien différents de ceux du personnage réel. Ceux-ci, en effet, étaient très beaux, tandis que l'être fantastique de mon songe avait des yeux en forme de boule et extrêmement saillants. Il me fut facile, à cause de son étrangeté même, de trouver la raison d'une telle image : dans la matinée, j'avais considéré assez longuement une statuette représentant un monstre japonais ayant précisément ces yeux.

Les éléments du rêve sont donc uniquement empruntés à la réalité. J'ajouterai que l'image du rêve est dans un rapport extrêmement étroit avec l'image sensitive antérieurement perçue ; pour mieux dire, cette image est la reproduction intégrale, absolue de cette perception. C'est, en somme, la perception même, retenue avec les qualités ou les défauts qu'elle doit aux appareils sensitifs plus ou moins parfaits qui l'ont apportée au centre encéphalique, qui revient à nouveau impressionner le sensorium.

M. Maury, dans son ouvrage si intéressant sur le sommeil et les rêves, a bien remarqué cette manière d'être spéciale des images du rêve qui fait qu'elles sont exactement semblables aux images sensorielles de la veille ; mais ce savant distingué donne de ce fait une raison qu'il nous est absolument impossible d'admettre : « J'ai la vue basse et mauvaise, dit M. Maury, et à la fenêtre je ne saurais distinguer nettement une personne passant dans la rue. Eh bien ! j'ai plusieurs fois, en songe, cru apercevoir de ma croisée des gens qui étaient dehors, et je ne les distinguais pas mieux que je ne l'eusse fait dans la réalité. Evidemment, ajoute l'auteur que nous citons, il n'y a pas de myopie imaginative ; c'était la mémoire de ma mauvaise vue qui me faisait voir aussi mal dans mon rêve (1). » L'observation est vraie et curieuse, mais l'explication du fait est inadmissible, et, selon nous, ce n'est pas à la mémoire de sa mauvaise vue que le savant membre de l'Institut devait d'apercevoir en rêve des images confuses ; ces images, ayant été antérieurement vicieusement, si je puis dire, confusément perçues par un appareil visuel imparfait, se présentaient de nouveau au sensorium pendant le rêve avec ce même caractère de confusion.

Dans le rêve comme dans l'hallucination il arrive parfois que les images offrent des dimensions absolument anormales. Tantôt on aperçoit en rêve des personnages extrêmement petits, de véritables nains; d'autrefois, les objets que nous

(1) A. Maury. *Le Sommeil et les Rêves*, 3me édition, Paris 1865.

présente le rêve offrent des dimensions véritablement gigantesques. Dans ce dernier cas, il n'est pas rare que le rêve prenne un caractère effrayant. Le rêveur est dans le cas de Gulliver à Brobdingnag, quand, pour la première fois, il aperçoit un des habitants du pays des géants. On imagine bien que, si le rêveur est lui-même le sujet d'un rêve de ce genre, sa surprise, son étonnement peuvent aller jusqu'à la terreur.

On peut se demander la raison de la production dans le rêve de ces images prodigieusement grossies. Cette raison échappe assurément la plupart du temps. Parfois, pourtant, il semble possible d'en trouver l'explication dans l'association de diverses impressions sensorielles. On sait, en effet, que la compression d'un membre, par suite d'une mauvaise position gardée trop longtemps, ne tarde pas à faire naître la sensation d'un poids énorme et que le membre, le bras si l'on veut, ainsi comprimé, semble avoir des dimensions extraordinaires. Les rêves visuels, où certaines parties du corps du rêveur lui apparaissent avec des dimensions hors nature, ne sont-il pas liés à une image tactile naissant de quelque compression accidentelle et vaguement perçue ? Je n'oserais l'affirmer, n'ayant par devers moi aucune observation sur ce point ; mais je pense que la plus exacte rigueur scientifique ne saurait interdire la supposition que je viens de faire.

Jusqu'ici nous avons surtout considéré les images visuelles, nous allons maintenant nous occuper des images auditives et tactiles, qui, après les images visuelles, sont les plus fréquentes dans les

rêves. Les images gustatives et celles fournies par l'odorat sont beaucoup plus rares, ces dernières surtout ne paraissent se rencontrer que très exceptionnellement.

Bien que l'existence des rêves intéressant le sens de l'ouïe ne puisse être mise en doute, ces rêves sont pourtant moins fréquents qu'on ne pourrait le croire tout d'abord. Si, en effet, nous examinons avec quelque attention les rêves où se tiennent des discours en notre présence, ceux où nous parlons nous-mêmes, nous ne tardons pas à reconnaître que dans beaucoup de ces rêves il n'y a véritablement pas d'image auditive. Nous comprenons le personnage avec lequel nous nous entretenons, mais nous ne l'entendons pas; souvent encore, nous nous faisons comprendre nous-mêmes, mais nous n'avons pas conscience, — cette singulière conscience du rêve — du s[illegible] nos paroles: il n'y a donc pas image auditive. Je ferai remarquer qu'en présence de cette particularité, on ne peut s'empêcher de se rappeler ces aliénés qui prétendent qu'on leur parle par la pensée. Eux non plus ne perçoivent pas d'images auditives et, comme le rêveur, ils ont conscience d'idées qu'ils n'imaginent pas naître de leur propre cerveau, mais qu'ils croient leur être communiquées par un personnage imaginaire. Les rêves du genre de ceux dont nous nous occupons ne sont pas très rares; en voici un exemple qui m'est personnel:

Je me trouvais dans une salle immense, ayant devant moi un professeur âgé, de figure grave, qui développait devant un nombreux auditoire des

considérations sur les nouvelles théories qui ont fait de nos jours de la physique une science si séduisante. Un tableau noir était couvert de figures et de calculs, que continuait à tracer le personnage de mon rêve. Je suivais l'exposition du professeur, je voyais ses gestes; cependant je n'entendais aucune parole, et, dans mon rêve, j'avais conscience de ce silence; mais, comme il arrive si souvent dans les songes, cette singularité me paraissait une chose toute naturelle.

Je le répète, on ne saurait voir dans le songe que je viens de rapporter un rêve auditif; il s'agit simplement d'un rêve intellectuel, d'un rêve constitué par des images-signes et accompagné d'images visuelles. Nous avons donc ici quelque chose d'analogue à un phénomène que nous étudierons plus loin en parlant de ces hallucinations sans productions d'images auditives et que M. Baillarger a appelées *hallucinations psychiques* (1). C'est ainsi que presque à chaque pas dans l'étude du rêve nous trouvons des ressemblances entre le songe et les divers phénomènes de la folie. Cela dit, occupons-nous des rêves auditifs.

Dans ces rêves, une image auditive est réellement perçue. Tantôt c'est la voix des interlocuteurs du rêve dont le dormeur a conscience; tantôt, ce sont des bruits de diverses sortes qui parviennent au sensorium. Souvent ces images auditives disparaissent avec les images visuelles qu'elles accompagnent et, d'autres images naissant, la fanstamagorie du rêve se poursuit avec

(1) Baillarger, *des hallucinations, des causes qui les produisent*, Paris 1846.

ses variations habituelles, ses changements imprévus d'images sensorielles. Mais il arrive parfois que l'image auditive est d'une telle vivacité qu'elle amène le réveil. Ce sont surtout les rêves de nature effrayante qui offrent cette particularité. Qu'une personne rêve d'un coup de pistolet tiré sur elle, il y a grande chance pour que ce rêve soit suivi d'un réveil immédiat, et il est des cas où la sensation subjective a été si vive que l'oreille du dormeur est encore remplie, si je puis dire, du bruit qu'il a rêvé : il entend encore. Nous avons donc ici un véritable rêve hallucinatoire, ce qui montre bien que le rêve et l'hallucination sont deux phénomènes de nature identique. Ce que je dis ici des rêves auditifs, j'aurais pu le dire des images visuelles du songe, car un phénomène analogue se produit quand ces dernières ont une certaine vivacité : Le Dr Liébault a raconté que, rêvant incendie et venant à s'éveiller, il aperçut l'image de l'incendie qu'il avait rêvé (1). J'ai eu l'occasion de constater chez une personne d'une imagination très vive un fait semblable. Enfin, on a rapporté l'histoire d'un médecin qui, préoccupé de la maladie d'un de ses enfants, s'endormit dans un fauteuil et vit en rêve la figure d'un babouin gigantesque : s'éveillant en sursaut, il aperçut encore pendant quelques instants le babouin de son rêve (2).

(1) Liébault. *Du Sommeil et des états analogues, considérés surtout au point de vue de l'action du moral sur le physique*, 1866.

(2) Macario. *Du Sommeil, des Rêves et du Somnambulisme.* Voir aussi Tissot. *L'Imagination, ses bienfaits et ses égarements surtout dans le domaine du merveilleux*, Paris 1868.

Touchons-nous souvent les objets que nous offre le rêve ou, en d'autres termes, percevons-nous souvent des images tactiles ? Sans être très fréquentes, ces images existent néanmoins. Tantôt elles sont agréables, comme dans les rêves voluptueux ; tantôt, au contraire, elles ont un caractère pénible : nous subissons le contact de quelque bête horriblement velue ou visqueuse, particularité qui se rencontre très fréquemment dans le cauchemar. Enfin, il arrive encore que nous avons la sensation d'un coup que nons donnerions sur un corps extrêmement dur et résistant ; quelquefois aussi, il nous semble que nous nous sommes nous-mêmes frappés. Je ferai remarquer également que certaines impressions tactiles, éprouvées dans le cours des rêves érotiques ne sont pas toujours de nature agréable. La même remarque peut s'appliquer aux hallucinations du sens génital, mais je dois dire que le fait est infiniment plus rare quand il s'agit des rêves.

Il est une sensation souvent perçue en rêve, qu'il est assez difficile de classer, mais qui me semble pourtant devoir être rattachée aux images tactiles. Je veux parler de la sensation de voler, d'être précipité dans un insondable abîme, d'être entraîné à travers l'immensité de l'espace. Il me paraît évident que dans le cas dont nous nous occupons, c'est bien la sensibilité qui est en jeu. Pour mieux nous rendre compte de cette sensation du rêve, il faut nous reporter à un phénomène très intéressant, parfois pathologique, mais que quelques personnes éprouvent à l'état physiologique : je veux parler du vertige. Le vertige se présente sous des formes

assez différentes ; mais il est une de ces formes dans laquelle la personne en proie au vertige est comme emportée plus ou moins rapidement, se sent entraînée dans un mouvement de va-et-vient ou animée d'un mouvement rotatoire. Nous verrons ailleurs que cette variété de la sensation vertigineuse doit être vraisemblablement rattachée à l'hallucination tactile et constitue une des modalités de l'hallucination hypnagogique de la sensibilité. En tout cas, il est difficile de n'être pas frappé de l'analogie du phénomène du vertige avec les sensations du rêve dont nous venons de parler.

J'ai dit plus haut que les rêves ayant rapport au sens de l'odorat et au sens du goût ne sont pas très fréquents. Brillat-Savarin a signalé la rareté de ces images sensorielles. « Il est rare, dit cet écrivain, que les sensations éprouvées en rêvant se rapportent au goût et à l'odorat. Quand on rêve d'un parterre ou d'une prairie, on voit les fleurs sans en sentir le parfum ; si on croit assister à un repas, on voit les mets sans en savourer le goût (1). » Nous verrons plus tard que cette opinion de Brillat-Savarin ne saurait être entièrement acceptée. Si elle est généralement vraie pour le sens de l'odorat, elle est bien moins exacte pour celui du goût. Le premier de ces sens donne lieu lui-même à un certain nombre de rêves. MM. Macario et Maury en ont rapporté des exemples que nous citerons ailleurs. Le premier de ces auteurs a même constaté, dans les deux faits qu'il rapporte, que l'impression odorante

(1) Brillat-Savarin, *Physiologie du goût.*

a persisté après le réveil ; de sorte que nous trouvons encore ici l'extrême analogie, ou, pour mieux dire, l'identité du songe et de l'hallucination, que nous avons signalée à propos des autres images sensorielles du rêve.

L'incohérence est le caractère le plus ordinaire des rêves. Les images, les scènes, se succèdent sans ordre. Il arrive parfois cependant que les rêves sont, si je puis dire, régulièrement agencés, que les scènes sont bien ordonnées, que les discours que nous tenons ou que nous entendons présentent un enchaînement qui les fait à peine différer des productions de l'esprit pendant la veille. Nous verrons plus tard à quoi il faut attribuer cette particularité de certains songes. Mais, même dans les rêves absolument incohérents, il est souvent possible de discerner entre les différentes scènes qu'ils composent un lien bien réel, quoique tout à fait artificiel. M. Maury, que nous aurons encore bien des fois l'occasion de citer, a très nettement mis en lumière cette association des images du rêve. Je ne saurais mieux faire que de reproduire ici la page dans laquelle le savant académicien a montré par quelles transitions singulières les conceptions du rêveur se succèdent et s'engendrent.

« Après un pèlerinage à Jérusalem ou à la Mecque, à la suite d'une foule d'aventures que j'ai oubliées, dit M. Maury, je me trouvais rue Jacob, chez M. Pelletier, le chimiste, et, dans une conversation que j'eus avec lui, il me donna une pelle de zinc, qui fut mon grand cheval de bataille dans un rêve subséquent, plus fugace que les précédents et que je n'ai pu me rappeler. Voilà trois idées, trois scènes

principales qui sont visiblement liées entre elles par ces mots : *pèlerinage*, *Pelletier*, *pelle*, c'est-à-dire par trois mots qui commencent de même et qui s'étaient évidemment associés par assonance ; ils étaient devenus les liens d'un rêve en apparence fort incohérent. Je fis un jour part de cette observation à une personne de ma connaissance, qui me répondit qu'elle avait le souvenir très présent d'un rêve de la sorte. Les mots *jardin*, *Chardin* et *Janin* s'étaient si bien associés dans son esprit, qu'elle vit tour à tour en rêve le Jardin-des-Plantes, où elle rencontra le voyageur en Perse, Chardin, qui lui donna à son grand étonnement, je ne sais si ce fut à raison de l'anachronisme, le roman de Jules Janin : *L'âne mort et la femme guillotinée*. Je cite un nouvel exemple, encore emprunté à mes propres observations, et qui dénote une association d'une nature également vicieuse. Je pensais au mot *kilomètre*, et j'y pensais si bien que je m'imaginais en rêve marcher sur une route où je lisais les bornes qui marquent les distances évaluées au moyen de cette mesure itinéraire. Tout à coup je me trouve sur une de ces grandes balances dont on fait usage chez les épiciers, sur l'un des plateaux de laquelle un homme accumulait des *kilos*, afin de connaître mon poids, puis, je ne sais trop comment, cet épicier me dit que nous ne sommes pas à Paris, mais dans l'île *Gilolo*, à laquelle je confesse avoir très peu pensé dans ma vie ; alors mon esprit se porte sur d'autres syllabes de ce nom, et, changeant en quelque sorte de pied, je quittai le premier et me mis à glisser sur le second ; j'eus successivement plusieurs rêves dans lesquels je voyais la fleur

lobélia, le général *Lopez*, dont je venais de lire la déplorable fin à Cuba ; enfin, je me réveillai en faisant une partie de *loto*. Je passe, il est vrai, quelques circonstances intermédiaires dont le souvenir ne m'est pas assez présent, et qui ont vraisemblablement aussi des assonances pour étiquettes. Quoi qu'il en soit, le mode d'association n'en est pas moins ici manifeste. Ces mots, dont l'emploi n'est certes pas journalier, avaient enchaîné des idées fort disparates (1). »

Cette analyse fine et délicate est assurément intéressante. Elle nous fait voir le lien un peu artificiel, il est vrai, mais bien réel cependant, qui unit ces scènes variées et incohérentes du songe. Des images-signes ayant entre elles une étroite connexion, une syllabe commune, s'entraînent l'une l'autre, en quelque sorte, et amènent avec elles les images sensorielles dont elles sont la représentation. Mais comme une seule image, et une image représentative, conventionnelle, et j'allais presque dire une fraction d'image, est le pivot sur lequel roule tout l'enchaînement, toute l'association des images du rêve, il en résulte une incohérence extrême dans les scènes qui se succèdent dans l'esprit du dormeur. Il y a pourtant un enchaînement réel dans les phantasmes, mais c'est un enchaînement pour ainsi dire matériel et, partant, parfaitement illogique.

J'ai dit tout à l'heure que certains rêves, ainsi que nous le verrons ailleurs, présentent une remarquable cohérence. Mais, même dans ces rêves où un discours prononcé par un des personnages du

(1) A. Maury. *Le Sommeil et les Rêves*, 3me édition, Paris 1865.

rêve est suivi, rempli de déductions rigoureuses et savantes, il arrive parfois que le rêve offre pourtant quelque détail absolument singulier, anormal et grotesque. Ce personnage que nous entendons parler si doctement, le fera placé dans une position ridicule, se livrant aux plus bizarres excentricités. Les lecteurs, qui voudront bien chercher dans leur mémoire quelques-uns de leurs rêves, reconnaîtront avec moi la vérité de ce que j'avance ici.

Pour en finir avec ces généralités sur les rêves, demandons-nous ce que peuvent durer en réalité des songes qui parfois nous paraissent si compliqués, si remplis d'événements, si longs, qu'il semble qu'une vie entière y ait été vécue. Des faits assez nombreux et bien observés nous montrent que quelques instants suffisent à faire passer devant l'œil de notre esprit des milliers d'événements.

M. Maury a raconté que dans l'intervalle très court qui s'écoula entre la chute de la flèche de son lit tombée sur son cou, et le réveil qui suivit presque immédiatement, il rêva de la terreur, assista à des scènes de massacre et comparut devant le tribunal révolutionnaire, fut jugé, condamné à mort et monta sur l'échafaud, au milieu d'un concours immense de peuple : quelques secondes avaient suffi à tous ces événements.

Encore un fait et je termine.

Un soir que Casimir Bonjour assistait à la représentation d'une de ses pièces, souffrant et fatigué, il s'endort. Il voit en songe représenter son drame tout entier, suivant, avec l'intérêt qu'on peut comprendre, le développement de l'action et les diverses émotions du public. Enfin, la pièce se termine

au milieu des plus chaleureux applaudissements. A ce moment, le dormeur s'éveille et constate avec surprise qu'on en est seulement aux premiers vers de la première scène, et que toutes les péripéties qu'il avait vues se dérouler devant ses yeux avaient duré quelques minutes à peine.

CHAPITRE II.

LE RÊVE ET LES SENS

Dire que la plupart des rêves naissent de la façon la plus imprévue, et sans qu'il soit possible de leur assigner d'autre cause que le jeu des cellules cérébrales, fonctionnant, pendant le sommeil, dans des conditions que la physiologie n'a pas encore bien déterminées, c'est tout à la fois énoncer un fait et confesser notre ignorance. Cependant, si la cause d'un grand nombre de rêves est et paraît devoir demeurer longtemps inconnue, l'origine de certains songes se peut, en quelque sorte, toucher du doigt. J'ajouterai même que les causes diverses dont naissent ces rêves peuvent servir à établir entre eux une sorte de classification.

Le rêve est parfois manifestement la suite des préoccupations de la veille. L'esprit, fortement occupé d'idées ou d'images données, conserve encore pendant le sommeil la même direction. La volonté n'y est plus que rien, mais il semble qu'il y ait eu un mouvement imprimé aux images et aux idées, mouvement que le sommeil n'a point arrêté et qui continue.

D'autrefois, le rêve paraît reconnaître pour cause un état particulier de l'organisme, qui donne naissance à des images dont le moi, si obscurément conscient du rêve, s'empare et qu'il transforme.

Souvent, enfin, les rêves auront pour origine des excitations sensorielles actuellement perçues, ces excitations faisant surgir des images qui vont se modifiant suivant les hasards de l'incohérence plus ou moins grande du rêve.

Ces diverses causes, on le comprend, peuvent agir en même temps. On aura ainsi des rêves mixtes que l'on pourra pourtant ranger assez facilement dans telle ou telle classe, suivant la prédominance de l'une des causes génératrices du rêve.

Je crois cette classification naturelle et basée sur une exacte observation, et si beaucoup de rêves paraissent y échapper, j'imagine que cela tient surtout aux difficultés que présentent fréquemment la constatation des circonstances, de toutes les circonstances du rêve.

Cela dit, occupons-nous d'abord des rêves qui naissent des impressions sensorielles.

Les deux sens qui nous fournissent le plus d'excitations pendant le sommeil sont le sens de l'ouïe et le sens du toucher, ce dernier particulièrement; puis viennent la vue, l'odorat et le goût.

Enfin, un certain nombre de rêves se rattachent à la sensibilité générale ; nous les étudierons en dernier lieu.

Sens de l'Ouïe. Le sens de l'ouïe demeure pendant le sommeil singulièrement accessible aux impressions extérieures. Aussi, quelqu'un, dans un langage peut-être un peu trop pittoresque, l'a-t-il surnommé *la seutinelle de l'homme endormi*. Si l'expression est imagée à l'excès, le fait est vrai, et, dès lors, il paraitra naturel que les images naissant des excitations de l'organe de l'ouïe viennent souvent

jouer un rôle important dans nos rêves. Parfois, l'impression auditive fait naître le rêve ; parfois aussi, elle apporte seulement un élément nouveau au tableau mobile qui se déroule à l'esprit du dormeur. « Si l'on rêve de duels, dit Walter Scott, le bruit qu'on entend réellement devient aussitôt la décharge des pistolets des combattants. Si un orateur prononce un discours en dormant, tout bruit qu'il perçoit est transformé en applaudissements de son auditoire supposé. Si le dormeur est transporté par son rêve au milieu des ruines, le bruit lui paraît celui de la chute de quelque partie de cette masse (1). » Une personne très sujette à rêver m'a rapporté bien des faits de ce genre : Le pétillement du feu, le craquement des meubles, si fréquent dans certaines conditions de température, étaient transformés par elle en coups de fusil ou de pistolet, tirés par quelque personnage de son rêve.

Si une impression auditive peut entrer dans le rêve d'une façon épisodique, ne lui fournir qu'un élément, bien souvent aussi cette impression le fera naître de toutes pièces et donnera lieu à un tableau complet et, parfois, en un rapport exact avec l'intensité de l'impression perçue par le sens de l'ouïe. Je me rappelle un rêve qui, à ce point de vue, me paraît mériter d'être consigné ici.

Je voyais des personnages de dimension colossale placés autour d'une table et occupés à manger. J'entendais le bruit formidable de leurs mâchoires

(1) Walter Scott. *Démonologie.*

frappant l'une contre l'autre. Je m'éveille, et je m'aperçois que le choc des mâchoires des géants de mon rêve n'est autre chose que le bruit du galop d'un cheval qui passait sous mes fenêtres. Ce bruit avait-il donné naissance au rêve ? C'est ce dont il serait difficile de douter, et c'est vraisemblablement l'intensité du bruit qui avait suscité une image visuelle de proportions insolites.

Voici encore un songe dont les images me paraissent dues également à une impression auditive: J'ai passé une partie de ma vie dans les asiles. Dans beaucoup de ces établissements, le lever, les repas, les divers exercices, sont annoncés par la cloche, et j'ai encore présent à l'esprit un rêve provoqué par le son de la cloche du lever. Le bruit que j'entendais fit apparaître dans le champ de mon imagination une église où un mariage se célébrait. Je voyais les voûtes élevées du monument, les cierges allumés, la foule des assistants, les prêtres, les époux. En même temps, j'entendais les cloches jetant à toute volée leurs éclats joyeux : la scène était complète et, ce qui arrive assez rarement, on en peut juger par les exemples que je viens de citer, agréable. Cela se passait au printemps, par une température douce et le matin. Est-ce à cette circonstance qu'est dû le caractère agréable du rêve ? C'est ce que je serais assez porté à croire.

Je n'irai pas plus loin, sans faire remarquer que dans le dernier songe que je viens de rapporter la note dominante du rêve vient bien d'une impression auditive, mais que cette impression n'existe pas seule : une excitation de la rétine était produite

à travers les paupières, par la lumière du soleil levant. Il est facile, du reste, de démêler dans les images de ce rêve ce qui vient de l'une et de l'autre impression. La scène elle-même était née de l'impression auditive ; l'apparence lumineuse des images, le ton de la scène, si je puis dire, relevait vraisemblablement de l'impression du sens de la vue.

Jusqu'ici, nous avons vu une impression auditive introduite en substance dans la fantasmagorie du rêve ou bien engendrant, dès qu'elle a été perçue, une série de scènes variées et dans lesquelles elle subit un grossissement plus ou moins considérable, si l'on veut me passer le mot, ou une simple transformation, mais où, pourtant, elle conserve quelque chose de son caractère primitif ; c'est par exemple, le craquement d'un meuble, qui, comme nous l'avons dit plus haut, sera pris pour un coup de pistolet ; le pétillement du feu, pour des coups de fusils ; le galop d'un cheval, pour le bruit de mâchoires formidables. Il arrive parfois que l'impression auditive qui donne naissance au rêve n'y laisse aucune espèce de trace ; aucun bruit n'est entendu dans la scène à laquelle assiste le rêveur, bien qu'il soit évident que l'image visuelle qu'il perçoit a été engendrée par une impression auditive. Le rêve suivant est un exemple de ces sortes de songes.

J'étais à la campagne chez un ami. Dans la nuit qui suivit mon arrivée, je rêvais que je me trouvais près d'une pelouse, où se promenaient, gravement et silencieusement, de magnifiques autruches, des poules de dimensions prodigieuses, sortes de

moas aux formes énormes, presque effrayantes. M'éveillant peu de temps après, il ne me fut pas difficile de trouver la raison de ce rêve ; car j'entendais non loin de moi les cris des coqs, le gloussement des poules de la basse-cour : c'étaient évidemment ces bruits qui avaient suscité les images du songe que je viens de raconter.

Enfin, il est des faits où l'impression auditive ne consiste plus dans un simple bruit, mais dans des paroles, qui, sans entrer dans la scène du rêve, suscitent une série d'images en une relation étroite avec ces paroles : les mots ne semblent pas être perçus comme mots par la conscience obscure du rêveur, mais ils se traduisent en images visuelles ou autres. C'est ainsi que Reil a raconté qu'une personne rêvait ce qu'on lui disait à l'oreille pendant son sommeil. C'est encore un fait du même genre que celui que M. Maury a consigné et où il rapporte que, pendant qu'il était assoupi, son frère ayant prononcé ces mots : Prenez une allumette, il fit aussitôt un rêve dans lequel il s'imaginait aller, en effet, chercher une allumette. Il se passe ici un phénomène semblable à celui qui a eu lieu pendant la veille, lorsqu'au récit d'une scène intéressante, nous nous en représentons toutes les péripéties. Il y a une transformation de l'image-signe auditive en image visuelle, dont la première est l'équivalent.

Je ne quitterai pas les rêves engendrés par les impressions auditives, sans dire un mot des songes similaires naissant d'un même bruit perçu en même temps par plusieurs personnes. Radow a raconté que pendant une nuit orageuse presque tous

les hôtes d'une auberge rêvèrent qu'il était entré des voitures et arrivé des étrangers dans la maison. Burdach, qui rapporte ce fait, ajoute qu'étant lui-même dans une hôtellerie, il rêva, pendant un orage nocturne, qu'il parcourait, au milieu d'une nuit profonde, une route escarpée et bordée de précipices. Son compagnon de voyage fit le même rêve et se figura, en outre, que le postillon avait abandonné ses voyageurs (1). Cette similitude dans les rêves me paraît devoir être expliquée par une préoccupation d'esprit semblable chez les dormeurs. Dans ces deux faits l'identité de situation fait comprendre la similitude de la préoccupation intellectuelle. Du reste, cette donnée, la préoccupation de l'esprit, que nous faisons intervenir ici dans la genèse des songes auditifs, nous la retrouverons dans des rêves naissant d'autres impressions sensorielles, de celles du toucher notamment.

Sens du toucher. Les impressions tactiles sont peut-être les impressions sensorielles qui donnent naissance aux rêves les plus nombreux. On en saisit facilement la raison. Le sens du toucher est répandu sur toute la surface du corps, et les positions diverses, et souvent gênantes, que prend l'homme endormi, deviennent fréquemment l'origine d'impressions plus ou moins douloureuses. Bien souvent encore, des plaies insignifiantes, des douleurs accidentelles, liées à quelque affection légère de la surface cutanée, sont le point de dé-

(1) Burdach. *Traité de Physiologie*, trad. Jourdan, Paris 1837-41.

part d'excitations sensitives. Ces excitations, arrivant au cerveau, vont engendrer des images qui entreront dans la fantasmagorie d'un rêve déjà commencé, ou serviront, si je puis employer cette expression, de premier terme à une série de tableaux qui se succéderont à la manière ordinaire des rêves. Je vais rapporter quelques-uns des rêves qui naissent du sens du toucher, ou dans lesquels ce sens intervient d'une façon tellement évidente qu'il est impossible de méconnaître la part qui revient à l'impression tactile dans la génération des images.

Un de mes amis, qui s'occupait beaucoup alors d'études géographiques, avait passé une partie d'une soirée très chaude à étudier une carte des lacs de l'intérieur de l'Afrique et des sources du Nil, qui venait d'être publiée. S'étant couché, mon ami ne tarda pas à s'endormir. Comme je l'ai dit, la température était très élevée : aussi le dormeur fut-il bientôt absolument couvert de sueur. Pour me servir de son expression, il trouva en s'éveillant la sueur coulant le long de son corps, en une multitude de ruisseaux. Pendant le temps de son sommeil, il fit un rêve, où il lui sembla qu'une carte de géographie immense était étendue sur lui. Il distinguait les teintes bleuâtres des cours d'eau, qui s'accusaient très nettement sur cette carte exactement collée à son corps. J'ai à peine besoin de dire que cette carte et ces cours d'eau n'étaient autre chose que le drap du dormeur et la sueur, qu'il sentait sourdre de tous côtés et qui l'inondait véritablement.

Voici un autre fait, un peu différent du précé-

dent, mais qui ne me paraît pas offrir un moindre intérêt.

Une dame de ma connaissance avait au doigt une légère plaie qui, par suite de l'usage imprudent de la main malade, s'était enflammée. Un pansement avait été fait dans la soirée. En raison de je ne sais quelle préoccupation, d'une conversation tenue la veille, je crois, la personne dont je parle, s'étant couchée, vint à rêver des préparatifs d'une soirée. Elle se voyait occupée à l'ornementation de vases, de corbeilles, jardinières, etc. Cependant, l'heure de la soirée arrivait, et des débris de fleurs et de feuilles étaient épars autour d'elle. Le temps pressait, et un sentiment pénible était éprouvé par la personne endormie : elle craignait de n'avoir pas le temps de faire disparaitre ces fleurs brisées, ces feuillages épandus sur le parquet, jetés de tous côtés sur les meubles. Dans son rêve, elle se mit à ramasser vivement toutes ces fleurs et ces feuilles, et, s'éveillant ensuite, elle s'aperçut que ce qu'elle avait si vivement enlevé, c'étaient les bandes de toile dont était entourée sa main malade, bandes qui avaient été mal fixées, s'étaient desserrées et étaient enroulées autour de son bras d'une façon gênante.

Je ferai, dès à présent, remarquer qu'un double élément se rencontre souvent dans la génération des rêves. Si, en effet, dans les songes que je viens de rapporter, l'impression sensorielle entre évidemment comme facteur dans la genèse du rêve, il est une autre donnée dont il est impossible de ne pas tenir compte : la préoccupation actuelle de l'esprit, la direction de la pensée. Dans l'un de ces

rêves, l'esprit du dormeur est encore sous l'impression de conceptions scientifiques ; dans l'autre, c'est d'une préoccupation mondaine qu'il s'agit. On peut même dire que c'est la direction de l'esprit du dormeur qui, dans ces deux cas, semble former la base, le thême, si je puis ainsi dire, du rêve, l'impression sensorielle n'intervenant, en quelque sorte, que d'une façon épisodique.

Mais il n'en est pas toujours ainsi, et il demeure souvent manifeste que l'impression des sens a été le point de départ du rêve tout entier.

Un lord, dont Walter Scott a rapporté l'histoire (1), s'imaginait en rêve être saisi par un fantôme qui s'était emparé de son bras, et cherchait à le tirer hors de son lit : ce rêve reconnaissait pour cause ce fait : que le dormeur lui-même serrait dans sa main un de ses bras. Une personne, qui pendant son sommeil ayant été touchée par une souris, rêva d'une bête horriblement velue et d'un aspect effrayant, ne dut évidemment ce rêve qu'à la sensation qu'elle avait éprouvée. Un rêve, enfin, dans lequel je voyais, mêlées à des chaussures d'homme, des bottines de femme extrêmement étroites, fut suscité chez moi par une pression incommode exercée sur un de mes pieds.

Dans les songes que nous venons de mentionner, le rêve est bien en rapport avec l'impression sensorielle qui lui donne naissance ; mais il n'y a là qu'un rapport : il n'y a pas de proportion entre l'image visuelle et la sensation tactile génératrice. Il arrive parfois, cependant, que l'impression du

(1) Walter Scott. *Démonologie.*

toucher fait naître une image visuelle absolument adéquate, si je puis dire, à l'image tactile perçue par le rêveur. J'ai été frappé d'un rêve de ce genre que j'ai fait il y a quelque temps déjà.

Je voyais très distinctement un dé à jouer de dimensions ordinaires : l'image était vive, bien éclairée et d'une netteté parfaite. Je m'éveillai bientôt et je m'aperçus, non sans quelque étonnement, que je tenais entre mes doigts mon drap plié de telle façon que les surfaces de ces divers plis me donnaient l'exacte sensation d'un corps cubique de la dimension précisément d'un dé à jouer. L'impression tactile perçue avait donc fait naître ici l'image visuelle du corps qui aurait suscité la sensation tactile éprouvée par le dormeur.

Le cas que je viens de signaler est assez rare. Ce que l'on constate généralement entre l'impression génératrice extérieure et l'image du rêve, c'est un simple rapport qui nous permet de retrouver dans les images engendrées la trace évidente de l'impression excitatrice. J'ajouterai que ce rapport de l'impression génératrice du rêve à l'image fantastique se traduit parfois, dans les scènes du songe, de la façon la plus singulière. J'en donnerai comme exemple le fait suivant :

Dans le cours d'un rêve, assez pénible du reste, je voyais deux piles de pièces d'or placées l'une près de l'autre et inégales. Par suite d'une absurde association d'idées que je n'ai pas notée, il était pour moi de la plus haute importance d'égaliser ces deux piles d'or. Mais quelque effort que je fisse je ne pouvais y parvenir. De cette impossibilité naissait en moi un sentiment d'angoisse extrême,

et ce sentiment persistant, grandissant même d'instant en instant, je finis par m'éveiller. Une de mes jambes était retenue par les plis de la couverture, de telle façon que les deux pieds étaient à un niveau différent et qu'il m'était impossible de les amener l'un près de l'autre. L'effort que je faisais pour parvenir à les rapprocher avait fait naître dans l'une des jambes une assez vive douleur, et mon rêve traduisait de la façon que j'ai dite l'impression physique que je ressentais obscurément dans mon sommeil.

A ce que j'ai avancé plus haut : que les impressions sensitives sont souvent le point de départ des rêves, une objection assez naturelle se présente. On pourrait dire qu'à bien examiner ces rêves on voit que la sensation que je regarde comme la véritable origine du songe peut difficilement être considérée comme telle, étant ordinairement suivie d'un réveil immédiat, et, cela, dans les rêves les plus compliqués : on serait donc simplement autorisé à admettre que cette sensation n'intervient dans le rêve qu'accidentellement et pour faire naître la catastrophe finale. J'ai noté plus haut expressément qu'il peut parfois en être ainsi et que certaines sensations ne suscitent dans le rêve que des épisodes. Mais cette réserve faite, je crois que l'objection n'a qu'une valeur très médiocre. Les images du rêve se succèdent, en effet, avec une rapidité extrême et c'est cette succession rapide qui fait souvent croire, comme nous l'avons vu plus haut, à la longue durée d'un rêve qui s'est tout entier accompli, avec ses mille et mille péripéties, en quelques secondes à peine.

Le *sens de la vue* n'étant que très rarement impressionné pendant le sommeil, on peut penser que les rêves reconnaissant pour origine une excitation visuelle sont rares. Ils se rencontrent néanmoins, et il est des cas où il est impossible de méconnaître que les images du rêve ont été engendrées par une impression du sens de la vue.

J'ai habité, pendant plusieurs années, un appartement exposé au levant. Comme j'ai un amour extrême de la lumière, je défendais qu'on fermât mes rideaux, afin de jouir, aussitôt après mon réveil, de la vue de cette vive et joyeuse clarté que répandent sur tous les objets les rayons du soleil à son lever. Or, à cette époque, il m'est arrivé souvent de faire des rêves où je me trouvais dans des édifices inondés des flots d'une éblouissante lumière. Je noterai qu'en même temps que les images de ces rêves étaient extrêmement lumineuses, toutes les scènes dont ils étaient formés étaient vives, joyeuses, animées.

Il ne paraît pas cependant que les songes suscités par les impressions lumineuses venant des rayons solaires soient toujours de nature agréable. Il y a là, vraisemblablement, une question d'intensité de l'impression, et peut-être aussi faut-il faire intervenir la disposition mentale actuelle du dormeur. M. Macario, en effet, a rapporté le fait d'une jeune femme qui, s'étant endormie dans une chambre où pénétraient largement les rayons du soleil, rêva qu'une lumière éblouissante frappait douloureusement ses yeux et qu'elle cherchait à l'éviter, en se cachant dans les

coins les plus obscurs de l'appartement et en fermant convulsivement les paupières. Enfin, pour terminer ce que nous avons à dire sur ce point, nous mentionnerons une expérience de M. Maury, qui montre que non seulement l'intensité, mais si je puis dire, la qualité de l'impression lumineuse a une influence marquée sur la nature des images. Nous voyons, en effet, dans cette expérience qu'une lumière entourée d'un papier rouge, qu'on faisait passer devant les yeux du dormeur, provoqua un songe rempli par les scènes d'une violente tempête par des visions d'orages et d'éclairs.

Les impressions *de l'odorat et du goût* ne paraissent pas intervenir fréquemment dans la genèse des rêves. Mais il est probable que cela tient simplement à ce que ces deux sens sont rarement excités pendant le sommeil. Nous savons, en effet, que dans les très intéressantes expériences instituées par Prévost, de Genève, dans celles de MM. d'Hervey et Maury, des impressions des sens dont nous nous occupons engendraient manifestement des rêves dans lesquels il était facile de reconnaître l'action du sens influencé. Pour ne citer que quelques-unes de ces expériences, l'odeur de l'eau de Cologne fit rêver à M. Maury qu'il était dans la boutique d'un parfumeur, puis au Caire dans l'établissement de Jean Farina. Une allumette brûlée fit encore rêver au même auteur que, voyageant sur mer, la sainte-barbe sautait. Mais il y a plus, et il semble, d'après les observations de M. le marquis d'Hervey, que les mêmes saveurs et les mêmes odeurs peuvent donner naissance à la reproduction

de rêves analogues. Du reste, le fait serait général, et s'étendrait aux impressions auditives. Quoi qu'il en soit à cet égard, nous voyons par ce qui vient d'être dit que si dans le sommeil les sens du goût et de l'odorat sont moins fréquemment l'origine de songes que les autres sens, cela tient simplement à ce que, comme nous le disions plus haut, ces sens sont moins souvent l'objet chez l'homme endormi d'impressions accidentelles.

Il ne me reste plus qu'à parler des rêves nés sous l'influence de sensations douloureuses internes, sous l'indépendance, par conséquent, *de la sensibilité générale.*

Un assez grand nombre de ces rêves sont constitués par des scènes bizarres, incohérentes, d'un caractère assez souvent pénible et où la sensation douloureuse intervient comme une sorte d'accident épisodique du songe auquel elle a donné naissance. Il n'est personne qui, sous l'influence de la maladie, n'ait fait de ces sortes de rêves et ne les ait rapportés à leur véritable cause. Je ne m'y arrêterais pas plus longtemps, si quelques-uns de ces songes ne présentaient une particularité spéciale et ne méritaient, à ce titre, d'être spécialement examinés : c'est ce que nous allons faire assez brièvement du reste.

Il arrive parfois que la douleur que ressent le dormeur fait naître un songe où il se voit malade, souffrant dans la partie même d'où part la sensation douloureuse, et l'image perçue offre la représentation plus ou moins exacte, souvent grossie de la lésion dont il est véritablement atteint. Il n'y a là

rien qui puisse surprendre : le dormeur est malade et se sait malade ; la souffrance est vive et il l'a déjà perçue pendant la veille. La particularité suivante est plus curieuse.

Certaines personnes rêvent qu'elles sont gravement malades, se réveillent pourtant bien portantes, et peu de temps après, sont en effet frappées du mal dont elles avaient rêvé qu'elles étaient atteintes. C'est ainsi que Conrard Gesner eut un songe dans lequel il se vit mordu au côté gauche de la poitrine par un serpent, et qu'une lésion grave et profonde ne tarda pas à se montrer dans cette même partie. M. Teste, l'ancien ministre de Louis-Philippe, rêva, trois jours avant sa mort, qu'il avait une attaque d'apoplexie et, trois jours après son rêve, il succomba en effet à cette affection. Galien parle d'un malade qui se vit en rêve portant une jambe de pierre ; quelque temps après, cette même jambe était frappée de paralysie. Une jeune femme aperçoit en songe les objets confus et brouillés, comme à travers un nuage épais, et sa vue est bientôt gravement compromise. Macario, qui cite les faits que je viens de reproduire, rapporte que lui-même rêva qu'il souffrait d'un violent mal de gorge : bien portant à son réveil, il fut atteint quelques heures après d'une amygdalite extrêmement douloureuse.

Ces faits méritent d'être remarqués, parce qu'il semble que l'esprit du dormeur soit mieux informé que l'esprit de l'homme éveillé. Est-ce à dire qu'il s'exerce pendant le sommeil une sorte d'action prophétique ? Ce serait, je crois, bien mal interpréter les phénomènes que de voir dans ces faits

quelque chose de surnaturel. Il s'agit simplement ici, tout d'abord, d'une perception des sensations internes qui se fait d'une façon plus nette en l'absence de toute intervention des excitations extérieures. Quant à la notion du futur accident, elle est le résultat, tantôt d'une préoccupation vague préexistante, tantôt d'un travail de cérébration inconsciente, se faisant pendant le sommeil, et dont nous parlerons longuement ailleurs. Si maintenant cette notion se traduit surtout par des scènes, pai des images, il faut l'attribuer à la fréquence, à la prédominance de ce mode de manifestation de l'activité cérébrale pendant le sommeil.

CHAPITRE III

LE RÊVE ET L'ORGANISME

Il est, nous l'avons dit, un certain nombre de rêves qui sont engendrés dans l'esprit du dormeur par des impressions venant des appareils viscéraux. Ces rêves sont extrêmement curieux à étudier à ce point de vue surtout qu'il existe entre l'organe d'où part l'impression génératrice du rêve et l'image mentale produite une relation souvent très étroite. Les anciens avaient vu quelque chose de ces faits, et nous savons qu'Hippocrate tirait des songes, auxquels sont sujets certains malades, des indications diagnostiques et pronostiques (1). Si, de nos jours, les médecins ne demandent plus aux rêves des renseignements que les méthodes de la science moderne leur permettent de trouver ailleurs, plus sûrs et plus précis, il n'en est pas moins vrai que nous voyons encore actuellement les pathologistes mentionner les rêves effrayants auxquels sont sujets les malades atteints d'affections organiques du cœur. Ce simple fait suffit à montrer que la relation, le rapport qui existe entre certains rêves et quelques états organiques, s'impose, en quelque sorte, à l'esprit des observateurs. Mais quelle est précisément cette relation et

(1) Hippocrate, *Œuvres*, traduction E. Littré.

comment doit-elle se comprendre? C'est ce que nous allons examiner :

Pour résoudre cette question, nous commencerons par rappeler que, dans l'expression de toutes les passions, de toutes les émotions, certains appareils organiques entrent particulièrement en jeu : pour nous en tenir à une seule espèce d'émotion, dans la crainte le cœur bat, et lorsque ce sentiment est porté jusqu'à la terreur, la respiration devient haletante, le frisson se fait sentir, la peau s'horripile, etc. Cela posé, de l'observation d'un certain nombre de rêves nous a paru ressortir la loi suivante : *Lorsque, pendant le sommeil, par une cause quelconque, un appareil organique, servant à l'expression d'une passion donnée, est placé dans l'état dynamique, où il se trouve ordinairement dans la manifestation de cette passion, le rêve qui naîtra dans une telle circonstance sera constitué par des représentations mentales correspondant à cette même passion.*

D'un autre côté, certains besoins, certains instincts ont leur point de départ et, si je puis dire, leur lieu d'excitation dans certains appareils fonctionnels, et en même temps que se produit le besoin fonctionnel, l'impulsion instinctive, — ce qui a lieu, l'appareil étant dans un état dynamique spécial — apparaissent généralement des représentations mentales, plus ou moins nettement perçues, plus ou moins conscientes, ayant trait à la fonction qui sert à donner satisfaction à ces instincts, à ces besoins organiques. C'est ainsi que la faim fait facilement naître la pensée d'une table bien servie, que la soif fait surgir l'image mentale de boissons



rafraîchissantes et agréables au goût, qu'enfin, dans certains états pathologiques amenés par une abstinence prolongée et surtout par la privation de tout aliment potable, des visions de vastes étendues d'eau, de limpides fontaines, de torrents impétueux, ont plus d'une fois tourmenté de leurs perspectives décevantes de pauvres naufragés. Et que sont, en somme, ces hallucinations, sinon l'exagération de ces représentations mentales dont je parlais tout à l'heure ? Du reste, les images mentales qu'accompagne la manifestation d'un besoin organique se produisent, ainsi que je disais tout à l'heure, d'une façon en quelque sorte automatique, elles nous viennent sans que nous les commandions, elles surgissent, pour ainsi dire, dans le champ de l'esprit ; mais nous n'en avons le plus souvent une perception nette que par un acte d'attention rétrospectif. Cela établi, et nous rappelant que le sommeil est le moment par excellence de la cérébration inconsciente, nous ne nous étonnerons guère de voir un certain nombre de représentations mentales du rêve obéir à la loi suivante : *L'état d'activité, d'excitation, de souffrance même, pendant le sommeil, d'un appareil servant à l'exercice d'une fonction organique, sera fréquemment accompagné d'images mentales ayant trait à l'exercice de cette fonction.*

Rêves suscités par les affections organiques du cœur. Le caractère effrayant de ces rêves a été, ainsi que je l'ai indiqué plus haut, mentionné par tous les anciens pathologistes. De nos jours, un médecin distingué, le Dr Saucerotte (de Luneville) a

recueilli d'intéressantes observations confirmant la remarque anciennement faite et l'étendant en quelque sorte, mais l'explication qu'en a donnée ce savant, qui attribue les rêves pénibles et les hallucinations terrifiantes des malades atteints d'affections organiques du cœur à l'action des battements artériels sur la masse encéphalique, ne me paraît pas acceptable ; quoi qu'il en soit, les faits demeurent et, comme ils ont été bien observés, leur valeur ne perd rien d'une explication erronée.

Si des rêves effrayants sont souvent provoqués par une affection organique du cœur, un simple trouble momentané de l'organe central de la circulation, des palpitations nerveuses peuvent donner naissance à des phénomènes du même genre. J'ai souffert pendant longtemps de palpitations nerveuses, qu'aggravait encore l'usage du tabac. Or, il m'est arrivé souvent, à l'époque où j'étais affecté de ce trouble purement dynamique, de rêver que j'étais poursuivi par des ennemis, auxquels je n'échappais qu'à grand'peine et après une série d'aventures terrifiantes. Je m'éveillais ordinairement alors et je me trouvais en proie à un violent battement de cœur, c'est-à-dire que l'état fonctionnel de l'organe circulatoire qu'auraient fait naître des scènes effrayantes, engendrait précisément des représentations mentales offrant le même caractère. Je sais bien qu'on peut avancer que l'image cérébrale du rêve, née d'une circonstance toute fortuite, a pu amener les palpitations dont je viens de parler. L'objection est spécieuse et il est difficile d'y répondre directement. Mais comme nous verrons tout à l'heure des rêves surgir sous

l'influence de certains états organiques que le rêve seul ne saurait réaliser, nous pouvons, je pense, légitimement conclure par analogie que, dans le cas présent, c'est bien la palpitation qui a engendré le rêve et non le rêve qui a donné naissance à la palpitation.

Rêves suscités par les affections des organes respiratoires. Les rêves suscités par certains états des voies respiratoires ont, comme ceux que font naître les troubles de la circulation, un caractère spécial. Il s'agit, en général, de scènes pénibles auxquelles assiste le dormeur et où il court un danger horrible, pressant, que rien ne saurait lui permettre d'éviter. Une personne, d'assez bonne santé, mais sujette à de fréquentes bronchites, n'était jamais atteinte de son affection habituelle sans faire des rêves du genre de celui que je vais raconter : Après quelques heures de sommeil, elle se voyait transportée en quelque endroit sauvage, loin de tout secours. Un sentiment pénible l'envahissait ; elle sentait près d'elle la présence d'un horrible danger. Tout à coup apparaissait un cavalier de figure farouche qui s'élançait à sa poursuite. La fuite était à peu près impossible, et la dormeuse allait être atteinte par son ennemi, quand elle se réveillait, pouvant à peine respirer. Pendant le sommeil, des mucosités s'étaient accumulées dans les bronches de la malade, et une gêne de la respiration, causée par un obstacle tout physique, avait ainsi donné naissance à des représentations mentales de scènes terrifiantes qui auraient précisément amené l'anxiété respiratoire. L'obstacle écarté, le sommeil redeve-

nant calme, les rêves effrayants disparaissaient.

Tout le monde sait que les digestions difficiles sont accompagnées ordinairement d'un sentiment de pesanteur et que, lorsque l'on s'endort avec cette gêne organique, on se réveille fréquemment, après un sommeil de durée variable, en proie au cauchemar. Le dormeur s'imagine avoir sur la poitrine un poids immense qui va l'écraser : un ennemi à figure repoussante, est accroupi sur lui ; une bête, de dimensions colossale, le serre à l'étouffer, ou bien encore un mur, qui vient de s'écrouler, l'a enseveli sous ses ruines. On ne voit pas tout d'abord qu'il y ait entre ces images effrayantes et l'appareil de la digestion, qui est ici en jeu, une relation quelconque, et il n'y en a pas d'immédiate en effet. Si pourtant des rèves effrayants se produisent dans ces conditions, cela tient à ce que, dans l'état de réplétion exagérée de l'estomac, cause très fréquente de digestions pénibles, la respiration est ordinairement gènée, de telle sorte que ces rêves rentrent dans la catégorie de ceux que nous venons d'examiner.

Dans les rêves dont il vient d'être question, nous voyons la gêne de l'appareil respiratoire susciter des images en rapport avec un sentiment qui, s'il existait, ferait naître cette gêne, cette difficulté de la respiration. Voici présentement des songes où suivant la loi énoncée en second lieu, la même difficulté dans le jeu de l'appareil dont nous nous occupons donne naissance à des combinaisons d'images où le dormeur, ou même un être à lui étranger, se livrent, dans la scène du rêve, à des actes ayant pour but d'amener le soulagement de

la souffrance que ressent la personne endormie.

Un jeune homme,sujet à des accès d'oppression, rêve souvent, lorsque ce malaise survient pendant son sommeil, qu'il vient de faire une longue marche, par une température lourde et étouffante. Dans son rêve, il est haletant, inondé de sueur, et il se dépouille bientôt d'une partie de ses vêtements pour se procurer quelque soulagement. J'ai fait moi-même plusieurs rêves qui me paraissent rentrer dans la catégorie des songes que j'étudie en ce moment. Dans un de ces rêves, je me vois soufflant de toutes mes forces sur un coléoptère de dimensions absolument insolites, et c'est avec grand'peine que je parviens à déplacer quelque peu cet animal, posé sur le papier sur lequel je suis occupé à écrire. Je m'éveille à ce moment, et je m'aperçois que je fais, en effet, un effort expiratoire très marqué pour arrivre à décoller mes lèvres assez étroitement unies. Une autre fois, je rêve que je suis engagé dans un espace fort resserré : ma poitrine est prise entre deux piliers de pierre et, quelque effort que je fasse, je ne puis sortir de cette étroite prison. M'éveillant peu de temps après, je constate que ma respiration est embarrassée parsuite d'un rhume dont je souffre en ce moment.Dans une autre circonstance, je me vois buvant un verre d'eau, quelques grains de sable, contenus dans le liquide, me semblent pénétrer dans mon larynx. Je suis oppressé ; il me semble que je vais étouffer. Je m'éveille et je m'aperçois que ma respiration est, en effet, gênée par ma courte-pointe placée exactement sur ma bouche.

Je notais tout à l'heure que ce n'est pas toujours

la personne qui rêve qui se voit éprouvant la souffrance qu'elle ressent en réalité. Voici un exemple assez curieux de ces sortes de songes : Une personne, ayant de l'asthme depuis plusieurs années, et qui s'était endormie dans un état d'anxiété respiratoire, se voit en rêve dans une rue montueuse, que gravit une lourde voiture : la chaleur est étouffante, les chevaux sont essoufflés ; ils ont beaucoup de peine à marcher et, bientôt, l'un d'eux s'abat. La respiration du pauvre animal est haletante; il est couvert de sueur. Le conducteur fait tous ses efforts pour relever le cheval abattu, et le dormeur vient lui prêter assistance. La personne qui fait ce rêve se réveille : elle est elle-même en pleine transpiration, et souffre d'une extrême oppression.

Les rêves dans leurs rapports avec l'appareil gastro-intestinal. Ces rêves se présentent assez fréquemment chez les personnes ayant quelques troubles des voies digestives, de l'embarras gastrique, de la dyspepsie, par exemple. Ils consistent ordinairement en images gustatives, accompagnées de scènes visuelles se rapportant à l'exercice du sens du goût. Une jeune dame, ayant de la dyspepsie et que j'avais priée de s'observer au point de vue qui nous occupe, m'a raconté que lorsqu'elle éprouvait, comme cela se présentait souvent, un peu de malaise du côté de l'estomac, il lui arrivait alors de rêver qu'elle se trouvait dans la boutique d'un pâtissier, où elle voyait une foule d'acheteurs occupés à choisir des gâteaux de diverses sortes. Elle-même ne tardait pas à les imi-

ter, et mangeait à satiété toutes espèces de pâtisseries fortement aromatisées avec de la fleur d'oranger. Au rapport de la personne qui me racontait ce rêve, l'impression gustative, d'abord assez agréable, devenait bientôt extrêmement pénible : c'était une sorte de sensation nauséeuse des plus insupportables.

Il arrive assez souvent que l'image gustative, que nous constatons dans le rêve précédent, fait absolument défaut. Moreau (de la Sarthe) a raconté l'histoire d'une dame qui, affectée d'une névrose gastrique extrêmement grave, ne pouvait s'endormir quelques instants sans rêver qu'elle eût dans l'estomac un jambon ou tout autre aliment, plus ou moins indigeste. Il ne semble pas que cette dame ait jamais éprouvé dans ses rêves aucune impression gustative. M. Maury, qui a rapporté plusieurs rêves ou hallucinations hypnagogiques nés sous l'influence de douleurs de l'estomac, a raconté un songe qu'il a fait alors qu'il souffrait de semblables douleurs. Dans ce rêve, il apercevait une table à demi-abandonnée sur laquelle se voyaient encore les débris d'un repas : aucune impression du sens du goût n'est mentionnée Enfin, je pourrais citer plusieurs rêves du même. genre qui me sont personnels et où l'image gustative manquait également. Je voyais une table garnie de divers mets autour de laquelle étaient assises plusieurs personnes occupées à manger ; je ne partageais pas leur repas. Je dois ajouter cependant que ce n'est pas là le cas le plus ordinaire et que lorsqu'une souffrance de l'estomac amène chez moi dans le rêve la production d'images du

genre de celles dont nous venons de parler, il est fréquent qu'une image gustative les accompagne. Mais comme dans l'observation que j'ai consignée plus haut, la sensation est pénible.

Mais ce n'est pas seulement la gêne produite par une digestion difficile ou la souffrance née d'une affection de l'estomac qui peuvent faire naître dans l'esprit du dormeur des images visuelles ou autres ayant trait à la fonction de nutrition, la faim produit également des phantasmes du même genre. Le baron de Trenck raconte dans ses mémoires (1) que mourant presque de faim dans le cachot où il avait été enfermé, après une série d'aventures que je n'ai pas à raporter ici, il se trouvait chaque nuit dans ses rêves devant une table bien servie. Les mets les plus délicats, les vins les plus fins réjouissaient sa vue. Assis au milieu des convives, il s'apprêtaît à satisfaire à la faim qui le tourmentait, lorsque le réveil se produisait, l'arrachant à ses agréables illusions et le rappelant à la triste réalité.

Enfin, M. Maury a consigné un songe du même genre. Le savant psychologue s'étant endormi, après une diète assez sévère qu'il s'était imposée par raison de santé, ne tarda pas à se voir au milieu d'un somptueux banquet. Il était entouré de nombreux convives, et entendait le bruit confus des assiettes et des fourchettes qui se produit à l'ordinaire pendant un repas animé.

Si les souffrances de l'estomac donnent facilement naissance à des images ayant rapport aux fonctions de nutrition, les troubles de l'intestin

(1) Le baron de Trenck, *Mémoires.*

agissent exactement de la même façon Je ne puis citer sur ce point des faits que j'aie personnellement observés; mais j'emprunterai à des auteurs justement estimés deux observations qui ne laisseront, je pense, dans l'esprit du lecteur aucun doute sur la réalité de l'action exercée par l'intestin souffrant sur les images cérébrales du rêve.

Le premier de ces faits appartient à Brandis, qui raconte qu'une femme, ayant rêvé qu'elle prenait de la rhubarbe, éprouva les effets de ce médicament (1). On peut remarquer, comme Burdach qui cite cette observation (2) le fait lui-même observer, que Brandis a pris la cause pour l'effet et que c'est le trouble intestinal qui a certainement fait naître l'image gustative.

Le second fait, non moins probant que le précédent, a été rapporté par M. Macario et est susceptible de la même remarque que celui de Brandis. Il s'agit ici d'une dame qui, à trois reprises différentes, ayant rêvé qu'elle sentait une forte odeur d'échalottes, se réveilla chaque fois en proie à d'assez vives coliques. Si maintenant on objectait que, dans le cas présent, c'est une saveur qui aurait dû être perçue, je ferais observer que le fait de la perception d'une odeur n'enlève à l'observation rien de sa valeur, puisque l'odorat, sans être lié aussi intimement que le goût aux fonctions de nutrition, est néanmoins avec ces fonctions dans un très étroit rapport : on sait, en effet, que quantité

(1) Brandis, *Pathologie oder Lehre von den Affecten des lebenden Organismus*, Kopenhagen, 1813.

(2) Burdach, trad. Jourdan, tome V, p. 214.

de mets cessent de nous flatter, quand le sens de l'odorat est momentanément aboli.

Les rêves dans leur rapport avec le sens génital Je me contenterai de dire que ces songes, extrêmement fréquents à l'époque de la puberté, consistent en images voluptueuses. J'ajouterai qu'il n'est peut-être pas d'exemples plus frappants que ceux offerts par ces sortes de rêves — et c'est par là qu'ils présentent un intérêt particulier — de l'intime et réciproque rapport existant entre l'état d'un appareil organique et des images mentales données. Mais, comme il serait difficile de traiter un tel sujet tout à la fois avec les développements nécessaires et la réserve convenable, j'ai préféré m'en tenir à une simple mention.

Enfin, il me resterait à passer en revue un certain nombre de faits qui présenteraient quelques particularités curieuses et viendraient à l'appui des lois que j'ai inscrites au commencement de ce chapitre. Mais je crains fatiguer le lecteur par une trop grande multiplicité d'observations (1).

J'ai, en effet, examiné les différentes grandes

(1) Je noterai, cependant, le fait suivant qui montre bien nettement qu'il suffit que l'organisme soit placé dans un état dynamique accompagnant ordinairement la manifestation d'une émotion, et cela *par une cause quelconque*, pour qu'une représentation visuelle, ayant trait à cette émotion, se manifeste dans le rêve. Une nuit que je m'étais couché dans un état de légère souffrance, je rêvai que je me trouvais à Paris un jour de fête publique, au milieu d'uue foule nombreuse, avec un jeune enfant qui m'avait été confié. Ayant été distrait un instant, je m'aperçois que l'enfant confié à ma garde a disparu. Je suis saisi d'une mortelle frayeur. Anxieux, tremblant, j'ai

fonctions organiques dans leur rapports avec les rêves, et il me semble que les exemples cités suffisent à montrer qu'il existe entre l'état d'un appareil organique et les images cérébrales du rêve un lien extrêmement étroit. Ce lien intime, cette étroite relation, ont été indiqués dans les deux lois énoncées plus haut et qui peuvent se résumer dans la règle suivante : *Pendant le sommeil, tout appareil organique placé dans un état dynamique donné fait naître des images cérébrales corrélatives à cet état.*

Que si on s'étonnait de cette relation de l'état des appareils organiques avec les images mentales du rêve, il faudrait qu'on oubliât l'étroite liaison qui existe entre les idées, les images cérébrales, les divers états de l'esprit et l'organisme tout entier. Cette liaison a surtout été étudiée du moral au physique, mais elle est réciproque.

Action du physique sur le moral. L'action du corps sur l'esprit, que nous avons constatée pendant le sommeil, nous la retrouvons pendant la veille, bien que sous un autre aspect, et nous avons ainsi une autre manifestation de la relation du physique au moral plus accessible à l'observation. C'est, en effet, une remarque absolument vraie, que si l'on se donne les allures extérieures d'une passion, on est bien près d'avoir les sentiments, les idées qui correspondent à cette

comme l'on dit vulgairement, la *chair de poule.* Je m'éveille et suis, en effet, en proie à un frisson très violent, avec la chair de poule que je constatais dans l'anxiété de mon rêve. C'était le début d'un accès fébrile qui avait ainsi donné naissance à l'émotion purement morale et aux images mentales que je viens de noter.

passion. « De même que toute émotion de l'âme, dit Dugald Stewart, produit un effet sensible sur le corps, de même lorsque nous donnons à notre physionomie une expression forte, accompagnée de gestes analogues, nous ressentons à quelque degré l'émotion correspondante à l'expression artificielle imprimée à nos traits. M. Burke assure avoir souvent éprouvé que la passion de la colère s'allumait en lui à mesure qu'il contrefaisait les signes extérieurs de cette passion, et je ne doute pas que chez la plupart des individus la même expérience ne donne le même résultat. On dit que lorsque Campanella, célèbre philosophe et grand physionomiste, désirait savoir ce qui se passait dans l'esprit d'une autre personne, il contrefaisait de son mieux son attitude et sa physionomie actuelles en concentrant en même temps son attention sur ses propres émotions (1). » Enfin, je noterai comme une autre preuve de l'influence exercée par la mimique extérieure sur les émotions, sur images cérébrales, les expériences de Braid, (2) celles d'Azam (3) dans lesquelles les patients, auxquels on donnait certaines attitudes, éprouvaient des émotions en rapport avec ces attitudes. Ces faits sont nets et ne peuvent laisser de doute à un esprit non prévenu. L'expression extérieure des passions, réalisée artificiellement, donne donc naissance aux images cérébrales engendrées par

(1) Dugald Stewart. *Éléments de la philosophie de l'esprit humain*, trad. Peisse.

(2) Braid, *Neurypnologie ou traité du sommeil nerveux.*

(3) Azam, *Hypnotisme, double conscience et altérations de la personnalité*, Paris, 1887.

ces mêmes passions. Mais que sont, en somme, les faits que nous avons étudiés dans le cours de ce chapitre, que sont les lois que nous avons posées, sinon une autre expression de l'action du physique sur le moral ? Dans un cas, on a affaire à l'organisme extérieur, dans l'autre, aux appareils viscéraux : voilà toute la différence, et j'imagine qu'il n'y a aucune raison de penser que la relation doive être plus étroite et la réciprocité plus grande entre les organes extérieurs et l'organe de la pensée qu'entre les viscères et ce même organe cérébral, les appareils viscéraux entrant fréquemment en jeu sous l'influence de la passion. Cette dernière réciprocité paraît avoir échappé davantage à l'observation, parce qu'elle est de sa nature plus intime et plus cachée : elle n'en est pas moins réelle. Cela dit, je n'ai plus à faire qu'une courte remarque.

Bien que, dans les diverses observations que j'ai rapportées plus haut, le rapport de l'état d'excitation de l'appareil organique au rêve soit très nettement marqué, il ne faudrait pas croire que cet état ne se pût produire sans que le rêve se montrât inévitablement. Il y a là une question de degré, et une certaine intensité dans l'excitation est vraisemblablement nécessaire pour la production de l'image cérébrale. On aurait tort également de croire que la spécificité, si je puis dire, des images des scènes, s'accusât toujours avec la netteté que nous constatons dans les faits que nous avons eu l'occasion de citer. Outre telle impression partie d'un point donné de l'organisme ,mille excitations diverses aboutissent au cerveau, qui viennent ou

effacer ou contrarier telle ou telle manifestation mentale du rêve : de là probablement l'incohérence si marquée de certains de nos songes, incohérence qu'augmentent encore les associations d'images voisines qui s'entraînent l'une l'autre en quelque sorte, augmentant la confusion des scènes auxquelles assiste le rêveur. Parfois, en présence d'un rêve absolument incohérent, on pourra retrouver le point de départ de ce rêve dans une impression organique : il arrivera, plus souvent peut-être, qu'il sera impossible de constater cette excitation origiginaire, bien qu'elle existe en réalité, absorbée qu'elle est, pour ainsi dire, par le chaos des péripéties du rêve. En tout cas, je voulais prémunir le lecteur contre la tendance qu'il pourrait avoir à accorder aux faits une simplicité que ne comporte pas la réalité.

CHAPITRE IV

LE RÊVE ET L'ESPRIT

A côté des rêves dont nous venons de parler, rêves suscités par des impressions extérieures ou nés d'incitations partant des organes internes, il en est d'autres qui paraissent relever de la seule action cérébrale. Une direction voulue, une déduction suivie, logique, caractérise ces rêves où l'action cérébrale paraît à peine différer de ce qu'elle serait pendant la veille. Les rêves pendant lesquels une œuvre d'art a été achevée ou un problème scientifique résolu, une affaire épineuse et difficile démêlée, appartiennent à cette classe où se rangent aussi les songes auxquels on a donné le nom de *prophétiques*.

Mais avant d'aller plus loin, je dirai un mot de ce qu'on a appelé *cérébration inconsciente*, *automatisme cérébral*, *action cérébrale réflexe*. Il n'est personne ayant l'habitude des travaux intellectuels qui n'ait constaté que le travail du cerveau s'accomplit souvent à notre insu, sans que la volonté intervienne, au moins actuellement. Du reste, les faits qui nous montrent cette action s'offrent à nous à chaque instant et nous les avons comme sous la main. Lorsque les écoliers ont une leçon à apprendre, nous les voyons l'étudier de préférence le soir, prétendant avec raison que

cette façon d'agir les aide singulièrement. La leçon qu'ils ont ainsi apprise, ils la savent le lendemain mieux et plus sûrement qu'ils ne faisaient la veille. Les personnes qui ont eu à lutter avec les difficultés que l'on rencontre toujours à s'assimiler une langue étrangère ont pu faire également la remarque suivante : si des occupations journalières, des devoirs de situation les ont forcées d'interrompre pendant quelque temps l'étude de la langue qu'elles avaient entrepris d'apprendre, revenant plus tard à cette étude, elles s'aperçoivent, parfois non sans étonnement, qu'elles ont de l'idiome étranger momentanément délaissé, une connaissance plus complète qu'elles n'avaient lorsqu'elles ont cessé de l'étudier. Quelque chose de semblable se constate également quand il s'agit de travaux plus originaux, de compositions littéraires ou de problèmes scientifiques. Si quelque difficulté arrête le travailleur et que celui-ci cesse de s'occuper du sujet qu'il étudie, après quelques jours de repos, l'esprit ayant pendant ce temps fait, si je puis ainsi parler, tout seul son travail, il franchira avec la plus grande facilité et comme en se jouant l'obstacle qui lui avait tout d'abord paru presque insurmontable. Mais il est un fait qu'il faut noter parce qu'il a une certaine importance : c'est que très fréquemment dans ces cas de cérébation inconsciente, une impulsion a été primitivement donnée, une direction a été imprimée à la pensée, et que c'est après cette impulsion, cette direction donnée, que s'est continuée l'action cérébrale ayant abouti finalement à un travail plus avancé. Quand le poète écrit :

Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui,

il accuse tout à la fois un travail de cérébration inconsciente et l'effort antérieur qui lui a donné naissance. Cela établi, il est facile de comprendre que le travail mental, résultat d'une impulsion cérébrale donnée pendant la veille et s'achevant pendant le sommeil, pourra engendrer des rêves qui seront, en quelque sorte, *l'expression imagée* du problème poursuivi par le dormeur, de la préoccupation qui l'obsédait.

Si je viens de me servir de ces mots: expression imagée, c'est qu'en effet les songes dont nous nous occupons en ce moment sont fréquemment accompagnés de représentations visuelles, auditives, etc., aussi nettes, aussi précises que celles que nous avons signalées dans les deux classes précédentes de rêves. Tantôt, c'est le dormeur qui se voit e s'entend prononcer un discours où il expose le résultat de ses recherches ; tantôt encore, c'est un personnage qu'il a autrefois connu, qui vient lui donner le mot d'une énigme qui l'embarrassait. Souvent aussi, le dormeur voit en rêve ce qui le préoccupait pendant la veille, sans qu'aucune parole soit prononcée : Il assiste alors à une sorte de pantomime qui lui apprend ce qu'il voulait connaître. Parfois cependant, il semble que la pensée ne s'accompagne d'aucune scène visuelle et que la solution du problème cherché se présente pendant le sommeil dans les mêmes conditions que pendant la veille. J'ai quelques raisons, néanmoins, de penser que cette circonstance n'est pas la plus ordinaire.

Quoi qu'il en soit à cet égard, nous allons citer divers faits qui montreront que la genèse de certains rêves est bien celle que nous avons indiquée. Dans tous ces faits, en effet, nous verrons le rêveur habituellement préoccupé des pensées qui forment la matière de ses songes et, dans quelques-uns même, nous pourrons constater que, pendant la veille qui a précédé immédiatement son sommeil, il s'était livré à un travail opiniâtre ou avait été en proie à une préoccupation extrême, travail et préoccupation ayant trait, précisément, aux sujets sur lesquels rouleront ses rêves.

Les rêves dont je m'occuperai tout d'abord sont ceux dans lesquels le rêveur a résolu pendant son sommeil quelque problème, réalisé quelque œuvre artistique. De ces rêves, je me contenterai, pour quelques-uns, d'une simple mention ; j'en rapporterai plus longuement quelques autres.

Condillac raconte que, dans les temps qu'il rédigeait son *cours d'étude*, s'il se voyait obligé de quitter pour se livrer au sommeil un travail préparé, mais incomplet, il lui est arrivé souvent de trouver à son réveil ce travail achevé dans son esprit. Voltaire rapporte également qu'il rêva une nuit un chant complet de sa *Henriade* autrement qu'il l'avait écrit ; ce qui lui suggère la réflexion suivante : « J'ai dit, en rêvant, des choses que j'aurais dites à peine pendant la veille ; j'ai donc eu des pensées réfléchies malgré moi et sans y avoir la moindre part ; je n'avais ni volonté ni liberté, et je combinais des idées avec sagacité et même avec quelque génie. » Ne voit-on pas ici cette action inconsciente du cerveau, ce travail de la

pensée dont je parlais au commencement de ce chapitre, action et travail qui, quoi qu'en puisse penser le grand écrivain du dix-huitième siècle, ne sont que le fait d'une activité antérieurement voulue, de la direction primitive de la pensée pendant la veille? Voltaire avait certainement roulé bien des fois dans son esprit le poème de la *Henriade*, et c'est le résultat de quelque plan conçu pendant la veille, mais incomplet et rejeté que nous voyons aboutir au milieu du sommeil à une éclosion finale, à une perfection achevée. Cardan assure avoir composé un de ses ouvrages en rêve; le mathématicien Maignan trouvait en songe des théorèmes ou les preuves d'autres théorèmes, et enfin, au rapport de Kruger, ses rêves lui ont parfois servi à résoudre des problèmes compliqués.

Burdach a rapporté que plus d'une fois, pendant le sommeil, certaines vues sur la science qui faisait l'objet de ses études lui étaient venues, qu'il aurait difficilement conçues à l'état de veille. Sans contrôler la valeur scientifique des idées du professeur de l'Université de Kœnigsberg, idées qui ne sont plus guère en rapport avec la manière dont se conçoit aujourd'hui l'étude de la physiologie, je citerai ce que ce savant raconte à ce sujet. Il suffit, en effet, que ces vues d'esprit aient mérité d'arrêter l'attention du célèbre physiologiste pour qu'elles présentent un intérêt réel au point de vue qui nous occupe. « J'ai souvent eu dans mes rêves, dit Burdach, des idées scientifiques qui me paraissaient tellement importantes qu'elles m'éveillaient. Dans bien des cas, elles roulaient sur des objets dont je m'occupais à la même époque, mais elles m'étaient

entièrement étrangères quant à leur contenu. Ainsi, pendant que j'écrivais mon grand traité sur le cerveau (1), je rêvais que l'inflexion de la moelle épinière, à l'endroit où elle se continue avec l'encéphale, désigne l'antagonisme de ces deux organes par le croisement de leurs axes et par la rencontre de leurs courants sous un angle qui se rapproche plus de l'angle droit chez l'homme que chez les animaux, et qui donne la véritable explication de la station droite. Le 17 mai 1818, je rêvai d'un plexus céphalique de la cinquième paire de nerfs cérébraux, corespondant au plexus crural et au plexus brachial. Le 11 octobre de la même année, un songe me montra que la forme de la voûte à trois piliers est déterminée par celle de la couronne radiante. Mais, quelquefois aussi, ces idées portaient sur des objets sur lesquels je n'avais point réfléchi jusqu'alors, et alors, elles étaient pour la plupart du temps plus hardies encore. Ainsi par exemple, en 1811, époque à laquelle je m'en tenais encore aux opinions reçues sur la circulation du sang, et où je m'occupais de choses fort étrangères, je rêvai que le sang coulait par une force inhérente à lui, que c'était lui qui mettait le cœur en mouvement, de sorte que considérer ce dernier comme la cause de la circu lation, c'était à peu près la même chose qu'attribuer le courant d'un ruisseau au moulin qu'il fait agir. Parmi ces idées à demi-vraies, qui me faisaient tant de plaisir en songe, j'en citerai une encore parce qu'elle est devenue le germe de vues

(1) Burdach, *Vom Bau und Leben des Gehirus und Rnckenmarks*, Leipzig 1819-1825.

qui depuis se sont développées dans mon esprit : Le 17 juin 1822, en faisant la méridienne, je rêvai que le sommeil, comme l'allongement des muscles, est un retour sur soi-même, qui consiste dans la suppression de l'antagonisme. Tout joyeux de la vive lumière que cette pensée me semblait répandre sur une grande masse de phénomènes vitaux, je m'éveillai, mais aussitôt tout rentra dans l'ombre, parce que cette vue était trop en dehors de mes idées du moment (1). »

Dans tous les songes que nous venons de citer, nous ne voyons pas que le rêve ait été accompagné de représentations visuelles ou auditives, de ces scènes plus ou moins compliquées, si ordinaires dans les songes. Ce cas est, je crois, comme je l'ai dit déjà, le plus rare, et je serais assez tenté de penser que dans plusieurs des faits précédents des images visuelles ou auditives ont pu exister que les écrivains qui nous ont transmis le récit de ces rêves n'ont point rapportées.

Quoi qu'il en soit, voici un rêve resté célèbre où une scène des plus curieuses et des plus fantastiques accompagne le travail intellectuel inconscient du rêveur, qui n'est autre que Tartini. Ce célèbre compositeur s'était endormi après avoir essayé en vain de terminer une sonate ; cette préoccupation le suivit dans un sommeil. Au moment où, dans un rêve, il se croyait de nouveau livré à son travail et qu'il se désespérait de composer avec si peu de verve et de succès, il voit tout à coup le diable lui apparaître et lui proposer d'ache-

(1) Burdach, *Traité de physiologie*, trad. Jourdan, Paris 1839, tome V, p. 213.

ver sa sonate, s'il veut lui abandonner son âme. Entièrement subjugué par cette apparition, il accepte le marché proposé par le diable et l'entend alors très distinctement exécuter sur le violon cette sonate tant désirée avec un charme inexprimable d'exécution. Il se réveille et, dans le transport de sa joie, court à son bureau et écrit de mémoire le morceau qu'il avait terminé en croyant l'entendre (1).

Comment des images semblables à celles que nous venons de voir dans le songe de Tartini se produisent-elles ? par quel mécanisme apparaissent-elles ? C'est ce qu'il est impossible de dire, non pas que la question soit insoluble, mais parce que, ordinairement, dans les faits qui ne nous sont pas personnels, quelques détails, qui nous donneraient la clef de certaines particularités du rêve, sont omis par le narrateur, qui les regarde comme de peu d'importance. Il est possible que cette image du diable, venant s'associer au travail mental du grand compositeur, ait sa raison d'être et son explication dans quelque pensée ayant traversé l'esprit du musicien, dans quelque représentation artistique, dessin ou peinture, de l'esprit du mal s'étant offerte à sa vue. Mais ce point est secondaire dans la question. Ce que nous constaterons une fois de plus, c'est la manière dont le rêve s'est produit, c'est la genèse du rêve : la pensée de Tartini avait été fortement occupée de la composition musicale à laquelle il se livrait et, comme il arrive bien souvent, dans les œuvres de l'esprit, l'idée n'étant pas mûre, si je puis dire, aucun effet

(1) Brierre de Boismont. *Des Hallucinations.*

n'avait été produit tout d'abord ; mais pendant et malgré le sommeil, le travail commencé s'était achevé et la mélodie merveilleuse avait comme jailli des profondeurs du cerveau du musicien. Supprimez cet effort, cette tension d'esprit antérieure, et le rêve ne se montrera pas. Cela est si vrai que ce n'est guère que sur l'objet le plus spécial des études du rêveur, sur la science ou l'art qu'il cultive avec passion que nous voyons se produire ce singulier travail cérébral : Burdach rêve physiologie, Maignan mathématiques, le songe de Tartini a trait à la musique, etc.

Les œuvres de Bernard de Palissy offrent peut-être un exemple encore plus frappant de ce qu'ont de spécial les rêves engendrés par la direction ordinaire et actuelle de l'esprit. Un des traités de Palissy roule, on le sait, sur l'agriculture et plus particulièrement sur l'ordonnance des jardins. C'est avec un bonheur infini qu'il énumère tout ce qu'il croit utile de réunir dans un jardin bien ordonné. Iles, cours d'eau, grottes, cabinet de verdure, etc., sont dans son livre l'objet de descriptions tout à la fois naïvement ingénieuses et merveilleusement achevées, et ces imaginations occupaient tellement l'esprit de l'artiste qu'elles se présentaient dans ses rêves en des formes vives et animées. « Bien souvent en dormant, dit l'illustre céramiste, il me semblait que j'étais après (son jardin), tellement qu'il m'advint que la semaine passée, que comme i etais en mon lict endormy, il me semblait que mon iardin estait desia fait en la mesme forme que ie t'ay dit ci-dessus et que je commencais desia à manger des fruicts, et me re-

creer en i celui (1). » Puis vient la description des diverses plantes, arbustes, légumes et fruits qu'il admire en ce jardin et dont il dépeint les formes variées avec des expressions qui les dessinent en quelque sorte avec leur physionomie, leurs allures propres, comme il les reproduisait dans ces chefs-d'œuvre merveilleux que nous revoyons toujours avec admiration.

C'est encore dans cette classe de rêves que rentrent ces sortes de songes dans lesquels un personnage vient exposer au dormeur les raisons qu'il a d'accomplir ou de s'interdire telle ou telle action, l'encourager, le réconforter. Dans ces cas intervient ordinairement un élément moral : c'est aux idées les plus élevées que le personnage du songe fait appel, et son langage est en harmonie avec la grandeur des idées exprimées. Mais il est bien évident que ces idées, ces raisons, le dormeur les a plus d'une fois agitées pendant la veille et qu'elles ne font que lui revenir à nouveau, plus fortes, plus convainquantes, sous la figure du rêve. Le songe suivant de l'illustre sculpteur italien Benvenuto Cellini me paraît véritablement typique à cet égard.

Jeté dans un horrible cachot par la vengeance de ses ennemis, Benvenuto, manquant de tout, épuisé par la maladie, passait son temps à lire la bible et y prenait tant de plaisir, que, comme il le dit, s'il l'avait pu, il n'aurait fait autre chose. C'était toute sa consolation dans ce lieu de misère. « J'étais si désespéré, continue-t-il, lorsque l'obscurité venait interrompre mes lectures, que je me serais tué, si

(1) Bernard de Palissy. *Œuvres.*

j'avais eu des armes. » Enfin, cette idée d'en finir avec la vie devenant chaque jour plus obsédante et plus âpre, Cellini fit une tentative de suicide, qui heureusement n'aboutit pas. La nuit suivante, il vit en songe un jeune homme d'une beauté merveilleuse qui lui dit, en ayant l'air de le gronder : Tu sais qui t'a donné la vie et tu veux la quitter avant le temps. « Il me semble, poursuit Benvenuto, que je lui répondis que je reconnaissais tous les bienfaits de Dieu. Pourquoi donc, reprit-il, veux-tu les détruire ? Laisse-toi conduire et ne perds pas l'espérance en sa divine bonté. Je vis alors, ajoute Cellini, que l'ange m'avait dit la vérité, et ayant jeté les yeux sur des morceaux de brique que j'aiguisai en les frottant l'une contre l'autre, et avec un peu de rouille que je tirai des ferrures de ma porte avec mes dents et dont je fis une espèce d'encre, j'écrivis sur les bords d'une des pages de ma bible, au moment où la lumière m'apparut, le dialogue suivant entre mon corps et mon âme :

LE CORPS :

Pourquoi veux-tu te séparer de moi ?
O mon âme ! le ciel m'a-t-il joint avec toi
Pour me quitter, s'il t'en prenait l'envie ?
Ne pars point, sa rigueur semble s'être adoucie.

L'AME :

Puisque le ciel m'en impose la loi
Je serai ta compagne encore ;
Oui, des jours plus heureux vont se lever, je croi,
Et déjà j'en ai vu l'aurore (1). »

(1) Lamartine, *Benvenuto Cellini*.

Si j'ai cité avec le rêve la composition de Cellini, c'est qu'elle montre bien l'état dans lequel se trouvait son esprit. L'idée du suicide lui est venue assurément bien des fois et il a cherché les raisons qui pouvaient la combattre. Le discours de l'ange n'est évidemment que le résultat de ses réflexions et l'expression de sa croyance ; son dialogue entre le corps et l'âme résume sous une autre forme ces mêmes réflexions, cette même croyance.

Voici maintenant une sorte de songes ne tenant en rien aux préoccupations artistiques ou morales, mais qui se rapprochent des rêves que nous venons d'étudier par la similitude ou mieux l'identité de leur genèse : je veux parler des songes ayant trait à quelque événement d'une haute importance pour le dormeur, et qu'on voit survenir alors que celui-ci s'est longtemps et fortement occupé de cet événement. Ces rêves sont généralement constitués par des séries d'images qui font assister le dormeur à des scènes lui donnant le mot d'une énigme que, pendant la veille, il avait inutilement cherché. Ici encore, on le voit, il s'agit d'une action automatique du cerveau se produisant à la suite d'une action antérieure de la volonté ; c'est encore un mouvement continué et arrivant à sa conclusion finale, alors que la volonté, première excitatrice de ce mouvement, a depuis longtemps cessé son action.

Un de mes amis, dit Abercrombie, employé dans une des principales banques de Glascow en qualité de caissier, était à son bureau, lorsqu'un

individu se présenta, réclamant le paiement d'une somme de six livres. Il y avait plusieurs personnes avant lui qui attendaient leur tour ; mais il était si impatient, si bruyant et surtout si insupportable par son bégaiement, qu'un des assistants pria le caissier de le payer pour qu'on en fût débarrassé. Celui-ci fit droit à la demande, avec un geste d'impatience et sans prendre note de cette affaire. A la fin de l'année, qui eut lieu huit ou neuf mois après, la balance des livres ne put être établie : il s'y trouvait toujours une erreur de six livres. Mon ami passa inutilement plusieurs nuits et plusieurs jours à chercher ce déficit ; vaincu par la fatigue, il revint chez lui, se mit au lit et rêva qu'il était à son bureau, que le bègue se présentait, et bientôt tous les détails de cette affaire se retracèrent fidèlement à son esprit. Il se réveille la pensée pleine de son rêve, et avec l'espérance qu'il allaît découvrir ce qu'il cherchait si inutilement. Après avoir examiné ses livres, il reconnut, en effet, que cette somme n'avait point été portée sur son journal et qu'elle répondait exactement à l'erreur (1).

On voit que, dans le rêve que nous venons de citer, ce qui est découvert au dormeur était, en somme, connu de lui, mais que la volcnté est demeurée longtemps impuissante à réveiller le souvenir enseveli dans les profondeurs de la mémoire. Cependant, la préoccupation ayant été vive, l'esprit étant longtemps demeuré fortement tendu, si je puis ainsi dire, dans la même direction, il a dû arriver que, dans cet effort de la pensée, dans ce

(1) Brierre de Boismont, *des Hallucinations*, 3me édition, Paris 1862.

travail qui paraît tout d'abord improductif, les cellules cérébrales où s'était conservée la série d'images ayant trait au fait, objet des recherches du dormeur, ces cellules, dis-je, sont entrées en action et ont finalement apporté au sensorium une perception nette du fait inutilement cherché pendant la veille.

Songes prophétiques. Nous allons enfin nous occuper d'un genre de rêves naissant, comme les précédents, de la préoccupation actuelle de l'esprit et qui ont toujours eu le privilège d'exciter au plus haut point la curiosité, en raison du caractère prophétique qu'ils paraissent présenter. Dans cette question, comme dans toutes celles où intervient le merveilleux, à quelque degré qu'il se montre, nous voyons, en général, ceux qui se sont occupés de ces problèmes se partager, suivant la nature de leur esprit, en deux camps différents. Les uns, avec plus ou moins de réticences, admettent la merveillosité ; les autres, la nient absolument, rejetant comme mal observés les faits entachés de merveilleux. Il nous semble que les uns et les autres sont dans l'erreur. Que si, dans une étude ayant trait aux sciences naturelles, des faits sont constatés, sans que nous puissions douter ou de la véracité ou de la sagacité de l'observateur, ces faits, nous devons les admettre, nous gardant, pourtant, de recourir pour leur explication à des hypothèses qui seraient en désaccord avec les données réelles de la science. Et c'est parce que nous sommes persuadé de la nécessité qui s'impose d'une manière absolue dans

la science de ne jamais supprimer les faits que, dans le cas qui nous occupe, nous n'omettrons pas de mentionner certains rêves, pour délicate que soit leur explication. Cela dit, nous allons examiner d'abord les songes qui, tout en présentant un caractère de prévision évident, renferment, pour ainsi dire, en eux-mêmes la raison de cette prévision.

Faits et théories Les rêves qui annoncent au dormeur un événement quelconque et que l'événement justifie sont, en somme, assez rares et, à tout prendre, la simple loi des coïncidences pourrait suffire à les expliquer C'est, en effet, par milliards que s'offrent à l'esprit des hommes les images des songes, et il n'est pas étonnant que sur les combinaisons extrêmement variées que comportent un si grand nombre d'images, un certain nombre de ces images se montrent en concordance avec les scènes de la vie réelle. Ce que nous venons de dire suffirait déjà à ôter aux songes dont nous nous occupons ici une grande partie de leur caractère merveilleux. Mais ce que nous allons ajouter, touchant les circonstances où se produisent la plupart du temps ces sortes de songes, leur ôtera véritablement toute merveillosité et les fera rentrer dans la classe des rêves nés uniquement de la préoccupation d'esprit. Si, en effet, nous examinons d'un peu près les songes auxquels on a attribué un caractère prophétique, nous voyons, d'une part, que ceux qui ont fait de tels rêves étaient, au moment où se sont montrés ces rêves sous l'empire d'un sentiment

profond de crainte ou d'espoir. D'un autre côté, nous constatons également que les faits qui ont été révélés, les événements qui ont été annoncés dans ces songes, auraient pu être prévus par les dormeurs, en raison de la connaissance qu'ils avaient de certaines circonstances ou particularités, ayant trait à l'événement qui s'est en effet accompli.

Je me rappelle un assez triste fait qui m'a été raconté il y a quelques années, et qui est resté gravé dans mon esprit comme un des exemples les plus frappants de ce qu'il y a de simple, de naturel dans la genèse de certains rêves que l'événement vient confirmer. Voici ce fait dont les diverses particularités sont bien présentes à ma mémoire.

Une dame, habitant la Cochinchine, devait quitter Saïgon et s'embarquer sur une canonnière de l'Etat, qui faisait alors le service entre la capitale de notre colonie et les divers postes de l'intérieur. Toute la nuit qui précéda l'embarquement, la personne dont je parle ici ne fit que rêver naufrages et incendies : ces rêves étaient interrompus par des cris, des réveils en sursaut ; puis, le sommeil revenu, des visions de navires sautant, s'abîmant dans les eaux, de naufragés cherchant à échapper à la mort s'offraient à nouveau. Malgré ces rêves, le départ eut lieu : mais le voyage fut des plus malheureux : la chaudière de la canonnière où s'était embarquée la voyageuse éclata, et cette dame, horriblement brûlée, mourut bientôt dans d'atroces souffrances.

Certes, le fait est net, le rêve ne laisse rien à

désirer quant à son caractère prophétique, puisque, malheureusement, l'événement confirme pleinement la catastrophe annoncée. Qu'en conclure? faut-il recourir au surnaturel? est-il nécessaire d'invoquer ici la loi des coïncidences? Cela nous paraît absolument inutile, l'explication du fait que je viens de raconter étant, en somme, extrêmement simple, et le lecteur sera assurément de mon avis quand j'aurai dit que tout le monde savait dans la colonie que les chaudières des canonnières étaient en très mauvais état, notion qui, justifiant parfaitement les craintes de la personne qui périt si malheureusement, fut évidemment l'origine du rêve dont nous l'avons vue poursuivie pendant son sommeil.

Jusqu'ici, nous avons touché de la main, en quelque sorte, la raison du rêve. Mais dans les faits que je vais citer maintenant, cette raison nous échappe ou, au moins, n'apparaît pas nettement. Supprimerons-nous ces faits et ceux du même genre? Nullement; mais nous essaierons d'en donner une explication plausible, nous gardant bien, comme nous le disons plus haut, de toute hypothèse risquée, nous en tenant aux limites permises par une induction légitime. Voici un exemple du genre de rêves auxquels je fais allusion ici :

Un pasteur, du nom d'Ulrici, avait un ami, comme lui ministre de l'Évangile, et qui demeurait dans son voisinage. Celui-ci l'entretint un jour de ses craintes de mort prochaine, bien qu'il fût en parfaite santé. Incrédulité de la part d'Ulrici; paroles de dissuasion. A quelques jours de là, il

a un rêve, dans lequel il voit son ami emporté par un cheval fougueux, tombant et se brisant la tête contre un arbre, sur un chemin à lui connu. Sa femme l'éveille tout en larme. Il ne peut de toute la journée se remettre de son émotion, il reste très persuadé que son ami est mort. Sa femme se moque de lui, tout en cherchant à le distraire. Elle l'accompagne à la promenade. Avant de partir on dit à la servante le chemin que l'on prend, parce que Ulrici est persuadé qu'on viendra le quérir du village voisin. Il retournait sur ses pas, lorsqu'il voit sa servante venir à sa rencontre ; elle lui dit qu'il était demandé dans ce village pour un baptême. Il sut bientôt la véritable raison : son ami était mort à cinq heures du soir, comme Ulrici l'avait rêvé à six heures du matin (1).

Autre fait bien connu : Une nuit, la princesse de Conti vit en songe un appartement de son palais prêt à s'écrouler, et ses enfants, qui y couchaient, sur le point d'être ensevelis sous les ruines. L'image affreuse qui était présentée à son imagination remua son cœur et tout son sang. Elle frémit ; et, dans sa frayeur, elle s'éveilla en sursaut, et appela quelques femmes qui dormaient dans sa garde-robe. Elles vinrent au bruit recevoir les ordres de leur maîtresse. Elle leur dit sa vision, et qu'elle voulait absolument qu'on lui apportât ses enfants. Ses femmes lui résistèrent en citant l'ancien proverbe : que tous songes sont mensonges. La princesse commanda qu'on allât les quérir. La gouvernante et les nourrices firent semblant d'obéir ; puis revinrent sur leurs pas dire

(1) Moritz, cité par Tissot.



que les jeunes princes dormaient tranquillement, et que ce serait un meurtre de troubler leur repos. La princesse, voyant leur obstination, et peut-être leur tromperie, demanda fièrement sa robe de chambre. Il n'y eut plus moyen de reculer ; on fut chercher les jeunes princes, qui furent à peine dans la chambre de leur mère que leur appartement fut abîmé (1).

Quelle explication donner ici ? Nous ne voyons point, en effet, la circonstance qui pourrait expliquer la genèse de ces rêves, en concordance si parfaite avec la réalité. Cependant, chacun de ces songes est raconté d'une façon circonstanciée, et il y a lieu de penser que si quelque particularité de nature à éclairer sur la naissance du rêve avait été connue de celui qui le rapporte, elle eût été consignée dans son récit. Il me semble pourtant qu'une explication rationnelle est possible, en rapportant les rêves du genre de ceux dont nous nous occupons ici à cet autre phénomène curieux de la vie intellectuelle qu'on appelle le pressentiment.

Le pressentiment. On a souvent nié le pressentiment. Il est cependant difficile de ne pas admettre certains faits, dont la sincérité et l'intelligence de l'observateur sont des garants certains. Voici rapidement présentés quelques-uns de ces faits :

Un jeune docteur, venant un jour de faire visite à ses parents, fit la rencontre de deux officiers. Il convint avec eux de prendre la poste. Quand il fallut monter en voiture, notre docteur fut comme

(1) Voir pour de semblables rêves : Suétone, *Vie d'Auguste*. — Cicéron, *de Divinatione*. — Valère Maxime, etc.

arrêté par une puissance surnaturelle (1). Les deux officiers ayant remarqué une altération dans ses traits, lui en demandent la cause : il la dit. Ils lui offrent de l'aider, mais il refuse, disant qu'il ne pourrait se décider à partir. A peine étaient-ils en route que l'obstacle cessa de se faire sentir. Le jeune docteur saisit donc la première occasion pour continuer son voyage. En arrivant sur les bords de l'Elbe, il aperçoit un rassemblement ; on lui raconte que les deux officiers avaient été noyés dans le fleuve où la voiture et les chevaux étaient tombés (2).

Un jour que l'abbé de Montmorin était entré à l'église Saint-Louis et s'y était agenouillé, il ne tarda pas à se sentir pressé de changer de place. Il résista tout d'abord, mais cette sollicitation intérieure devenant plus pressente, il finit par y céder et alla s'agenouiller du côté opposé de l'église. A peine y était-il qu'une pierre se détacha de la voûte et tomba justement à l'endroit qu'il venait de quitter.

Une personne de ma connaissance, étant en visite dans une campagne assez éloignée de celle qu'elle habitait, eut l'idée que sa sœur qu'elle avait quittée parfaitement bien portante, était en danger sérieux. Elle revint aussitôt et, à peine était-elle arrivée, qu'on vint lui dire que sa sœur

(1) Il est évident que cet arrêt surnaturel n'est autre chose que le résultat de l'émotion, causée par la prévision d'un malheur, qui paralyse en quelque sorte le voyageur dont il est ici question.

(2) Tissot, *Ouvrage cité*.



avait été prise d'un abondant crachement de sang, qui avait mis sa vie en danger.

On sait que Swedenborg éloigné de Stockholm eut l'intuition de l'incendie de cette ville.

Enfin, je connais moi-même un fait fort approchant de celui-ci : Mon père, sorti depuis plusieurs heures, rentrait vers la fin du jour, quand l'idée lui vint nette, précise, obsédante que le feu avait pris à la maison qu'il habitait ; il hâte le pas et rencontre bientôt une personne qui lui apprend qu'en effet le feu s'était déclaré chez lui une demi-heure auparavant.

Que penser de ces choses ? Faut-il invoquer la loi des coïncidences ? Dans certains cas, assurément ; mais il ne saurait toujours en être ainsi et les faits ne demeurent pas néanmoins sans explication possible. Il ne répugne, en effet, en rien à la rigueur scientifique d'admettre que *certains jugements* reposant sur des notions insciemment acquises *se forment, s'élaborent dans les profondeurs de la trame cérébrale, dont la conclusion seule arrive au sensorium,* et ces jugements tout faits dont nous ne voyons ni les prémices, ni l'enchaînement, dont nous ne percevons que le résultat final, nous apparaissent comme des intuitions et ont une apparence en quelque sorte surnaturelle. Puis, enfin, n'avons-nous pas journellement sous les yeux des faits semblables, qui nous frappent moins précisément parce qu'ils sont plus communs ? Qui, à la vue d'une personne, n'a jugé, de prime abord, que cette personne lui serait favorable ou funeste ? Qui, dans une circonstance délicate, n'a agi autrement que l'extérieure logique des choses

ne lui indiquait de le faire, et ne s'est applaudi de sa décision ? Qui n'a entendu parler du tact médical, du sens médical, de l'intuition de l'homme de guerre dans les opérations militaires, du sens politique ? Et que sont ces choses, sinon le résultat de jugements inconscients, mais préparés par une longue habitude mentale des problèmes à résoudre ? Et, chose curieuse ! à celui qui forme de tels jugements, demandez en quoi ils consistent, il ne saura vous répondre. Je ne voudrais, certes, m'avancer dans cette voie qu'avec prudence, mais il me paraît que l'activité inconsciente du cerveau peut assez souvent être invoquée dans les cas dont dont nous nous occupons ici et que le pressentiment n'est autre chose que *le résultat d'un jugement inconsciemment élaboré et reposant sur des données que nous avons acquises d'une façon également inconsciente.* Il est évident pour nous que les personnes qui ont éprouvé les pressentiments que j'ai mentionnés tout à l'heure avaient recueilli sur les choses, sur les circonstances des faits, des notions dont elles n'avaient point été frappées, mais qui, élaborées par le travail inconscient de l'esprit, se formulaient en cette intuition subite qui les frappait comme la vive clarté d'une évidente vérité. Et, cela étant admis, il est facile de voir que les rêves prophétiques dont nous venons de parler en dernier lieu ne sont que des jugements inconscients dont la conclusion se présente dans le sommeil et avec l'appareil ordinaire des opérations mentales du sommeil : les images du rêve.

CHAPITRE V

L'HALLUCINATION VISUELLE. — PREUVE PHYSIOLOGIQUE DE LA NATURE DE CETTE HALLUCINATION. (1)

Le rêve et l'hallucination ont constamment excité la curiosité de ceux qu'intéressent, à un degré quelconque, les études psychologiques. Philosophes et aliénistes ont cherché à pénétrer la nature et le mécanisme de ces phénomènes, et nombre de travaux ont été publiés sur le rêve et l'hallucination. Cette dernière, principalement, si fréquente dans la folie, a été l'objet de nombreux traités remplis d'observations consciencieusement et patiemment recueillies, mine riche et precieuse où l'on n'a qu'à puiser. Dans cette étude, nous userons de ces richesses, tout en nous servant pourtant de préférence, chaque fois que l'occasion s'en présentera, des faits tirés de notre personnelle expérience.

Mais, avant d'aller plus loin, il nous paraît nécessaire de définir l'hallucination, ce que nous ferons en écartant toute idée théorique, toute préoccupation métaphysique. Nous dirons donc, simple-

(1) L'étude formant la matière de ce chapitre est la reproduction intégrale d'une brochure publiée en 1880 où pour la première fois les images accidentelles consécutives à l'hallucination visuélle étaient invoquées comme preuve physiologique de la nature de ce phénomène.

ment, que l'hallncination consiste en une perception sensorielle sans objet extérieur qui la fasse naître.

Tous les sens sont susceptibles d'hallucinations, mais non à un même degré. Les hallucinations les plus fréquentes sont *les hallucinations de l'ouïe*, *de la vue*, et *de la sensibilité générale* ; les hallucinations *du goût* et *de l'odorat* se rencontrent moins souvent.

Nous nous occuperons tout d'abord des hallucinations de la vue, les plus intéressantes, les plus curieuses de toutes.

L'hallucination visuelle. Il n'est pas besoin d'un examen bien approfondi de l'hallucination visuelle pour se convaincre que les images perçues par un halluciné sont différentes suivant la constitution mentale antérieure, si je puis ainsi dire, de celui qui les éprouve ; que les circonstances particulières dans lesquelles la folie s'est développée peuvent encore avoir une influence marquée sur la nature des images hallucinatoires; qu'enfin, ces images varient avec le genre de délire dont est atteint l'halluciné.

Examinons ces différents cas.

Il n'est pas rare de constater dans les divers délires que quelques-unes, au moins, des hallucinations des malades portent le cachet tout spécial de la profession qu'exerçaient ces malades, des occupations qui leur étaient habituelles. J'ai encore présent à l'esprit un épileptique à qui j'ai donné des soins, et qui, à la suite de crises assez rares mais violentes, était atteint de délire maniaque



avec hallucinations de la vue. Ces hallucinations lui représentaient, ordinairement, des triangles, des carrés, des losanges, toutes espèces de figures géométriques. Or, ce malade était charpentier, et il avait souvent l'occasion de se servir de ces figures. J'ai eu également l'occasion de soigner un paralysé général, qui avait fait, pendant la plus grande partie de sa vie, le commerce des cuirs. Ce malade, comme il arrive souvent chez les paralysés, éprouvait, de temps à autre, de l'agitation et des hallucinations et, très fréquemment, ces hallucinations consistaient en des peaux de vaches, que le malade apercevait autour de son lit en quantités considérables.

Magnan a noté cette fréquence du rapport des hallucinations avec la profession. Il en a cité quelques exemples que je demanderai la permission de rappeler ici. Un malade, marchand des quatre-saisons, dit M. Magnan, apercevait à terre, autour de lui, des choux-fleurs, de l'oseille, des radis, qu'il s'efforçait de ne pas écraser sous ses pieds ; un conducteur de bestiaux voyait et appelait ses bœufs et ses moutons ; un gaveur de pigeons, aux halles, croyait tenir un pigeon entre ses doigts et s'évertuait à lui faire avaler du grain. Le médecin de Sainte-Anne fait également mention d'une marchande de vin qui répondait à ses clients,les engageait à attendre et se préparait à les servir ; d'un menuisier qui voyait retomber sur sa tête et sur son dos des planches qu'il essayait de charger sur une voiture.

Enfin, une fille publique, toujours au rapport du même auteur, s'imaginait assister à des scènes

lubriques qui rappelaient son triste métier (1).

Ces faits sont intéressants. Ils prouvent bien que l'hallucination est fréquemment en rapport avec les habitudes des malades, ce qui, du reste, ne nous étonnera pas quand nous aurons étudié le mécanisme et la nature intime de l'hallucination. Mais ce qui, peut-être, ferait mieux voir encore l'étroite liaison de l'hallucination avec des habitudes journalières des malades, c'est la différence qu'on observe entre les hallucinations des gens d'intelligence ordinaire et celles dont peuvent être affectés des hommes se livrant à l'étude des sciences ou des lettres. Il est impossible, en effet, de n'être pas frappé du contraste existant entre le caractère vulgaire des images que viennent d'accuser les hallucinés de l'Asile Sainte-Anne et les tableaux changeants et grandioses que nous allons voir se dérouler devant les yeux d'un malade d'une rare intelligence, dont M. Falret a rapporté l'observation.

Un homme d'un âge mûr, d'une grande richesse d'imagination et d'un esprit très distingué, dit l'éminent aliéniste, s'imagina, pendant les grandes chaleurs de l'été, et au milieu d'une belle journée, assister à la formation du monde. Placé au sommet d'une tour élevée, il croyait dominer sur toute la nature et contempler toutes les puissances qui travaillaient à la création du monde. Dans son imagination, la création s'opérait d'une manière assez conforme à celle qui est racontée dans les Écritures, mais il s'y mêlait des fables assez semblables

(1) Magnan. *De l'Alcoolisme et des diverses formes de délire alcoolique*, Paris 1874.

à celles qui remplissent les livres orientaux et certains contes des *Mille et une Nuits*. Par exemple, au sommet de la tour sur laquelle il était placé, habitaient des génies et des fées qui en partaient pour aller vivifier la nature et être, dans les différents mondes, les ministres du Très-Haut. Il voyait aussi, auprès de lui, comme deux œufs énormes, qui placés au sommet de la tour, étaient, pour ainsi dire, chauffés et couvés par l'ardeur du soleil, et qui, venant à éclore, donnaient naissance à l'homme et à la femme, mais à un homme et à une femme forts supérieurs à ceux que nous voyons et qui ressemblaient plutôt aux habitants du ciel, tels qu'on se les figure, brillants de jeunesse et d'immortalité, portant des ailes, prêts à s'élancer dans les airs. En même temps, il se voyait environné de quadrupèdes et d'oiseaux au-dessus des dimensions ordinaires, et dont les formes et les couleurs lui causaient de la surprise et, parfois aussi, de la frayeur, quand ces animaux étaient des lions, des tigres ou des bêtes féroces de cette espèce. Il vit aussi le Père éternel qui lui apparaissait sous la forme d'un vieillard vénérable, plein de force et de vie, siégeant à une des extrémités de la tour, sur un trône éclatant, et recevant autour de lui les anges et les génies auxquels il communiquait ses ordres. Quand ils étaient partis, le Père éternel restait dans une solitude absolue, environné d'une lumière éclatante et voisin des astres. Il tenait à la main un grand livre où étaient écrites les destinées et ne ressemblait pas mal à la belle figure du Père éternel dans le tableau de la *Création*, de Raphaël, ou au Dieu de tous les mondes tels que

le représente l'auteur de la *Henriade*. Quant aux ministres de ses volontés, les génies, les anges et les fées, ils lui semblaient aller et venir du sommet de la tour dans différentes parties de l'univers, comme pour y porter la lumière et la vie. Il les voyait ou s'élancer de la tour dans les airs et planer dans un ciel bleu au milieu des astres et des étoiles, ou revenir se poser légèrement près de la place où ils se trouvaient. Les formes sous lesquelles ils lui apparaissaient étaient celles que leur prête d'ordinaire la poésie, elles étaient variées : c'était tantôt la forme humaine, tantôt celle de superbes oiseaux ou d'autres formes singulières ; ils parlaient et étaient doués d'une intelligence supérieure. Quelle était leur langue ? C'est ce dont le malade n'avait aucun souvenir. Mais il se rappelle très distinctement qu'il vivait au milieu de ce monde imaginaire, couché sur cette tour élevée, suspendu avec elle au milieu des airs, bercé par le soufle embaumé des vents et éclairé d'une lumière éclatante qui lui permettait d'observer le cours des astres et le passage de quelques-uns d'entre eux assez près de la place qu'il occupait (1).

On le voit, l'hallucination varie suivant la vie antérieure, les occupations habituelles, la culture intellectuelle des hallucinés.

On constate assez souvent aussi que l'hallucination est intimement liée à la cause qui l'a produite. Tout le monde connaît l'histoire du précipice de Pascal (2). Voici encore quelques exemples de

(1) Falret. *Des maladies mentales et des maisons d'Aliénés*, Paris, 1864, page 247.

(2) Voy. Lelut, *l'Amulette de Pascal*.

l'étroite relation qui existe souvent entre l'hallucination et la cause qui lui a donné naissance.

Un jeune garçon ayant éprouvé une très grande frayeur de l'invasion prussienne, était devenu épileptique et avait dû être interné dans un asile public, à la suite d'un accès de manie consécutif à des attaques répétées. A l'époque où cet enfant fut séquestré, ses crises se produisaient à des époques indéterminées. Bientôt, ces crises prirent un caractère intermittent ; puis, l'attaque manqua et fut remplacée par des hallucinations terrifiantes. Tout à coup, le jeune malade voyait une foule de soldats prussiens qui l'entouraient avec des gestes menaçants. Ce pauvre enfant, en proie à une folle terreur, s'enfuyait et se mettait à courir autour de la cour de sa division en poussant des cris.

J'ai actuellement dans mon service, à l'Asile de Bron, un malade qui, pendant un voyage en Angleterre, devint aliéné à la suite de la frayeur que lui fit éprouver un danger qu'il avait couru. Alors qu'il traversait je ne sais plus quelle rue de Londres, par un temps de brouillards épais, il avait failli être écrasé par une machine à vapeur. Or, dans les hallucinations auxquelles il est encore assez souvent en proie, ce malade voit toujours la lanterne de la machine qui a failli passer sur lui.

Enfin, il y a quelques années, j'ai eu l'occasion d'observer, dans un asile public, une jeune fille dont les hallucinations présentaient, avec la cause qui les avait fait naître, une relation qu'on ne pouvait non plus méconnaître. Cette jeune fille avait perdu la raison à la suite d'une tentative d'assassinat, et, dans les hallucinations qui l'assiégeaient,

la pauvre malade voyait toujours le poing et le bras de l'individu qui avait voulu la tuer. Nous verrons, plus tard, ce qu'il advint de cette hallucination.

Je pourrais multiplier les exemples, mais les faits que je viens de citer me paraissent suffisants pour établir que l'hallucination est fréquemment avec la cause en une étroite relation.

Une question, maintenant, se pose tout naturellement, celle-ci : l'hallucination varie-t-elle avec chaque genre de délire, ou, en d'autres termes, y a-t-il des hallucinations spécifiques à tel ou tel délire ? Oui, dans de certaines limites. Il est certain, par exemple, que, dans le délire religieux, les hallucinations qui s'offrent à la vue du malade lui font fréquemment voir Dieu, la sainte Vierge, les anges, etc. Ces images sont, ordinairement, conformes aux types adoptés par les peintres et les sculpteurs, aux descriptions contenues dans les ouvrages de piété.

Un malade, que j'ai soigné, il y a quelques années, et qui présentait, dans son délire, une teinte religieuse très prononcée, voyait souvent la Vierge sous l'aspect d'une belle femme à la démarche majestueuse, au regard doux et bienveillant. Dans le cas où c'est l'image de Dieu qui s'offre à l'aliéné, celui-ci l'aperçoit, parfois, sous la forme d'un beau vieillard au visage sévère ; mais, plus souvent, peut-être, l'image que le malade prend pour l'Être divin consiste dans une éclatante lumière. De cette lumière sortent, ordinairement, non pas des voix, mais des inspirations.

Dans les délires de possession, dans ceux où les

malades croient qu'on leur a jeté un sort, les aliénés aperçoivent, fréquemment, dans leurs hallucinations, le démon sous des formes diverses. Mais ici, comme tout à l'heure, l'image de l'hallucination répond à l'idée que le malade conçoit de la personnalité qui fait l'objet de son délire. L'image des saints personnages est noble et majestueuse ; celle de l'esprit des ténèbres est laide, plus ou moins difforme.

L'image diabolique n'a pourtant pas toujours une forme hideuse et repoussante. Ce fait se produit quand aux hallucinations de la vue se joignent, dans le délire démoniaque, des hallucinations génitales, et, cela, chez les femmes principalement. Dans ce cas, il arrive que le démon revêt, parfois, une forme attrayante. Brierre de Boismont, rapporte, en effet, plusieurs observations où le démon n'a rien de sa laideur accoutumée. Voici un court passage d'une de ces observations qui a trait au sujet qui nous occupe. « A Nantes était une malheureuse femme que tourmentait un démon plein d'effronterie ; ce diable lui avait apparu sous la forme d'un démon de la plus belle figure. Cachant au-dedans de lui-même ses projets criminels et employant un langage caressant, il était parvenu, par ruse, à rendre l'âme de cette femme favorable à son amour pour elle. Quand une fois il eut obtenu son consentement à ses desseins, étendant les bras, il mit les pieds de l'infortunée dans l'une de ses mains, lui mit l'autre sur la tête et se la fiança, pour ainsi dire, par ces signes d'alliance intime. Elle avait pour mari un brave chevalier qui ignorait complètement cet exécrable commerce. Cet

impur adultère, toujours invisible, abusait donc d'elle dans le lit même où couchait son époux, et l'épuisait par son incroyable libertinage, etc... » (1).

Aujourd'hui que les idées de possession, surtout de possession dans la forme singulière et merveilleuse qui était si commune au moyen âge, sont plus rares, le genre d'images hallucinatoires que nous venons de décrire est également bien moins fréquent, alors même qu'il existe avec des hallucinations visuelles, des hallucinations génitales. Il y a plus, et je dirai qu'actuellement, dans ces cas, l'image de l'incube est assez souvent hideuse et repoussante. J'ajouterai qu'en même temps que cette image est laide, la sensation génitale éprouvée par l'hallucinée, loin d'être voluptueuse, est généralement pénible. Enfin, alors même que l'image de l'incube est attrayante, il n'est pas rare que la sensation génitale soit de nature presque douloureuse et redoutée par les malades. J'observais encore dernièrement, à Bron, un cas de ce genre.

Un délire, aujourd'hui des plus communs, et où les hallucinations sont extrêmement nombreuses et fréquentes, est le *délire de persécution*. Dans ce délire, les hallucinations visuelles, bien qu'elles soient loin d'être aussi constantes que les hallucinations de l'ouïe, ne sont pas absolument rares. Dans les cas où on les rencontre, ces hallucinations offrent toujours un caractère effrayant et retracent des scènes en rapport avec le délire de l'aliéné ; c'est, en quelque sorte, la réalisation imagée de

(1) Brierre de Boismont. *Des Hallucinations*, 3me édition, Paris 1862.



ses craintes. Dans une circonstance encore bien présente à mon esprit, un aliéné persécuté voyait continuellement des gendarmes qui venaient pour le chercher. Il apercevait leurs chapeaux à la hauteur de l'appui des croisées d'un salon où il se tenait ordinairement. Des hallucinations de l'ouïe accompagnaient le trouble sensoriel visuel. Un autre malade, affecté du même genre de délire, voyait partout des agents de police qui l'épiaient pour l'arrêter et l'emmener en prison.

Ajoutons, pour être complet sur le sujet qui nous occupe, que certains persécutés — ordinairement des malades dont le délire dure depuis longtemps — éprouvant des visions d'hommes, de choses ou d'animaux, semblent se rendre compte de la nature du phantasme et, l'interprétant dans le sens de leur délire, disent qu'on *leur fait apparaître* des fantômes, des tableaux magiques.

Enfin, il est un genre de délire dans lequel les figures d'animaux bizarres et effrayants se montrent très souvent : c'est le *délire alcoolique*. Une particularité de ces représentations visuelles, c'est la mobilité extrême des images qui se succèdent avec une rapidité singulière et qui peut les faire comparer aux images incessamment variables d'un caléïdoscope. Mais je n'insisterai pas sur ce point, qui me paraît tenir, non pas tant à la nature qu'à l'acuité du délire, car c'est dans les délires alcooliques aigus que l'on constate surtout cette extrême mobilité des images.

Une autre particularité du délire alcoolique est celle-ci : quand ce délire est récent, on sait qu'il présente souvent sous la forme maniaque et guérit

assez facilement. Mais après un certain nombre de rechutes, la maladie s'organise en quelque sorte, le délire se systématise et l'affection ne tarde pas à devenir incurable. Cette systématisation du délire des alcooliques est assez intéressante à étudier ; aussi, ai-je essayé d'en saisir le mécanisme, si l'on veut bien me passer cette expression, mécanisme que j'ai exposé, du reste, dans mon rapport sur le service médical de l'Asile de Bron pour 1879, et qui, à mon avis, serait le suivant :

Le maniaque alcoolique est vivement excité, en proie à des impulsions, à des hallucinations de toutes sortes : il crie, chante, se livre à des actes de violence ; on l'interne dans un asile. Là, sous l'influence du traitement, plus simplement, peut-être, par le simple fait de l'élimination de l'alcool absorbé ; les accidents s'amendent et l'aliéné est rendu à la liberté. Reprenant ses habitudes d'ivrognerie, il redevient malade ; on le fait interner de nouveau ; il guérit pour retomber encore et être une fois de plus séquestré, et toujours ainsi. Ces séquestrations, l'alcoolique les redoute extrêmement, et il ne tarde pas à prendre en haine ses parents, qui d'ordinaire les provoquent. Ce sont dès lors ses ennemis, et tout ce qu'il va souffrir par le fait de son intoxication, c'est à eux qu'il le rapportera. Ses hallucinations, ses terreurs, les phénomènes maladifs intéressant la sensibilité générale, qu'il éprouve continuellement, ce n'est pas l'alcool qui en est la cause, — l'alcool est le dernier agent qu'il songerait à incriminer, — mais tous ces troubles sont simplement le résultat de quelque atroce machination de ses parents qui le poursuivent et

le *persécutent*. Aussi, rend-il compte de ses hallucinations d'une façon spéciale. Il ne dit pas qu'il voit des serpents, des fantômes, il dit qu'*on lui fait voir* des spectres, des serpents, des bêtes de toutes sortes. Tel est, fréquemment, le caractère de la folie des alcooliques plusieurs fois récidiviste et la genèse de ce délire.

Je ne serais pas complet sur ce point particulier de l'histoire de l'hallucination, dont je m'occupe en ce moment, à savoir : le caractère de l'hallucination dans les délires tristes, si je ne mentionnais les images de cadavres, d'instruments de tortures, de personnages aux traits effrayants qui s'offrent aux yeux de l'aliéné atteint de lypémanie stupide. Je dois cependant ajouter que, dans ce délire, les illusions terrifiantes sont plus fréquentes encore que les hallucinations.

Les hallucinations varient donc avec la nature du délire et sont avec lui dans un assez étroit rapport ; elles prennent sa teinte, en quelque sorte. J'ajouterai que la forme délirante imprime aussi son cachet au trouble sensoriel. Mobile et fugace dans les délires maniaques surtout, on la voit beaucoup plus stable, beaucoup plus tenace dans les délires limités, systématisés.

De la façon dont naissent les images, des transformations qu'elles subissent, de la manière dont elles disparaissent, de l'aspect qu'elles offrent aux yeux de l'halluciné.

Si l'on s'en rapporte au récit des fous hallucinés qui ont recouvré la raison ou au témoignage des hommes qui, à l'état physiologique, ont éprouvé

des hallucinations, on voit que souvent l'image apparaît subitement dans le champ visuel ; elle surgit, semble-t-il : c'est l'expression qui me paraît le mieux rendre l'impression rapportée par les hallucinés. Du reste, cette façon dont se produit l'image sensorielle n'a rien qui doive surprendre. Il semble qu'il y ait, dans la soudaineté avec laquelle se montre cette image, un fait essentiellement inhérent au dynamisme cérébral. Nous retrouvons dans la physiologie normale un fait analogue. Si, cherchant un mot qui vous fuit, vous avez, après d'inutiles efforts, abandonné cette recherche, il ne sera pas rare de voir apparaître le mot rebelle, subitement, au milieu de pensées tout à fait différentes. Le fait est bien connu et l'observation vulgaire. Mais ce que l'on ne remarque pas assez, c'est que, dans le cas dont je viens de parler, il s'agit aussi d'une image d'un genre particulier, il est vrai, mais, en somme, d'une image. Toute la différence consiste en ceci : que le phénomène ici est normal, et que l'image-signe ne s'objective pas.

En décrivant, comme je viens de le faire, la façon dont surgit l'hallucination dans le champ visuel, je n'ai entendu parler que de la manière dont apparaît l'image quand la maladie est constituée. Est-ce ainsi qu'elle se montre au début de l'affection ? C'est ce qu'il n'est pas sans intérêt d'examiner.

Si on s'en rapporte, ici encore, au témoignage des aliénés, il paraît que bien souvent l'hallucination est en quelque sorte constituée d'emblée ; mais le fait n'est pas constant, et il est des cas où

ce n'est que par des troubles élémentaires successifs que l'hallucination s'établit. J'ai eu l'occasion de voir une malade, chez laquelle, sans aucun doute, les choses se sont ainsi passées. Cette dame était devenue aliénée à la suite de chagrins de toutes sortes. Elle commença, tout d'abord, par se méprendre sur les couleurs qui s'offraient à sa vue. Lui montroit-on une étoffe d'une blancheur immaculée, elle la voyait complètement grise ; un canapé recouvert de velours vert lui paraissait d'une couleur toute différente, etc. Puis bientôt, la maladie marchant, apparurent dans le champ visuel des objets fantastiques à contours définis.

Mais, nous le savons, l'hallucination est un phénomène essentiellement mobile, et les images qui la constituent ne demeurent que bien rarement constamment les mêmes. Il importe donc d'examiner comment elles se remplacent. Il arrive assez souvent que la transformation de l'hallucination se fait par succession d'images. Au bout d'un temps très variable, suivant les différents genres de délires, une image se substitue à une autre : la première a disparu, une autre l'a remplacée. Voilà, dans bien des cas, ce que l'on peut constater. Mais parfois, aussi, il est possible de saisir un mode particulier de remplacement des fantômes hallucinatoires et qui consiste en une véritable métamorphose des images.

Magnan rapporte l'observation d'une malade qui voyait sur le mur des toiles d'araignée, des cordages, des filets avec des mailles qui se rétrécissaient et s'allongeaient ; au milieu de ces mailles, de ces filets, se montraient des boules noires qui se ren-

flaient, diminuaient, prenaient la forme de rats, de chats, passaient à travers les filets, sautaient sur le lit et disparaissaient (1).

Voici un autre exemple de ce genre de transformation des images hallucinatoires qu'il m'a été donné de constater, et tout intéressant que soit le fait consigné par Magnan, le cas dont je vais m'occuper me paraît plus curieux encore.

Le sujet de l'observation est cette malade dont j'ai parlé plus haut, devenue aliénée à la suite d'une tentative d'assassinat. Si l'on s'en souvient, cette jeune fille voyait continuellement le poing et le bras de l'individu qui avait tenté de la tuer. Or, le temps s'écoulant, la maladie suivant son cours, l'hallucination subit une transformation curieuse. L'image que voyait cette jeune fille se modifia ainsi : deux yeux apparurent sur le poing de l'assassin, son bras s'allongea démesurément, et, finalement, l'image hallucinatoire se changea en un serpent.

Sans se transformer quant aux contours, il arrive que l'image hallucinatoire grandit d'une façon démesurée ; mais, dans ce cas, ce n'est pas après un certain temps que cette transformation s'opère ; l'halluciné la voit se faire en peu d'instants, ce qui n'est pas sans lui causer une terreur que le lecteur comprendra. Parmi les faits de ce genre, il en est un cité par M. Baillarger, d'après Beyle, qui devait avoir pour le malheureux patient quelque-chose de particulièrement horrible. Il s'agit d'un malade qui, dans son hallucination, voyait une araignée de taille ordinaire. Bientôt, cependant, cet ani-

(1) Magnan. *De l'Alcoolisme*, Paris 1874, p. 56.



mal grossissait, grossissait toujours et finissait par atteindre de telles dimensions qu'il remplissait toute la chambre de l'halluciné qui s'enfuyait épouvanté.

Nous venons d'exposer comment les images hallucinatoires naissent, se succèdent et se transforment ; voyons maintenant comment elles disparaissent.

Cette disparition ne se fait pas suivant un mode uniforme. Tantôt l'image semble s'enfuir devant l'halluciné qui la poursuit, et, celui-ci, à un certain point de sa course, voit le spectre hallucinatoire se dérober subitement, comme s'il s'évanouissait ; d'autres fois, l'image après avoir persisté pendant un certain temps, devient moins visible, s'affaiblit et finit par disparaître.

Il ne s'agit, ici, que de la disparition d'une image donnée et non de la cessation définitive du phénomène. Mais, dans la disparition définitive du trouble hallucinatoire, on trouve également le double mode que nous venons de signaler dans la disparition des images. Parfois, en effet, le malade cesse tout à coup d'apercevoir les fantômes qui l'effrayaient ; plus souvent, le nombre et la vivacité de ces images vont en diminuant, en s'affaiblissant chaque jour, et le malade est définitivement débarrassé des spectres qui l'obsédaient. J'ajouterai que c'est dans les délires très aigus que l'on constate particulièrement le mode de disparition subite des images.

Quant à l'aspect des images hallucinatoires, il ne paraît pas qu'il soit identique pour tous les hallucinés. Les uns voient des personnages à contours nets, précis, arrêtés ; les couleurs des vête-

ments de ces fantômes ont la vivacité qu'offrirait la réalité, et les traits du visage du spectre sont exactement ceux que présenterait une personne vivante. D'autres hallucinés, au contraire, n'aperçoivent les images que comme à travers un brouillard, une gaze légère. Il est encore à remarquer que la représentation hallucinatoire se dessine généralement à une certaine distance du malade.

Je mentionnerai enfin qu'il est des cas où il semble que certaines particularités extérieures, un milieu tout spécial, soient nécessaires à la production de l'hallucination. Il n'y a là du reste rien que ne puisse admettre la plus exacte rigueur scientifique ; je n'insisterai pas néanmoins sur ce point, n'ayant sous la main que des faits qui ne me paraissent pas avoir un caractère suffisant d'authenticité. Telles sont les circonstances les plus ordinaires qui accompagnent les hallucinations de la vue dans la folie.

Nature de l'hallucination visuelle, en quoi elle consiste physiologiquement.

Avant d'aborder cette intéressante question, je dois dire un mot d'un genre d'hallucination existant fréquemment dans un état de santé intellectuelle parfaite chez un certain nombre de personnes, et auquel on a donné le nom *d'hallucination hypnagogiques*. Müller a étudié sur lui-même ce genre d'hallucinations, qui est infiniment plus fréquent qu'on ne le croirait tout d'abord. Burdach a aussi signalé cette espèce de trouble sensoriel, et le physiologiste allemand cite plusieurs observations intéressantes à ce sujet, entre autres celles

de Gruthuisen, dont nous aurons bientôt à nous occuper (1). Enfin, de nos jours, MM. Baillarger, et Maury ont repris la question, en l'examinant chacun à un point de vue différent ; c'est M. Maury qui a donné le nom d'*hypnagogiques* à ces hallucinations qui se produisent dans cet état intermédiaire à la veille et au sommeil que tout le monde connaît.

Dans ce genre d'hallucinations, les images sont généralement nettes, mais n'ont pas toujours la vivacité, l'éclat des objet réels, ni les couleurs, souvent si vives, presque égales à la réalité que revêtent certaines hallucinations de la folie. Les images hallucinatoires hypnagogiques consistent, parfois, en divers objets : arbres, rivières, meubles etc., bien plus souvent, cependant, en des personnages présentant des figures rarement vives ou belles, mais plutôt ternes, aux traits vieillis. Elles se montrent tout à coup, involontairement, et disparaissent en s'affaiblissant progressivement, mais dans un espace de temps assez court, pour être remplacées par d'autres jusqu'à l'invasion définitive du sommeil ou jusqu'au réveil complet. Tantôt elles reproduisent des figures, des personnages vus pendant la veille : ce cas est assez rare. Le plus souvent, il s'agit de physionomies que celui qui éprouve l'hallucination ne se rappelle avoir jamais rencontrées, et qui se succèdent comme dans une véritable fantasmagorie, sans que la volonté y soit pour rien. C'est avant le sommeil ou près du réveil que se montrent les hallucinations hypnagogi-

(1) Burdach. *Traité de physiologie*, trad. par Jourdan, Paris 1839, t. V, page 207.

ques: les hallucinations précédant le sommeil sont cependant les plus fréquentes. Tel est, résumé en quelques lignes, le phénomène physiologique curieux qu'il était nécessaire de faire connaître au lecteur, pour l'intelligence des faits que nous allons présentement étudier.

L'hallucination a plus d'une fois été considérée, par les auteurs qui ont étudié ce phénomène, comme une sensation suivant une route inverse de celle que parcourent habituellement les sensations, c'est-à-dire se propageant de l'intérieur à l'extérieur. Cette opinion est celle de Buchez; elle était partagée par notre célèbre Morel, qui cite le passage suivant de l'éminent philosophe (1): « Puisque l'on admet, dit Buchez, qu'une impression sensuelle va du sens à l'appareil de transmission, de celui-ci au cerveau, pourquoi n'admettrait-on pas qu'une idée-sensation pût faire le trajet inverse, influer sur la moelle allongée, par celle-ci s'attaquer à l'appareil de transmission, et, par ce dernier, au sens lui-même, c'est-à-dire prendre en définitive, la vigueur et le siège d'une sensation extérieure ? » Substituons au mot *idée-sensation* le mot *image*, et nous pourrons dire que ce mécanisme de l'hallucination offre un très grand degré de vraisemblance et que ce degré de vraisemblance est encore augmenté si l'on réfléchit à cette circonstance que les images hallucinatoires sont en un rapport très étroit avec les habitudes des malades; qu'elles sont liées, en somme, d'une façon absolument intime à leurs acquisitions antérieures. On pensera néanmoins, et

(1) *Traité des maladies mentales.*

avec raison, qu'il est chaque jour plus difficile, dans l'état actuel de la science, de se contenter, en une question quelconque, d'une probabilité, d'une vraisemblance. Il s'agit donc de donner une preuve expérimentale de ce retour des impressions sensorielles, de cette route en sens inverse des images qui constitue le mécanisme de l'hallucination, c'est ce que nous allons essayer de faire en montrant que la rétine est placée à la suite de l'hallucination dans le même état physiologique où elle se trouve précisément après une impression visuelle venue du monde extérieur.

Mais, pour arriver à la preuve que nous voulons fournir ici, il est nécessaire que nous disions quelques mots de ce que l'on nomme *images accidentelles*.

Les images accidentelles sont bien connues des physiciens et des physiologistes ; indiquons brièvement en quoi consiste ce phénomène.

Si on place un corps noir de forme quelconque, un carré de papier noir par exemple, sur une feuille de papier blanc, que l'on regarde fixément ce carré pendant 30 ou 40 secondes, puis, que l'on tourne vivement les yeux vers une surface blanche un écran blanc, je suppose, on verra une image du carré considéré se détachant en un blanc très clair sur l'écran qui aura pris une teinte grisâtre. L'image paraîtra plus grande que l'objet, si l'écran que l'on emploie est plus éloigné de l'observateur que cet objet, plus petite dans le cas contraire. Lorsque au carré noir on substitue un carré de papier de couleur quelconque, on apercevra, en procédant comme il a été dit plus haut, une image de

même forme et de la couleur complémentaire de celle du carré employé. Si ce carré est rouge, l'image perçue sera verte ; si jaune elle sera violette ; si bleu, elle sera jaune orange. Ce sont les images ainsi perçues qui ont reçu le nom *d'images accidentelles*.

Les premières observations sur les couleurs accidentelles ont été faites par Jurin (1) ; Buffon (2), Scherffer (3), Béguelin, Æpinus (4) les ont ensuite étudiées. De nos jours, plusieurs savants, Plateau et Helmholtz entre autres, ont repris cette étude, et ce dernier physiologiste a tiré de la théorie de Young sur les couleurs une explication du phénomène qui nous occupe, qu'on ne saurait se refuser à trouver extrêmement ingénieuse, mais à laquelle on a fait, cependant, une assez sérieuse objection. Cela nous importe peu, cependant, puisque le fait lui-même est constant, et qu'il nous montre que *des modifications rétiniennes ayant été imprimées à l'organe visuel par une sensation lumineuse donnée, les perceptions subséquentes se font dans de certaines conditions déterminées*.

Chaque fois que nous verrons ces conditions réalisées, nous pourrons donc légitimement conclure qu'une modification réelle, matérielle a été imprimée à la rétine. Or, c'est là précisément ce que l'on peut constater lorsque l'on vient à ouvrir

(1) Jurin. *La vision distincte et indistincte* in. *Optique* de Smith.

(2) De Buffon. *Histoire de l'Académie royale des sciences* (1743).

(3) P. Scherffer. Mémoire en allemand analysé par J. Bernouilli, in. *Encyclop. du* XVIIIe *siècle*.

(4) Æpinus. *Nouveaux commentaires de Pétersbourg*, t. X.

les yeux, dans des conditions favorables, après une hallucination hypnagogique. Cela ressort très nettement des faits cités par Gruthuisen. Ce physiologiste, qui s'est livré à une étude très approfondie de l'hallucination et du rêve, a rapporté, en effet, des cas où, suivant les lois de l'optique physiologique que j'ai exposées tout à l'heure, une image fantastique très brillante laissait à sa place une figure de même forme, mais obscure; où encore, à la suite d'une hallucination hypnagogique représentant du spath fluor violet sur des charbons ardents, une tache jaune sur fond bleu était nettement perçue; c'est-à-dire en d'autres termes, que dans les observations consignées par le savant allemand, à une hullucination succédait précisément l'image accidentelle qui aurait suivi la perception réelle.

Tels sont les faits. La conclusion est facile. La voici en quelques mots :

Une hallucination de la vue et une perception visuelle externe donnent naissance, dans des conditions déterminées, à des perceptions visuelles consécutives identiques. L'identité d'effet ne saurait répondre qu'à l'identité de cause et nous sommes naturellement amenés à conclure que : *dans l'hallucination visuelle, depuis la couche corticale* — aboutissant ultime des impressions recueillies par le sens de la vue, et du reste, par tous les sens, lieu de conservation des images antérieurement acquises et qui forment les éléments des fantômes hallucinatoires — *jusqu'à la rétine, l'appareil tout entier est mis dans l'état même où il se trouve dans le cas d'une perception réelle.*

On voit ainsi quelle étroite liaison existe entre la perception vraie et l'hallucination, puisque dans les deux cas l'appareil nerveux est placé dans le même état dynamique. C'est, j'imagine, cette identité d'état de l'appareil sensoriel dans la sensation et l'hallucination, que soupçonnait M. Taine, quand il définissait la perception externe une *hallucination vraie*. Pour nous, quelque cas que nous fassions de l'éminent écrivain, nous nous garderons bien de nous servir d'une telle expression qui ne fait que marquer, et d'une façon inexacte, l'étroite liaison des deux phénomènes ; mais ce que nous pourrons dire avec la plus rigoureuse exactitude c'est que l'hallucination visuelle — et ce qui est vrai de l'hallucination visuelle l'est également, on n'en saurait guère douter, des autres hallucinations — c'est que, dis-je, l'hallucination de la vue est réellement, pour l'halluciné, *une sensation vraie*. Enfin, nous ferons remarquer — et c'est par là que nous finirons — qu'il ressort avec évidence, de tout ce qui précède, que l'hallucination visuelle est toujours — au moins quand elle consiste en des images définies — un phénomène cérébro-sensoriel.

CHAPITRE VI

LES INVISIBLES ET LES VOIX. — UNE MANIÈRE NOUVELLE D'ENVISAGER LES HALLUCINATIONS PSYCHIQUES ET L'INCOHÉRENCE MANIAQUE.

Parmi les troubles de sens qui se rencontrent dans la folie, il n'en est assurément pas qui s'offrent plus fréquemment à l'observation que l'hallucination de l'ouïe, et la persistance singulière de ce phénomène sensoriel dans certaines formes délirantes en rend l'étude particulièrement facile, les hallucinés eux-mêmes, certains d'entre eux tout au moins, venant, si je puis dire, au-devant de l'observateur. On comprend qu'en faisant cette remarque, j'ai particulièrement en vue les aliénés persécutés qu'on entend si souvent se plaindre des *voix* qui les injurient, des *invisibles* qui les poursuivent.

Nous ne nous bornerons pourtant pas dans cette étude à l'examen de ces sortes de malades ; mais on devine qu'ils nous offriront des traits nombreux dans le tableau que nous nous proposons d'esquisser ici.

De l'observation des aliénés atteints d'hallucination de l'ouïe, il ressort d'une façon évidente que cette hallucination est très variable, variable quant à la nature de la sensation maladive, variable quant à son intensité.

Nature des voix. Pour ce qui est de la nature de la sensation perçue, tantôt ce sont de simples bruîts, tantôt des voix plus ou moins distinctes, plus ou moins nombreuses. Parfois ces voix sont fortes, parfaitement nettes et semblent venir d'un endroit rapproché (généralement des murs, des plafonds, des planchers, des plaques de cheminée, etc...) ; parfois, au contraire, ces voix affaiblies paraissent sortir de lieux plus éloignés, par exemple des caves de l'établissement où se trouve l'aliéné : un malade de Bron entend ses ennemis parler dans les greniers, dans les plafonds ; une aliénée de Dijon se plaignait continuellement de brigands qu'elle appelait de je ne sais plus quel nom, et qui, placés dans les caves des Chartreux, l'injuriaient incessamment. Une dame enfin, à laquelle j'ai longtemps donné des soins, entendait des agents qui l'avertissaient du passage des trains du chemin de fer : la voix de ces agents lui paraissait venir de souterrains dans lesquels elle croyait qu'ils circulaient, précédant et surveillant les trains.

Mais on serait sujet à se tromper sur l'intensité des sons que l'aliéné croit percevoir si l'on n'examinait les faits que superficiellement. Souvent, en effet, des malades vous disent que des personnes leur parlent, qui habitent à plusieurs kilomètres de l'endroit où ils sont internés, qu'ils savent et reconnaissent se trouver véritablement à cette distance. On pourrait penser alors que ces malades perçoivent une voix extrêmement affaiblie, en rapport avec la distance où ils supposent que se trouvent leurs interlocuteurs ; cela arrive parfois, mais



ce n'est pas le cas le plus ordinaire, et si l'on interroge avec soin ces hallucinés, on reconnaît facilement que la voix se fait ordinairement entendre à la distance que j'ai notée tout à l'heure; mais ici, comme dans le nombre de circonstances, l'aliéné fait un raisonnement faux qu'on le voit parfois étayer de suppositions plus ou moins ingénieuses : entendant parler des personnes à lui connues, qu'il sait parfaitement être à une distance considérable et hors de la portée ordinaire de la voix, il n'hésite pas à dire que ces personnes se servent des moyens magiques, qu'elles ont un porte-voix qui leur permet de diriger les sons à des distances considérables. Voilà ce que l'observation attentive des aliénés nous apprend.

Les paroles prononcées par les voix dans les hallucinations sont de nature variable. Pour les persécutés, par exemple, ce sont généralement des discours pénibles : ils entendent dire qu'on les coupera, qu'on les brûlera, qu'on les disséquera, etc... Les femmes sont souvent poursuivies par des propos obscènes, par des propositions déshonnêtes. Souvent encore les malades s'imaginent qu'ils ont entendu les plaintes, les gémissements de personnes qui leur sont chères : d'un mari, d'une femme, d'une fille. Une dame atteinte de délire de persécution était persuadée que son mari, mort depuis longtemps, était dans l'établissement où elle se trouvait elle-même; souvent elle l'entendait; elle percevait aussi très nettement la voix de ses filles, qu'elle s'imaginait être journellement soumises aux plus odieux traitements.

Les hullucinés affectés d'idées mystiques en-

tendront la voix des anges, la parole divine, etc. ; les lypémaniaques, plongés dans la stupeur, se tiennent parfois immobiles, refusant de manger, pour obéir aux voix qui les menacent d'un châtiment terrible, dans le cas où ils viendraient à marcher ou à manger. Je m'arrête ici. On voit suffisamment, par ce que je viens de dire, que pour les hallucinations de l'ouïe, comme il arrive, du reste, pour celles de la vue, la nature des hallucinations est en une étroite liaison avec le genre de délire dont est atteint l'halluciné.

Je dois signaler également le rapport assez fréquent de l'hallucination auditive avec la cause qui a amené la maladie mentale. J'ai vu, en effet, plusieurs jeunes hommes. que l'invasion prussienne avait rendus aliénés, dont les hallucinatîons auditives consistaient en des coups de fusil qu'ils entendaient à chaque instant, et M. Baillarger, a rapporté le fait d'une femme qui, devenue aliénée après avoir vu son mari frappé d'une balle dans une émeute, entendait des détonations d'armes à feu, le bruit du verre brisé par les balles (1).

Il n'est pas rare de rencontrer des faits dans lesquels on constate qu'en même temps qu'une hallucination de l'ouïe est perçue,se produit une hallucination visuelle. L'halluciné voit et entend tout à la fois ; les deux sens se réunissent pour le tromper. Ce cas est cependant moins fréquent qu'on ne serait tenté de le croire. Il est plus ordinaire, surtout dans certains délires, que l'hallucination

(1) Baillarger, *des hallucinations*, *des causes qui les produisent*, *des maladies qui les caractérisent*, *(Mém. de l'Acad. de méd.*, Paris 1846).



auditive soit isolée. Le malade entend une voix ; cependant, il ne voit rien, ce dont il s'étonne, s'effraie ou s'irrite. C'est en raison de cette circonstance de la production isolée de l'hallucination auditive, que le malade désigne souvent les êtres auxquels il attribue les paroles, les injures qu'il entend, sous le nom d'*invisibles*. L'aliéné ne doute guère de la réalité de l'existence des personnages dont il entend la voix ; mais il s'imagine qu'en vertu d'une puissance toute particulière, ils se dissimulent, se dérobent à sa vue pour le tourmenter. C'est, en général, à quelque pouvoir magique que l'halluciné attribue la possibilité qu'ont ses ennemis de se faire entendre sans être aperçus, et il est curieux de noter les expressions dont il se sert pour rendre sa pensée. On l'entend dire qu'il est poursuivi par le système du porte-voix, de la boule de la balance, de la timbale, par le magnétisme, par l'électricité, etc. Ses ennemis appartiennent eux-mêmes le plus souvent à des sociétés auxquelles l'aliéné attribue une puissance occulte et presque illimitée ; ils sont jésuites, francs-maçons; ils font partie de la police, d'une bande, etc... J'ajouterai que c'est surtout les aliénés chroniques à idées de persécution, dont le délire est complétement et depuis longtemps systématisé, qui se servent de ces expressions.

Mais si l'existence simultanée des hallucinations auditive et visuelle n'est pas très commune, il est assez ordinaire de rencontrer des aliénés qui en même temps qu'ils entendent des voix éprouvent des hallucinations de la sensibilité générale. Ces malades se plaignent tout à la fois des menaces et

des injures que leurs ennemis leur font entendre et des douleurs atroces qu'ils leur font ressentir, en les coupant, en les brûlant, en les électrisant, etc.

J'ai dit plus haut que les voix entendues par les aliénés étaient plus ou moins nombreuses. Tantôt, en effet, le malade parle avec une seule voix qui lui répond ; il en résulte une véritable conversation roulant sur des sujets en rapport avec le délire des malades. Tantôt, au contraire, comme il est fréquent de le constater dans l'état maniaque, les voix sont nombreuses, les discours non suivis : ce sont souvent des injures adressées aux malades par des personnages imaginaires contre lesquels ils s'irritent et qu'ils apostrophent avec une extrême vivacité. A propos de ces voix multiples, Esquirol (1) a rapporté un fait extrêmement intéressant et qui montre bien la nature essentiellement personnelle, si je puis me servir de cette expression, du phénomène.

Le sujet de l'observation de l'illustre médecin de Charenton était un préfet d'une ville d'Allemagne, qui devint aliéné en 1812, à la suite d'une insurrection ayant éclaté après le départ de l'armée française. Ce malade, qui connaissait plusieurs langues, entendait des voix s'adressant à lui dans ces diverses langues ; mais ce qui fait l'intérêt de cette observation et ce qui montre bien que le phénomène hallucinatoire résulte d'une sorte de régression d'images antérieurement acquises, c'est que la voix qui parlait en russe s'exprimait moins nettement que les autres, et que c'était, en effet, le russe que, parmi les langues qu'il savait, le malade connaissait le plus imparfaitement.

(1) Esquirol. *Des maladies mentales*, Paris 1838.



L'hallucination auditive se produit-elle d'emblée ? C'est ce qui arrive le plus ordinairement, mais il n'en est pas toujours ainsi. De même que l'hallucination visuelle débute parfois, ainsi que je l'ai montré au chapitre précédent, par des troubles plus élémentaires, une perception fausse des couleurs, par exemple, de même il arrive que certains malades, qui auront plus tard des hallucinations de l'ouïe beaucoup plus compliquées, perçoivent tout d'abord de simples bruits. C'est pendant quelque temps le seul trouble sensoriel que l'on rencontre chez eux. Puis, des voix se font entendre, uniquement au commencement du sommeil et au réveil ; enfin, l'hallucination s'établit pendant le jour.

Enfin, nous noterons, que l'hallucination auditive disparaît moins souvent d'emblée que l'hallucination visuelle. Cette disparition se fait le plus ordinairement progressivement ; les voix deviennent moins fréquentes, moins distinctes, vont en s'affaiblissant, puis cessent de se faire entendre. C'est au moins là, semble-t-il, le cas le plus ordinaire.

Tels sont les caractères principaux que présente habituellement l'hallucination auditive cérébro-sensorielle. Nous allons présentement nous occuper d'un phénomène connu aussi sous le nom d'*hallucination*, mais qui pourtant, à notre avis, est essentiellement différent du précédent.

Hallucinations psychiques. Dans les faits que nous avons mentionnés jusqu'à présent, nous avons pu constater qu'un son plus ou moins net,

plus ou moins distinct, était perçu par l'halluciné: toujours l'halluciné *entendait*. Nous allons actuellement avoir affaire à des malades ayant conscience d'une voix qui leur parle, mais ne percevant néanmoins aucun son. Certains d'entre les aliénés qui éprouvent ce genre d'impression prétendent que ces voix partent de leur estomac, de leur tête, etc. dans tous les cas, je le répète, aucun son n'est perçu. Un de nos plus éminents aliénistes, M. Baillarger, a nettement vu qu'il y avait ici quelque chose d'essentiellement différent de l'hallucination auditive sensorielle; il en a fait ce qu'il a appelé l'*hallucination phsychique* (1). Cette dénomination a été généralement adoptée. Édouard Fournié a repris la question et a avancé que le phénomène appelé par M. Baillarger *hallucination psychique* n'était autre chose qu'une hallucination de la *fonction langage* (2). Il y a dans cette manière de voir un progrès réel, et E. Fournié me paraît très près de la vérité quand il invoque à propos du phénomène dont nous nous occupons en ce moment la *fonction langage*. Ce n'est pas que M. Baillarger, avec sa rare sagacité d'esprit, n'ait aperçu que cette fonction langage devait être pour quelque chose dans l'allucination psychique, puisqu'il parle, quelque part, d'une sorte de ventriloquie qu'on remarque chez certains malades affectés de ce genre d'hallucinations.

Quoi qu'il en soit, je ne saurais être de l'avis

(1) Baillarger. *Des hallucinations, des causes qui les produisent, des maladies qu'elles caractérisent,* Paris 1846.

(2) Édouard Fournié. *Physiologie du système nerveux cérébro-spinal,* Paris 1872.



des deux éminents écrivains, bien qu'il me semble que tous deux aient approché de la vérité à la toucher. A mon sens, il n'y a dans ces phénomènes ni hallucination psychique ni hallucination de la fonction langage. Admettre ces hallucinations, ce serait oublier la nature, la définition même de l'hallucination, en perdre de vue la plus simple notion. Qu'est-ce, en effet, qu'une hallucination ? une sensation qui parcourt le nerf sensorial en sens inverse des impressions normales ? Est-ce que cela peut être le cas du phénomène dont il est ici question ? Pas le moins du monde, et, pour s'en convaincre, la moindre réflexion suffit. De quoi s'agit-il donc ? d'une impulsion, de l'impulsion de cette fonction que Fournié a, selon nous, si bien dénommée la *fonction langage*.

Mécanisme du langage. La substance grise des circonvolutions est vraisemblablement le lieu des images du monde extérieur perçues par les sens. Cependant, quand on examine les opérations de l'esprit, on voit que l'homme ne se contente pas de ces images, mais qu'à chaque image correspond un signe qui la représente exactement. Ce n'est pas tout, et les aspects divers de ces images, les rapports de ces images entre elles et de leurs aspects différents sont également représentés par de signes. Ce sont ces signes qui sont l'instrumeut de la pensée, et le lieu de ces images-signes est également la substance corticale (1). Mais une observation plus at-

(1) Pour ce qui est de la région précise de la surface corticare où sont localisées les images-signes et celles dont nous parlons plus haut, c'est une question que je n'aborderai pas.

tentive, une analyse plus intime des phénomènes nous fait bientôt voir qu'à ces signes, véritables images conventionnelles, correspondent exactement des mouvements multiples, variés, mais précis comme eux, mouvements exécutés par une série de muscles. Ces muscles, en se mouvant, frappent l'air d'une certaine façon, et une série d'ondulations en un exact rapport avec les mouvements des muscles, avec les signes auxquels correspondent ces mouvements, va imprimer à la membrane du tympan une succession d'ébranlements d'une nature déterminée, et qui, en se propageant au nerf acoustique, va finalement aboutir au sens perceptif; de telle sorte que, entre le signe cérébral et le mouvement des muscles, entre ce mouvement et les ondulations de l'air, entre ces ondulations et le mouvements du tympan, des fibres de Corti et du nerf auditif, il y a une chaîne non interrompue. Ces mouvements s'engendrent les uns les autres et sont les uns avec les autres dans un exact rapport. C'est cette chaîne, c'est ce cycle de mouvements qui constitue le langage humain.

Mais dans ce cycle, nous avons seulement ici deux choses à considérer : les signes qui constituent, si je puis ainsi dire, la matière de la pensée et la série des mouvements musculaires qui sont liés à ces signes. C'est là véritablement, en effet,

J'ai, du reste, tout lieu de supposer qne le lecteur est au courant des opinions qui règnent aujourd'hui sur ce point dans la science, et il me suffira de faire observer que rien de ce que j'avance ici ne contredit les idées le plus généralement acceptées sur les localisations cérébrales.



le langage envisagé au point de vue de celui qui l'émet. L'autre partie du cycle, aussi importante du reste, intéresse surtout le récepteur, si je puis dire; nous n'avons donc pas à nous en occuper au point de vue où nous nous plaçons ici, celui de la fonction langage.

Les personnes qui ont quelque peu l'habitude de s'observer n'ont pas manqué de remarquer combien intimement sont liées la pensée et l'expression. Fréquemment, en effet, quand nous lisons, bien qu'aucun son ne sorte de notre bouche, nous formulons comme intérieurement les mots, et cela d'une façon involontaire, souvent même inconsciente. Je ferai remarquer encore qu'il n'est pas absolument rare d'être poursuivi par certains mots, par certains airs musicaux. La persistance de ces mots, de ces airs, qui parfois restent dans notre esprit, mais que souvent nous prononçons ou que nous chantons sans nous en apercevoir et quelque fois comme malgré nous, arrive en quelques circonstances à un point qui tient de l'obsession.

Les deux ordres de faits que nous venons d'indiquer sont physiologiques. Le premier nous montre l'étroite union de la pensée et l'expression, du signe perçu par l'entendement et de l'action musculaire qui le transmet au dehors. Le second nous fait voir combien certains effets pathologiques sont près de l'acte purement physiologique. Ces airs qui nous poursuivent, ces mots qui nous passent dans l'esprit, nous parvenons à l'état physiologique à les chasser. Exagérons cependant cette action, cette persistance des mots à revenir à l'esprit,

et à se compléter, si je puis ainsi dire, par ces mouvements musculaires qui sont si près de la pensée non formulée ; exagérons ces choses, et nous aurons alors ce fait pathologique que nous étudions en ce moment sous le nom d'*impulsion de la fonction langage.*

Impulsion de la fonction langage. On rencontre assez fréquemment des malades qui se plaignent qu'il leur passe des mots dans la tête, et quand on leur dit, assez banalement du reste, de chasser ces mots, ils vous répondent qu'ils ne le peuvent pas et que ces mots leur viennent malgré eux. Je pourrais citer de nombreuses observations justifiant ce que j'avance ici ; je pense que cela est inutile et qu'une simple énonciation du fait suffit. Quoi qu'il en soit, je ferai remarquer que ce qui différencie ici le phénomène pathologique du même phénomène de la vie physiologique, c'est que, dans ce dernier cas, un effort puissant de la volonté peut rompre l'impulsion, tandis que, lorsqu'il s'agit d'un fait pathologique, cette modification, par l'intervention de la volonté, est absolument impossible. Si quelque chose parvenait à faire diversion à l'impulsion maladive, ce serait quelque spectacle inattendu, pendant lequel la production des mots, des airs, des voix silencieuses, cesserait pour reparaître ensuite, et c'est ce qu'on observe, en effet. Tel est le cas le plus simple de l'impulsion de la fonction langage. Poursuivons.

Je viens de noter tout à l'heure que les malades, pour rendre compte de ce qu'ils éprouvent, disent souvent qu'il leur passe des mots dans la tête. Mais

ils emploient parfois d'autres expressions, qui toutes, du reste, montrent bien qu'il ne s'agit pas, dans le phénomène dont ils parlent, de sensations auditives. C'est ce que M. Baillarger (1) a très bien fait ressortir ; c'est là, aussi, ce qui l'a conduit à établir une classe particulière d'hallucinations, qu'il a nommées *hallucinations psychiques* et que nous étudions en ce moment comme une des manifestations de l'impulsion de la fonction langage. Voici, du reste, les diverses expressions dont les malades se servent pour exprimer ce qu'ils éprouvent : *Il leur semble*, disent-ils, qu'ils entendent parler ; ils prétendent qu'ils conversent d'âme à âme ; qu'il comprennent le langage de la pensée ; qu'ils entendent la pensée sans bruit. On leur communique une pensée ; on suscite en eux des idées. Certains affirment qu'ils ont un sixième sens : le sens de la pensée. On les entend dire encore qu'on leur parle par intuition, par le magnétisme ; c'est, suivant quelques autres, le langage des esprits, un langage sans paroles, une voix intérieure, une inspiration, etc.

Voyons, maintenant, à quoi les malades attribuent ce langage sans paroles, ces voix sans bruit.

Dans les cas les plus simples où les aliénés ont l'involontaire perception de paroles, de mots silencieux, il ne paraît pas qu'ils attribuent ces mots à quelques personnages, ou, du moins, ils ne le disent pas, car le fait est difficile à élucider. Mais il est des cas où ces paroles, ces mots sont prêtés à des êtres de personnalité diverse, agissant tantôt

(1) Baillarger, *des hallucinations, des causes qui les produisent, (Mémoires de l'Académie de Médecine*, Paris 1846).

par eux-mêmes, tantôt par des agents physiques ou plus ou moins surnaturels : ce sera, par exemple, le diable qui parlera dans la tête d'un possédé; un persécuté se plaindra qu'on lui fait passer des mots par la physique, par l'électricité, le magnétisme, la magie, etc... Alors se produit chez le malade une sorte de dédoublement de la personnalité dont je pourrais citer plusieurs exemples ; je me contenterai d'un seul.

Un malade très intelligent, que j'ai soigné dans un pensionnat d'asile public, était en proie à un délire de persécution des mieux caractérisés. Il s'imaginait que ses ennemis avaient formé un complot contre lui, qu'ils voulaient le déshonorer, lui et sa famille, qu'on le tourmentait à l'aide d'électricité, etc. Ce malade avait de nombreuses hallucinations de l'ouïe : il entendait continuellement s'ouvrir et se fermer des clapets bouchant les ouvertures de conduits invisibles, par lesquels on entendait tout ce qu'il disait ; mais, outre ces hallucinations de l'ouïe, M. X... éprouvait aussi l'impulsion de la fonction langage dans celle de ses formes à laquelle M. Baillarger a donné le nom *d'hallucination psychique*. Comme déjà, à l'époque où je donnais des soins à ce malade, j'étudiais la question que je traite en ce moment, j'ai plusieurs fois interrogé M. X..., que j'ai dit très intelligent, sur ce qu'il éprouvait, et voici, entre autres, une de ses réponses : Voyez, me disait-il, quelle chose singulière, et qui assurément ne peut être produite qu'à l'aide des moyens que fournissent les sciences physiques, aujourd'hui si avancées ; voyez je n'ai qu'à dire un vers, celui-ci par exemple :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,

immédiatement quelque chose prononce en moi : *Boileau ;* un autre vers :

On ne peut contenter tout le monde et son père.

quelque chose dit en moi : *La Fontaine ;* et ce ne sont pas des sons, mais des mots qui me passent par la tête.

Jusqu'à présent, dans les faits que nous venons d'examiner, la fonction langage n'est pas intéressée dans toute son étendue : les muscles n'agissent pas. Nous allons voir un commencement de cette action dans la très intéressante observation qui suit et que j'emprunte à M. Baillarger.

« Certains aliénés, dit cet auteur, en même temps qu'ils entendent parler à l'épigastre, prononcent eux-mêmes des mots la bouche fermée, et comme le font les ventriloques. Les sons, le plus souvent, sont si faibles que le malade seul les perçoit. C'est ce qui a lieu chez une femme actuellement dans mon service, à l'hospice de la Salpêtrière. Cette femme, âgée de quarante-cinq ans environ, a été horriblement défigurée à la suite d'une gangrène qui lui a fait perdre toute la lèvre supérieure. Elle a vainement cherché dans les secours de la chirurgie les moyens de remédier à sa difformité. Le chagrin qu'elle a éprouvé de cet accident paraît avoir beaucoup contribué au dérangement de son esprit. Elle a d'ailleurs une telle crainte qu'on ne s'aperçoive de l'absence de sa lèvre qu'elle tient constamment un mouchoir sur sa bouche, et elle apporte à cela une telle attention que les personnes qui l'entourent depuis plus d'un an ignoreraient

complètement son malheur si elles ne l'avaient connu à l'avance. Le délire est principalement caractérisé par des hallucinations de l'ouïe ; la malade croit avoir autour d'elle, derrière son cou, dans sa gorge, dans sa poitrine, des personnes, qui ne cessent de lui parler. Souvent, si on se tient près de son lit et qu'on ne fixe plus son attention, on entend bientôt un bruit très faible qui se fait dans sa gorge et dans sa poitrine ; si on s'approche un peu d'elle et si on écoute, on distingue des mots, des phrases même ; or, ces mots, ces phrases, l'hallucinée prétend que ce sont ses interlocuteurs invisibles qui les prononcent, et c'est en réalité ce qu'elle entend. Pendant qu'elle parle ainsi intérieurement, la bouche est fermée, de sorte qu'il y a bien réellement ici un commencement de ventriloquie ; on peut, du reste, mieux s'assurer de ce phénomène en priant cette femme d'adresser une question à ses interlocuteurs invisibles. On entend alors la réponse qui se fait dans sa gorge sans qu'elle ait conscience que c'est elle qui la fait (1). »

Si nous continuons cette étude, nous allons avoir affaire maintenant, non plus à ce qu'on a coutume d'appeler hallucination, mais à des actes pathologiques qu'on a l'habitude de ranger sous des rubriques toutes différentes, bien que, selon nous, il s'agisse ici et là de manifestations essentiellement similaires. Expliquons notre pensée.

Voici un aliéné qui se croit possédé, qui injurie, qui blasphème, etc... Qu'est-ce là ? Interrogez ce malade, et vous verrez que lui aussi vous dira que les mots lui montent à la tête ; mais ici nous avons

(1) Baillarger. *Des hallucinations*, Paris 1846.

un fait nouveau : ces mots qui viennent irrésistiblement à l'esprit de l'aliéné, il les *prononce* et ces paroles portent la teinte de sa préoccupation délirante. Une demoiselle atteinte de folie hystérique, que j'ai eue longtemps sous les yeux, tout à coup, sans que rien pût faire prévoir ce qui allait se produire, prononçait deux ou trois paroles malséantes, sinon grossières, et cela malgré elle, quoi qu'elle en eût et bien qu'elle convînt parfaitement que ces paroles étaient complètement déplacées. Qu'est-ce qu'une telle manifestation maladive, sinon un fait d'impulsion de la fonction langage ? Une autre jeune fille, atteinte de manie hystérique rémittente, présentait dans son délire une conception prédominante : elle s'imaginait qu'elle devait rétablir la monarchie en France. Après un certain temps de calme, on la voyait quitter le salon, où elle s'occupait à divers travaux d'aiguille, et prédire le retour du comte de Chambord. Elle se servait, pour cela, d'une phrase, toujours la même, et qu'elle répétait cent fois de suite. Quand la malade était redevenue calme et qu'on l'interrogeait, elle répondait que les mots lui venaient à la bouche malgré elle et qu'il lui était impossible de s'arrêter, quelque effort qu'elle y pût faire. Pourrait-on voir dans ce fait autre chose qu'une manifestation de l'impulsion de la fonction langage ? Qu'était-ce encore que cette foule de prophétisants que mentionne l'histoire de la folie, sinon des malades atteints de l'impulsion maladive dont nous nous occupons en ce moment ?

Dans les faits que nous venons d'examiner, l'impulsion de la fonction langage s'exerce dans toute

son intégrité, mais non dans toute son intensité. Qu'on veuille bien faire un pas en avant, exagérer l'exercice de la fonction, la porter à une limite extrême, sinon la plus extrême, nous aurons la loquacité intarissable et incohérente de la manie. Qui a vu des maniaques, sait que la parole ne tarit pas sur leurs lèvres, que les mots, les chants, les cris, se succèdent sans fin, se croisent, j'oserais presque dire se heurtent, se confondent, et cela, jusqu'à ce que le malade soit arrivé, par le fait de ses chants et de ses cris, à la fatigue la plus grande, presque à l'épuisement. Qu'est-ce là, sinon l'exagération de l'impulsion de la fonction langage ? Et si l'on ne croyait pas que ce fût ici d'une véritable impulsion qu'il s'agît, je dirais au lecteur que dix fois j'ai interrogé des maniaques aigus dans les quelques moments de répit, que, de temps à autre, leur laisse la maladie et que j'ai pu ainsi me convaincre de la nature impulsive irrésistible de ces cris, de ces chants. Ces réponses, je pourrais les reproduire en grand nombre ; j'en citerai une seule.

Un jour, que je traversais le jardin d'un pensionnat d'asile, je fus abordé par une malade, jeune femme, en plein accès de manie. La pauvre aliénée paraissait brisée par la fatigue, énervée ; elle était tout en sueur ; elle venait de passer toute la matinée à chanter, à crier, à vociférer. Hélas ! me dit-elle, je suis brisée, j'ai crié toute la matinée ; je n'en puis plus ! — Pourquoi donc criez vous ainsi ? cela vous fait mal. — Hélas, c'est plus fort que moi ; *ça me vient*, *il faut que je crie*. Je vais vite manger, parce qu'il faudra que je recommence.

Voilà les faits : qui douterait ! Si pourtant le

lecteur était disposé à faire quelques réserves, j'imagine qu'il abandonnera vite quelque chose de sa circonspection, s'il veut bien se retracer la vivacité, l'abondance, l'exubérance des gestes du maniaque : or, qu'est-ce que le geste, sinon un langage plus grossier, une manifestation expressive plus énergique ; s'il veut bien se rappeler encore que c'est dans les affections où l'on voit prédominer les impulsions comme dans l'hystérie, l'épilepsie, qu'on voit aussi s'accuser dans les délires l'incohérence maniaque, c'est-à-dire cette forme où le langage est essentiellement exubérant, exubérant au point que les mots se succèdent sans enchaînement et sans suite. De telle sorte que nous sommes amenés ici tout naturellement à considérer l'incohérence maniaque comme le résultat de la manifestation extrême de l'impulsion de la fonction langage ; car l'incohérence n'est pas un trouble véritablement élémentaire de la folie ; elle est un résultat, un effet, aussi bien dans la manie, où elle se produit par suite de la succession rapide des mots, des paroles, que dans la démence où elle résulte d'un tout autre mécanisme et tient à la faiblesse des facultés. En effet, comme je l'écrivais ailleurs : « Dans la démence, les facultés sont trop faibles pour que l'aliéné puisse enchaîner ses discours, agencer ses phrases d'une façon même imparfaite. Au moindre obstacle, le dément déraille, si l'on veut bien me passer cette expression ; un mot, une simple assonance, suffisent pour le jeter d'une série d'idées dans une autre tout opposée. Tandis que chez le maniaque, l'incohérence tient à l'abondance des idées et des images qui se pré-

sentent à son esprit ; chez le dément, c'est la faiblesse de l'esprit qui fait que l'idée s'éteint faute de la vigueur nécessaire pour parcourir toutes ses phases et est remplacée par une autre que la première a accidentellement suscitée, et qui, elle non plus, n'accomplira pas son entière évolution. Si nous voulions rendre, en quelque sorte matériellement, ce qui se passe chez le dément, nous pourrions dire qu'il semble que chez lui le moindre ébranlement suffise pour communiquer un mouvement qui se propage dans les directions les plus diverses, mais qui, extrêmement faible, est modifié au moindre obstacle (1). »

Tel est l'ensemble des faits que nous nous proposions d'examiner ici. Si le lecteur a bien voulu nous suivre, il a pu se convaincre que le phénomène hallucinatoire auditif, tel qu'il est généralement compris, comporte, en somme, deux ordres de faits essentiellement différents : d'un côté, nous constatons une véritable régression de sensations auditives antérieurement acquises : c'est l'hallucination dans le vrai sens du mot ; de l'autre, nous nous trouvons en face d'une véritable impulsion irrésistible, et c'est une partie des faits qui sont la conséquence de cette impulsion que l'on comprend habituellement sous le nom d'hallucinations psychiques. Enfin, j'espère être parvenu à porter dans l'esprit du lecteur attentif cette conviction que l'incohérence maniaque est la plus haute expression de l'impulsion maladive que nous venons d'étudier.

(1) *L'Imagination dans la folie. (Annales médico-psychologiques.)*

Mais de ce que nous venons de dire touchant la différence qu'il convient d'établir entre l'hallucination auditive proprement dite et l'hallucination psychique, devons-nous conclure que, entre ces deux phénomènes, il n'y a aucune espèce de lien ? Assurément non. Il suffit, en effet, de s'observer un peu soi-même pour se convaincre combien la sensation auditive est voisine, absolument proche, si je puis dire, de la production de la parole, et même, si j'osais risquer cette expression, de la parole non articulée.

CHAPITRE VII

HALLUCINATIONS DE LA SENSIBILITÉ, DE L'ODORAT ET DU GOUT. — INCUBES, SUCCUBES ET VAMPIRES.

Après les hallucinations de la vue et de l'ouïe, les troubles sensoriaux que l'on rencontre le plus fréquemment sont ceux du toucher et de la sensibilité générale. Ces phantasmes ne sont pas toujours faciles à distinguer des illusions du même genre ; cependant, une étude un peu attentive permet d'éviter de confondre ces deux phénomènes.

Hallucinations de la sensibilité. Les hallucinations dont nous nous occupons en ce moment peuvent se rencontrer dans un grand nombre de formes délirantes ; mais c'est dans le délire de persécution qu'elles s'offrent le plus souvent, soit qu'elles puissent être considérées comme la conséquence de ce délire, soit, ainsi qu'il arrive assez fréquemment encore, qu'existant primitivement, elles finissent par l'engendrer. Comme toutes les sensations hallucinatoires, elles font naître dans l'esprit du malade la conviction d'une perception réelle : ce sont des coups qu'il reçoit, des pressions de main, des attouchements qu'il subit. Une jeune fille, que j'ai eu l'occasion d'observer à l'asile de Dôle, sentait fréquemment la nuit une main qui venait saisir la sienne. Elle se montrait extrême-

ment effrayée de cette sensation, s'imaginait que sa sœur, morte depuis longtemps, l'appelait à elle, et cette idée s'emparant chaque jour davantage de son esprit, elle entendit bientôt la voix de la morte. Un malade du même asile éprouvait l'impression d'une main se promenant sur toutes les régions de son corps. Enfin, j'ai eu l'occasion, il n'y a pas bien longtemps encore, d'observer, à Lyon, une dame qui sentait également une main se poser sur son dos et se plaignait vivement de cette insolence.

Je ferai remarquer, avant d'aller plus loin, pour cette hallucination comme pour celle de la vue, que l'on retrouve parfois dans le phantasme la trace, si je puis dire, de la cause qui l'a fait naître. Une dame, dont M. Baillarger a rapporté l'histoire, veillant près de sa mère âgée et atteinte d'une maladie très grave, la vit tout à coup mourir dans ses bras avant qu'elle eût pu appeler personne. La main froide de la mourante s'était placée sur l'épaule nue de sa fille et y resta attachée pendant quelques instants après la mort. L'impression de cette main glacée avait été si forte que pendant trois mois elle s'est renouvelée chez cette dame spontanément chaque soir (1).

Si les sensations du genre de celles dont nous venons de nous occuper sont très fréquentes chez les aliénés, il n'est pas rare non plus d'entendre ces sortes de malades se plaindre qu'on leur lance des poudres, de l'arsenic, du vitriol, etc. M. Baillarger a mentionné le fait d'un individu qui, après le procès de Mme Lafarge, s'était imaginé que sa femme voulait l'empoisonner. Ce malade accusait

(1) Baillarger. *Des hallucinations*, Paris 1846, p. 338.

sa malheureuse compagne de jeter sur son lit des poudres qui l'entretenaient toute la nuit dans une horrible agitation, et prenait la précaution d'enfermer chaque nuit ses draps dans une armoire dont il gardait soigneusement la clef.

J'ai eu quelque temps dans mon service de l'asile de Bron un aliéné ayant exactement les mêmes sensations maladives. Ce pauvre malade, atteint d'un délire de persécution très actif, se plaignait qu'on répandît sur son lit des poudres arsenicales : ces poudres, il les respirait, il les voyait, il les sentait autour de son corps et on le surprenait parfois à se relever la nuit pour secouer ses couvertures, afin de se débarrasser de l'importune sensation qu'il éprouvait.

Sensation d'animaux. Une impression hallucinatoire tactile également fréquente, plus fréquente peut-être que celle que nous venons de signaler, est la *sensation d'animaux* se promenant sur le corps des hallucinés. Ce sont les alcooliques principalement qui offrent ce délire sensoriel. Tantôt, ces malades sentent et voient des animaux ramper sur leur peau ; tantôt encore, ils aperçoivent leur corps rongé par les vers : ils s'efforcent, au milieu de la plus vive anxiété, de les détacher et de les jeter à terre. Une malade, dont parle M. Magnan, sentait une bête froide et mouillée se traîner sur ses cuisses ; un autre aliéné écrasait une grosse araignée noire qui se glissait entre sa peau et son pantalon (1).

(1) Magnan. *De l'Alcoolisme et des diverses formes de délire alcoolique*, Paris 1874.

Les sensations d'étreinte pénible, de coups, de frottements, de piqûre, de brûlure, se rencontrent encore très souvent dans la folie. Magnan parle d'alcooliques qui, se croyant entourés par des fils de fer qui les enlacent, les serrent, les oppressent, passent leur temps à dérouler ces cercles métalliques sans cesse renaissants. D'autres malades ont la sensation de balles qui frapperaient toutes les parties de leur corps. Un persécuté, que j'ai chaque jour sous les yeux, est toutes les nuits atteint de balles que lui tire à l'aide d'un revolver l'enfant d'une femme qui le tourmente depuis plusieurs années. Un autre aliéné, que j'ai eu longtemps dans mon service, se plaignait souvent d'être raclé, raboté, électrisé, brûlé, et les termes dont il se servait pour traduire ces impressions ne permettaient pas de douter qu'il ne ressentît les plus atroces souffrances.

Une impression tactile pénible, qu'accusent certains aliénés, est *l'impression d'un liquide*, *de l'eau*, *du sang*, *etc.* Cazauvielh a rapporté l'histoire d'une femme atteinte de mélancolie avec tendance au suicide, qui, retombée malade après une notable amélioration, se trouvait, aussitôt qu'elle voulait s'endormir, plongée dans l'eau jusqu'aux aisselles.

Baillarger a noté plusieurs faits du même genre et j'ai eu moi-même l'occasion d'observer à l'asile de Bron un persécuté qui, assiégé d'hallucinations de presque tous les sens, s'imaginait que ses ennemis le transperçaient avec des poignards, des baïonnettes, sentait son sang couler le long de son corps. Comme cela arrive assez fréquemment, une hallucination visuelle accompagnait les coups de couteau

ou de baïonnette que ce malade croyait ressentir ; mais, chose singulière ! tandis que cet aliéné éprouvait une vive douleur dans telle ou telle région du corps, c'était loin de lui, à une distance de plusieurs mètres, qu'il voyait passer les poignards, les baïonnettes, instruments de son suplice.

Sensation de frôlement. Il est des sensations plus délicates, plus fines, si je puis dire, qu'éprouvent encore les hallucinés : ce sont des *sensations de frôlement*, *d'effleurement*, *de contacts extrêmement légers.* Certains malades croient alors qu'une chauve-souris les a touchés de ses ailes ; d'autres traduisent cette sensation en disant que *quelque chose*, *un souffle*, *un esprit* a passé sur leur visage. C'est une impression de ce genre qu'éprouva Ravaillac qui, comme on le sait, était halluciné, quand « après être sorti de sa prison d'Angoulême, un samedi après Noël, faisant sa méditation, ordinaire dans son lit, les mains jointes et les pieds croisés, il sentit quelque chose lui passer sur la figure et sur la bouche sans pouvoir en discerner la nature. »

Ces hallucinations tactiles légères donnent parfois lieu de la part des malades à des interprétations singulières.

Une dame, dont je parlerai encore ailleurs, était continuellement en proie à de fausses sensations intéressant la sensibilité : on la coupait, on la déchirait ; elle sentait des mains qui se livraient sur elle aux attouchements les plus indiscrets. Mais il était certaines impressions extrêmement délicates qu'elle ressentait le long de ses jambes et qu'il

était impossible qu'elle attribuât même au toucher le plus finement exercé. Pour expliquer la sensation qu'elle éprouvait, elle prétendait que ses ennemis braquaient sur elle des lorgnettes qui leur permettaient de voir les parties de son corps cachées par ses vêtements, et que les impressions qu'elle ressentait n'étaient autre chose que les regards des misérables se servant des lorgnettes magiques dont je viens de parler. Aussi, cette malade ne manquait-elle jamais, quand elle s'asseyait, de regarder s'il ne se trouvait pas quelque ennemi caché sous sa chaise, et avait-elle soin de serrer étroitement sa robe autour de ses jambes.

Une sensation que l'on rencontre encore chez les aliénés, principalement les aliénés persécutés, et qui a donné lieu à la légende *des vampires*, dont on retrouve encore la trace en certains pays, est la *sensation de succion*. C'est le mamelon qui est généralement le siège de cette impression, et le malade s'imagine que ses ennemis, des fantômes, le diable, viennent sucer son sang ; outre que la fausse sensation est pénible pour le malade, l'idée que son sang lui est enlevé, que sa vie va s'épuisant, pour ainsi dire, tous les jours par les maléfices de ses ennemis, jette ordinairement l'aliéné en proie à cette hallucination dans le plus profond désespoir. Comme toutes les hallucinations, du reste, celle-ci peut se présenter à l'état épidémique et c'est ce qui a lieu précisément dans les pays où règne la superstition du *vampirisme*, dont je parlais tout à l'heure. Rare aujourd'hui, la croyance aux vampires a été jadis extrêmement répandue : c'était ordi-



nairement une personne morte récemment que l'halluciné accusait de venir le tourmenter, et le fait étant accepté par tous, le nombre des malheureux visités par le vampire augmentait bientôt. On sait comment on procédait pour débarrasser les victimes du fantôme qui les obsédait : Le vampire était déterré en présence des magistrats et le bourreau lui enfonçait un pieu au milieu du corps ; parfois, il lui tranchait la tête. Cette exécution, calmant les imaginations, faisait disparaître pour quelque temps les hallucinations, qu'on voyait, du reste, inévitablement renaître, quand un nouveau vampire était découvert, ce qui ne tardait pas à arriver.

Comme je viens de le dire, la fausse sensation de succion n'est pas absolument rare chez les aliénés, mais ce n'est pas un vampire que ces malades accusent de ces sensations si pénibles. Ils attribuent les douleurs qu'ils ressentent à leurs ennemis agissant de loin sur eux par des moyens magiques, parfois encore aux personnes de leur entourage, et, dans ce dernier cas, il arrive souvent que de même que l'individu en proie à l'hallucination du vampire voyait accroupi sur lui le spectre de l'être auquel il attribuait ses souffrances, de même aussi les aliénés dont je parle ont une hallucination visuelle accompagnant la fausse sensation tactile.

J'ai connu à l'asile de Dijon une pauvre persécutée qui ressentait extrêmement vivement cette fausse sensation : elle attribuait ses souffrances aux religieuses qui la soignaient et les voyaient se livrer sur elle à d'horribles pratiques.

Vampirisme chez les aliénés. Les personnes en proie à l'hallucination du vampire ne s'imaginaient pas seulement que cet être sorti du tombeau venait sucer leur sang ; mais elles croyaient encore qu'il leur arrachait le cœur, qu'il leur rongeait les entrailles. Or, ces fausses sensations, nous les retrouvons très fréquemment chez les aliénés et les exemples de ce que j'avance ici se présentent en ce moment en foule à mon esprit.

La malade de Dijon dont je parlais tout à l'heure, outre qu'elle croyait qu'on suçait son sang, s'imaginait qu'on lui rongeait le ventre, qu'on lui arrachait le cœur, et ses sensations étaient tellement vives et douloureuses qu'elle pleurait, sanglotait et poussait des cris de frayeur et de désespoir. C'était parfois les personnes qui l'entouraient, quelquefois encore un nommé *Bauzé*, qui lui infligeaient, suivant elle, toutes ces tortures.

Une dame, que je voyais il y a peu de temps encore, éprouve les sensations de ce genre les plus douloureuses : des mains invisibles, mais qu'elle sent parfaitement, posent sur son cœur une sorte de ventouse ; on lui ouvre le ventre pour en extraire divers organes, pour en arracher les intestins : c'est au moyen du magnétisme ou de l'électricité que les prétendus ennemis de cette pauvre femme exercent sur elle ces atrocités.

Un malade, que j'ai eu longtemps dans mon service à l'asile de Bron, avait les mêmes hallucinations : il croyait qu'un chien lui mangeait le foie, les poumons, le cœur. Et chose curieuse et qui mérite d'être notée : quand le délire est devenu moins actif, quand les hallucinations ont disparu

entièrement, ou mieux, ont été remplacées par des troubles sensoriaux différents, on voit les malades qui ont éprouvé les aberrations dont nous venons de parler affirmer qu'ils n'ont plus ni cœur, ni poumons, ni estomac : le délire sensoriel a laissé à sa suite une conception erronée qui subsiste dans l'état le plus chronique, dans la démence même.

J'ai encore présent à l'esprit le fait d'une malade de l'asile de Blois, qui, après avoir été longtemps tourmentée par des hallucinations viscérales, hallucinations qui avaient fini par disparaître, affirmait qu'elle était dépourvue de toute espèce d'organes internes : c'était un ancien médecin de la maison où elle était séquestrée qui les lui avait pris et les avait avalés. Elle ne savait comment elle pouvait vivre après les horribles sévices qu'elle avait subis.

Mais laissons ces faits et abordons une autre et non moins curieuse manifestation des troubles hal lucinatoires de la sensibilité.

Zoomorphisme. La démonomanie a souvent revêtu au moyen âge une forme particulière et qui impliquait, chez ceux qui en étaient atteints, des hallucinations de la sensibilité générale : je veux parler de cette espèce de folie qu'on a nommée *lycanthropie*, et dans laquelle on voyait les malheureux aliénés se croire, de par la puissance du diable, transformés en loups, et prendre, autant que cela était possible, les allures et les mœurs de ces animaux. Avant d'aller plus loin, je dois faire observer que ce mot de *lycanthropie*, dont on se sert pour dés:gner les faits dont nous nous occupons

en ce moment, a une signification trop particulière et trop restreinte. En effet, si en France, par exemple, le prétendu possédé croyait à peu près constamment avoir revêtu la forme du loup, nous verrons que les sorcières écossaises se changeaient le plus ordinairement en *lièvres*, *corneilles*, *chats*, *etc.*; la métamorphose des compagnons d'Ulysse en pourceaux, hallucination due probablement à des boissons ou onctions vénéneuses, est un phénomène de l'ordre de ceux que nous étudions ici, et le fait, cité par saint Augustin (1) d'après Varron, de femmes se changeant en cavales, par l'usage de certains poisons, rentre également dans la même catégorie de fausses impressions sensorielles venant étayer et corroborer un délire psychique d'une nature spéciale : de sorte que le mot *zoomorphisme* serait mieux approprié que celui de lycanthropie, qui n'est qu'un cas particulier de ce phénomène, à la désignation de ces aberrations délirantes. Peut-être même conviendrait-il pour comprendre tous les faits de même ordre recourir à une locution de signification encore plus étendue et indiquant la croyance chez l'halluciné à un changement quel qu'il soit dans sa personnalité : le mot *métamorphysme* par exemple. Nous verrons plus loin des exemples justifiant la présente remarque.

Quoi qu'il en soit à cet égard, et pour et revenir au sujet qui nous occupe, nous dirons que le commencement du dix-septième siècle vit éclater en France une véritable épidémie de lycanthropie. Les malheureux atteints de cette affection s'imaginaient que, grâce au pouvoir du diable, ils pou-

(1) Saint Augustin, *Cité de Dieu*.

vaient prendre la forme de loups, et, quand ils étaient ainsi métamorphosés, commettre une foule d'actes horribles, dont ils s'accusaient, du reste, devant les juges.

Un de ces hommes fut mis en jugement à Besançon. Il déclara qu'il était le serviteur ou le piqueur du seigneur de la forêt, ainsi qu'il nommait son maître, qu'on jugea être le diable. Par la puissance de Satan, il se transformait en loup et prenait le caractère de cet animal. Dans ses courses, il était, disait-il, accompagné d'un loup de plus grande taille, qui aurait été le diable lui-même. Ces loups attaquaient les troupeaux et égorgeaient les chiens qui les gardaient. Si l'un des deux compagnons ne voyait pas l'autre, il hurlait à la façon des loups pour inviter son camarade à venir partager son butin, et, si celui-ci n'arrivait pas, il prenait soin d'enterrer sa proie.

Que si l'on pensait que cette croyance des lycanthropes, qu'ils sont transformés en loups, n'impliquait pas l'existence de sensations anormales, amenant chez le malade la croyance à sa transformation en bête, nous dirions qu'il a pu exister, en effet, des circonstances où il n'y avait chez les malheureux atteints de cette vésanie qu'un délire purement psychique, suscité en partie par des impulsions maladives qui les portaient à des actes de férocité en rapport avec le caractère et les mœurs des loups. Nous ne croyons pas cependant que ce fût là le cas le plus ordinaire, et l'observation suivante, rapportée par Jean Wier (1) montre bien qu'une

(1) Jean Wier, *Histoires, disputes et discours des illusions et impostures des diables, des magiciens infâmes, sorciers et em-*

hallucination sensorielle devait entrer, comme élément essentiel, dans l'appareil délirant des lycanthropes. Il y avait à Padoue, en 1541, un homme qui se croyait changé en loup et qui courait la campagne, attaquant et mettant à mort tous ceux qu'il rencontrait. Après bien des difficultés, on parvint à s'emparer de lui. Il dit en confidence à ceux qui l'arrêtèrent : Je suis vraiment un loup, et si ma peau ne paraît pas être celle d'un loup, c'est parce qu'elle est retournée et que les poils sont en dedans. Pour s'assurer du fait, on coupa ce malheureux aux différentes parties du corps ; on lui emporta les bras et les jambes. Alors ne trouvant pas ce que l'on cherchait, et croyant à son innocence, on le remit à un chirurgien, qui, malgré ses soins, ne put l'empêcher de succomber aux suites des atroces blessures qu'on lui avait faites.

J'ai dit plus haut que ce n'était pas seulement la forme de loups que croyaient revêtir les malheureux accusés de commerce avec le diable.

Dans un grand procès de sorcières, qui eut lieu en Ecosse en avril 1662, on voit une femme, nommée Isobel, déclarer que les métamorphoses n'étaient pas rares parmi les sorcières écossaises, et qu'elles prenaient, suivant les circonstances, la forme de corneilles, chats, lièvres et autres animaux. Isobel, elle-même, eut une mauvaise aventure sous la forme d'un lièvre. Sous ce déguisement favori, elle avait été envoyée par le diable à

poisonneurs, *des ensorcelès et dèmoniaques*, trad. du latin par Jac. Grévin, Paris 1579.

Auldearne, pour porter un message à ses voisines. Mais elle eut le malheur de rencontrer, sous la forme qu'elle avait prise, des chiens qui la poursuivirent, et auxquels elle n'échappa qu'à grand'-peine. « De tels accidents, dit Isobel, n'étaient pas rares ; les sorcières étaient quelquefois mordues par les chiens et elles conservaient les marques de leurs morsures après avoir repris la forme humaine. »

Il est enfin une métamorphose que croient subir les jeunes filles de l'Abyssinie et qui me paraît devoir être rapprochée des précédentes. Elle se rencontre fréquemment, et est regardée par les habitants du pays comme un fait de possession diabolique. Une jeune fille, parfaitement bien portante, est prise de l'idée qu'elle est changée en hyène, et elle se met aussitôt à pousser des cris et des hurlements semblables à ceux que pousse ordinairement cet animal. En même temps, la pauvre créature se met à courir avec une rapidité telle « que pour la rejoindre il faut quelquefois monter les chevaux les plus rapides. » Tout à l'heure faible et chétive, elle a acquis, tout à coup, une vigueur qui demandera pour la maîtriser les efforts de plusieurs hommes robustes, « le pouls est élevé, la face animée, le regard hébété, tout le corps tremblant d'excitation. Elle se balance en arrière et en avant, rejette la tête à droite et à gauche, serrant fortement ce qu'elle a saisi, n'entendant, ne connaissant personne. Tout à coup, elle échappe par un mouvement brusque à ceux qui la tiennent, elle repart avec une frénésie sauvage, de nouveau çà et là dans toutes les directions, en imitant le cri de

l'animal immonde dont elle croit avoir pris la forme (1). »

Existe-t-il dans les deux derniers exemples que nous venons de citer un simple délire psychique ou doit-on croire chez les patients, dans l'un et l'autre cas, à un trouble hallucinatoire de la sensibilité générale ? La seconde supposition nous paraît très vraisemblable, d'autant plus vraisemblable que chez les aliénés que nous voyons en proie aujourd'hui à ces idées de métamorphoses, nous trouvons toujours ce concept délirant étayé d'hallucinations de la sensibilité générale, s'il n'est engendré par elles. J'ai encore dans mon service un malade ayant été longtemps persuadé qu'il était un loup, et qui assurément ne devait cette idée délirante qu'à des troubles hallucinatoires de la sensibilité. Enfin, un jeune homme, que j'ai observé longtemps, s'imaginait que ses jambes avaient été transformées en pattes d'oiseau. Ici encore, il s'agissait d'une hallucination de la sensibilité, que venait corroborer, du reste, une image visuelle. Ce pauvre aliéné, que faisaient souffrir des hallucinations de presque tous les sens, sentait ses jambes absolument raides et dures ; de plus, il les voyait sous la forme étrange qu'il nous accusait.

Certains aliénés éprouvent des hallucinations de la sensibilité générale qui leur font croire, non pas qu'ils sont changés en tel ou tel animal, mais qu'ils sont transformés en un autre individu ou, pour me servir d'une expression dont ils usent fréquemment, *qu'un autre s'est mis en eux*. Générale-

(1) Extrait du *Journal* du Dr Blanc, par Vivien de Saint-Martin.

ment, ces malades se sentent grandir ou grossir, et c'est cette fausse perception sensorielle qui donne lieu chez eux à une erreur de la personnalité.

Un aliéné, sur l'état mental duquel j'ai fait un rapport médico-légal, éprouvait cette hallucination. Ce malheureux avait été autrefois interné à l'Antiquaille pour un délire de persécution avec hallucinations. S'étant évadé, il était resté dans son pays où il avait vécu plusieurs années sans se livrer à aucun acte dangereux, bien que toujours poursuivi par des hallucinations et en proie à des idées de persécution. Demeurant chez une femme mariée et mère de plusieurs petits enfants, il occupait une chambre située au-dessus de celles de ses hôtes. Là, de son lit, il croyait voir des individus assassinés tomber, traversant le plafond; une planche bizarrement taillée lui procurait l'illusion d'une jambe coupée; il entendait les cris des victimes; il se sentait lui-même traversé de coups de poignards. S'imaginant que c'étaient son hôte et sa femme qui commettaient ces atrocités, éprouvant en même temps des impulsions morbides irrésistibles, il tua un jour, à coups de hache, son hôtesse et ses pauvres petits enfants. Mis en observation à l'asile de Bron et interrogé sur les meurtres qu'il avait commis, il nous dit que ce n'était pas lui qui avait tué la femme et les enfants qui étaient tombés sous ses coups, mais les hommes grands qui *se mettaient en lui*. Il se sentait grandir et grossir, quand ces hommes, pour me servir de son expression, *entraient en lui*, et c'étaient eux qui avaient tué son hôtesse et ses enfants. Avant l'époque où

il avait commis ce meurtre qui l'avait fait interner, un jour qu'il se sentait grand, l'homme *qui était en lui* avait pris par la jambe un des enfants et l'avait fait tourner plusieurs fois autour de sa tête. Cet aliéné, complétement incurable et déjà en démence, éprouve encore, de temps à autre, ces aberrations de la sensibilité qui lui font croire à un changement complet dans sa personnalité.

Pour terminer ce que j'ai à dire sur le sujet qui nous occupe en ce moment, j'ajouterai que, parfois, ce n'est qu'une partie de son corps que l'aliéné sent diversement transformée et au pouvoir d'une autre personne.

J'ai eu l'occasion d'examiner dans une des maisons de santé de Lyon, une dame qui se prétend sans cesse tourmentée par des personnes substituant leur gorge à la sienne.

Sensation de translation. Un certain nombre d'aliénés éprouvent des sensations extrêmement bizarres, sensations qu'on ne peut rapporter qu'à un trouble de la sensibilité générale et qui consistent en ce fait que les malades se sentent devenir d'une excessive légèreté, qu'ils croient s'enlever en l'air et se disent parfois emportés à travers l'espace avec une vitesse prodigieuse. Ces sensations sont, du reste, fréquentes dans le sommeil et se rencontrent également pendant la veille en dehors de la folie, ainsi que nous le verrons plus loin. Mais alors, celui qui les éprouve se rend parfaitement compte du phénomène, tandis qu'il en est tout autrement pour les aliénés, ceux-ci s'imaginant et annonçant qu'ils s'élèvent véritablement

dans les airs, qu'ils parcourent des étendues de pays considérables, qu'ils montent au ciel, etc.

Une malade, dont M. Baillarger a rapporté l'histoire, éprouvait très nettement une hallucination de ce genre. Elle prétendait s'élever à travers les airs et voyageait, comme elle le disait, dans *le temps*. Cabanis dit avoir connu des vaporeux qui se trouvaient si légers qu'ils craignaient d'être emportés par le moindre vent.

La persuasion des sorciers qu'ils étaient transportés avec une rapidité plus ou moins grande à travers l'espace tenait évidemment à une hallucination de la sensibilité générale, hallucination provoquée par les onctions dont usaient, on le sait, ces grossiers adeptes de l'art magique. Aussi, voyons-nous ces malheureux affirmer la réalité de leurs courses nocturnes, et prêter ainsi des armes redoutables à leurs accusateurs. Dans cette hallucination, comme dans toutes les hallucinations, du reste, la sensation est *bien réelle*, quoiqu'elle n'ait pas d'objet extérieur, et c'est pourquoi les malades qui l'éprouvent sont toujours très affirmatifs dans leurs récits :

Tel est le cas d'un aliéné que j'ai en ce moment sous les yeux, et qu'on ne saurait convaincre qu'il ne voyage pas, quand il lui plaît, dans les plus hautes régions de l'air. C'est à l'aide d'un parachute que ce malade prétend faire ses excursions aériennes, pendant lesquelles il jouit avec un bonheur infini du spectacle continuellement changeant des différentes contrées qui passent sous ses yeux, des villes, des fleuves, des montagnes qui fuient de-

vant lui, des météores qu'il traverse. Sauf l'intention philosophique et la perfection du style, les récits de cet halluciné rappellent le *voyage dans les nuages* de Lucien. Du reste bien qu'il s'agisse ici d'un esprit non cultivé, les spectacles auxquels il assiste sont décrits par notre malade dans des termes assez heureux, et ses visions — car, évidemment, l'hallucination visuelle accompagne celle de la sensibilité générale — présentent parfois un caractère grandiose : ce sont des montagnes de glace d'une hauteur prodigieuse, hérissées de pics et d'aiguilles, des nuages aux formes fantastiques, des palais aériens formés par les vapeurs de l'atmosphère, et qui, sous l'influence des rayons du soleil, offrent les couleurs les plus riches, les nuances les plus tendres, les teintes les plus merveilleuses.

Il serait facile de s'étendre sur ce genre de troubles sensoriels, car ces phantasmes ne sont pas très rares et les annales de la sorcellerie en sont particulièrement remplies ; mais il me paraît que ce que j'en ait dit peut en donner une idée assez exacte pour qu'il soit inutile d'insister d'avantage.

Sensation de resserrement ou de dilatation. On rencontre chez quelques hallucinés de *fausses perceptions sensorielles de resserrement* ou *de dilatation* qui les persuadent qu'ils grossissent, grandissent ou rapetissent à volonté. Un aliéné de Bron, atteint de mégalomanie, éprouve souvent cette fausse sensation : de taille assez petite, il grandit quand il lui plaît.

Un paralysé du même asile croyait avoir, tantôt

des bras et un corps immense, tantôt des membres ridiculement petits. Dans le premicr cas, c'était le malade qui prenait lui-même, pour me servir de ses expressions, ses grands bras ; dans le second, il était réduit par ses ennemis à un état de maigreur ridicule.

On raconte que Mme Guyon, la mystique amie de Fénelon, s'imaginait parfois être gonflée par la grâce au point d'être obligée de se faire délacer. Par contre, lorsqu'elle communiquait à quelque personne étrangère cette même grâce qui était en elle, il lui semblait que le volume de son corps diminuait.

Il n'est pas rare de voir les persécutés éprouver des hallucinations du genre de celles dont nous nous occupons en ce moment : on les entend dire que leur corps et leur tête grossissent ou diminuent, et c'est naturellement aux maléfices de leurs ennemis qu'ils attribuent le changement qu'ils croient s'être produit dans leur personne.

Nous voyons donc, une fois de plus, avec quelle constance la teinte du délire imprime aux troubles des sens une direction, si je puis dire, en rapport avec la conception délirante fondamentale. Le mégalomane grandit à volonté, l'hallucinée mystique se sent dilatée par la pénétration de la grâce, le persécuté devient difforme par le fait de la méchanceté de ses ennemis. Chez le même malade, la dépression ou l'excitation amène, avec des conceptions délirantes différentes, de fausses perceptions diverses et adéquates au délire : le paralysé dont j'ai parlé plus haut n'avait ses grands bras que dans ses périodes délirantes de satisfaction ;

avec les idées dépressives, la perception de membres absolument exigus apparaissait aussitôt.

Il est encore des hallucinations extrêmement fréquentes dans la folie et qui se placent tout naturellement près de celles de la sensisibilité générale : je veux parler des *hallucinations du sens génital*.

Incubes et succubes. Les hallucinations du sens génital sont assez fréquemment accompagnées d'un spectre visuel et presque constamment tactile, — homme ou femme — dont l'aliéné subit les embrassements, entend parfois les propos déshonnêtes. C'est là *l'incube* et le *succube*, du moyen âge, dont il est si souvent question dans les procès des sorciers à cette époque (1). Moins fréquente aujourd'hui, cette hallucination se présente néanmoins assez souvent encore. Elle existe dans les deux sexes. On la dit plus fréquente chez les femmes : ce que je puis affirmer, c'est que je l'ai rencontrée chez les hommes un très grand nombre de fois. Comme je l'ai dit, à propos de l'hallucination de la vue, tantôt le spectre hallucinatoire est de forme agréable : c'est un mari, un amant, une femme aimée et, dans ces cas, la sensation éprouvée par l'halluciné est voluptueuse. Plus souvent, peut-être, l'hallucination visuelle est repoussante : il s'agit du démon, de quelque être difforme, d'une vieille femme à l'aspect hideux dont les em-

(1) Voy. Calmeil, *de la folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique et judiciaire depuis la renaissance des sciences en Europe jusqu'au* XIXe *siècle*, Paris, 1845.



brassements sont pour l'aliéné un objet d'horreur ; d'images dégoûtantes qui poursuivent le malade et qui l'obsèdent. Dans ces cas, l'hallucination génitale consiste en une impression douloureuse, à tout le moins, pénible ou désagréable. Il n'est pas d'aliéniste qui n'ait entendu les plaintes des malades affectés de cette sorte d'hallucination. J'ai en ce moment, dans mon service à l'asile de Bron, plusieurs malades qui éprouvent de telles fausses sensations, et c'est journellement que je suis obligé d'écouter leurs doléances. J'ajouterai qu'un de ces aliénés, tourmenté par une femme, dont il sent le contact et les impurs embrassements, ne voit pas la femme qui le poursuit ; mais il éprouve la sensation tactile très nette d'un corps qui l'enlace, et il entend très distinctement la voix de la lubrique créature.

C'est ordinairement dans les délires de persécution que se rencontrent les hallucinations du sens génital à forme douloureuse ou simplement désagréable. Les fausses sensations de nature voluptueuse avec spectre hallucinatoire d'aspect agréable m'ont paru surtout exister dans certaines formes maniaques. J'ai encore présente à la mémoire une jeune fille atteinte de manie hystérique, qui était devenue aliénée à la suite d'une inclination contrariée. Chaque nuit cette jeune malade était visitée par l'objet de ses affections : elle le voyait, l'entendait, lui parlait, et les discours tenus par l'hallucinée ne permettaient pas d'avoir le moindre doute sur la nature des fausses perceptions qu'elle éprouvait.

Enfantements imaginaires. Quelques malades éprouvent parfois de telles sensations, qu'elles s'imaginent mettre au monde un plus ou moins grand nombre d'enfants. C'est ordinairement la nuit que se produit cette hallucination, et l'on voit la pauvre aliénée, le jour venu, chercher ses prétendus nouveau-nés et, ne les trouvant pas, se plaindre amèrement qu'on les a tués, coupés, brûlés, étranglés, noyés. J'ai connu une pauvre malade qui éprouvait si souvent cette fausse sensation qu'elle l'attendait en quelque sorte : persuadée qu'elle était qu'elle allait mettre au monde une dizaine de minuscules créatures, elle préparait des robes, bonnets, brassières, qui auraient pu servir à habiller des poupées de la grandeur et de la grosseur du doigt.

Hallucinations de l'odorat et du goût. — Les hallucinations de l'odorat et du goût sont moins fréquentes que celles que nous venons d'examiner. J'ajouterai qu'il est quelquefois difficile de les distinguer des illusions des mêmes sens.

Comme toutes les fausses sensations, les hallucinations de l'odorat et du goût peuvent être de nature agréable ou pénible ; ce dernier cas est cependant de beaucoup le plus fréquent, ce qui tient évidemment à ce que les délires tristes prédominent singulièrement dans la folie et que les sensations erronées portent toujours la marque du délire dont est atteint l'halluciné. Cela est si vrai que le théomane visionnaire percevra souvent une odeur embaumée en même temps qu'il apercevra l'image de la Vierge ou du Christ, qu'il sentira

même parfois dans sa bouche le goût d'un breuvage céleste imaginaire, quand sa vision s'envolera vers le ciel ; tandis que l'aliéné atteint de démonomanie croira respirer dans une atmosphère empestée où prédominera l'odeur du soufre ou sera poursuivi par la répugnante et pénétrante senteur du bouc, dont, suivant la croyance populaire, le démon revêt si souvent la forme. Mais il n'y a pas que les démonomanes qui soient sujets à ces perceptions gustatives et odorantes pénibles, les persécutés ont fréquemment des hallucinations du goût et de l'odorat qui leur font croire qu'ils respirent des odeurs infectes, que leur bouche est remplie de liquides dégoûtants. Parfois, ces malades dénoncent ces sensations sans accuser personne de leurs tourments, mais c'est là le cas le plus rare. Ordinairement, ce sont leurs ennemis, ceux qui les tourmentent habituellement, qui leur font parvenir ces odeurs repoussantes, ces amertumes, ces acidités, *ces goûts*, absolument nauséabonds, et, comme il arrive assez souvent que ces malades n'ont pas d'hallucinations visuelles, c'est à l'aide de l'électricité, de la physique, d'une machine, que leurs persécuteurs produisent en eux, et à distance, ces sensations. Lorsqu'une image hallucinatoire visuelle ou tactile coexiste avec la fausse perception gustative et odorante — et le cas n'est pas non plus très rare — c'est à la personne qu'il aperçoit ou dont il sent le contact que l'halluciné attribue la fausse sensation du goût et de l'odorat : c'est cette personne qui lui versera, par exemple, dans la bouche du sang, du pus, qui lui fera respirer son haleine empoisonnée, etc. J'ai en

ce moment dans mon service deux malades qui se plaignent continuellement de semblables sensations : l'un est tourmenté par une femme de son pays, l'autre par un employé de la maison : le premier de ces malades éprouve en même temps que ces fausses sensations odorantes et gustatives une hallucination tactile; le second un phantasme visuel.

Si j'ai associé dans une même étude les troubles sensoriaux du goût et de l'odorat, ce n'est pas que ces troubles ne puissent exister séparément. Il est des cas assez nombreux, où manifestement, un de ces sens est seul atteint. Mais il est si ordinaire de voir les phantasmes du goût et de l'odorat aller de pair et se corroborer, en quelque sorte, que j'ai cru pouvoir les confondre dans une même description. Que si l'on réfléchit, du reste, combien fréquemment les sensations physiologiques du goût sont complétées et agrandies par celles de l'odorat combien communément les deux sens entrent simultanément en jeu sous l'influence des mêmes excitants, on ne s'étonnera pas de voir les hallucinations odorantes et gustatives, coexister dans un très grand nombre de cas.

J'ai dit, plus haut, qu'il était quelquefois difficile de distinguer les hallucinations du goût et de l'odorat des illusions du même sens. Dans les faits que nous avons mentionnés, la confusion n'est pas possible : il y a bien réellement hallucination. Il n'en est pas de même lorsque la fausse sensation coexiste avec une perception réelle. C'est le cas, par exemple, des malades persécutés qui s'imaginent qu'on mêle du poison à leurs aliments; des hypocondriaques qui prétendent que leur sueur a

une odeur de cadavre, etc. Y a-t-il là illusion simple ? Le corps mis en suspicion, perçu avec ses qualités habituelles, est-il simplement métamorphosé, si je puis dire, par l'esprit prévenu du malade, ou bien s'agit-il d'une impression se transformant et donnant naissance à une hallucination véritable ? Cela est assez difficile à décider et, s'il est des cas qu'on peut, après un attentif examen, faire rentrer de préférence, dans l'une ou l'autre de ces deux catégories, il en est d'autres vis-à-vis desquels, si exacte soit l'analyse à laquelle on les soumette, on demeure absolument incertain.

CHAPITRE VIII

HALLUCINATIONS PHYSIOLOGIQUES

L'hallucination, même isolée, est-elle un signe d'aliénation mentale ? Est-elle même toujours un phénomène pathologique dans le sens rigoureux du mot ? Telle est la double question que nous allons examiner ici.

Quoi qu'en aient pu penser quelques médecins de mérite distingué, il n'est pas douteux pour nous que l'hallucination ne puisse se présenter sans aliénation, et nombre d'hommes de génie on été, pensons-nous, très indiscrètement et très faussement soupçonnés de folie. Il y a quelques années surtout, c'était comme une mode de considérer comme aliénés les plus nobles esprits, pour peu qu'ils eussent éprouvé quelque phénomène hallucinatoire, et on peut se demander si la théorie du génie considéré comme une névrose, théorie brillamment produite par un ingénieux esprit, n'est pas née de ce courant. Quoi qu'il en soit, je pense qu'on ne saurait trop protester contre cette tendance à voir des fous dans les hommes qui ont par la puissance de leurs facultés le plus honoré l'espèce humaine, eussent-ils éprouvé des hallucinations. Un alieniste plein de sagacité, Brierre de Boismont, a plus pertinemment apprécié ces faits, et protesté contre une telle manière de voir.

On me permettra de rappeler que, mon père s'élevait, lui aussi, contre la tendance dont nous venons de parler, quand il écrivait ces lignes : « Quelques aliénistes n'ont pas manqué de découvrir un petit grain de folie dans l'auteur des *Lettres provinciales* et des *Pensées*. Platon, Numa, Pythagore et beaucoup d'autres avaient déjà subi l'avanie de ce diagnostic historique. Socrate vient aussi d'y passer (1). Vraiment, c'est à dégoûter du génie (2). » Oui, en vérité, ce serait à dégoûter du génie. Mais les faits, étudiés et présentés dans leur vérité, permettent d'innocenter absolumeut, au point de vue pathologique, nombre d'hommes, non pas seulement de génie, mais même de talent, qui ont éprouvé des hallucinations. Une forte contention d'esprit, une pensée active, suffisent évidemment pour que, chez certaines organisations, les conceptions de l'esprit s'objectivent, s'extériorisent, si l'on veut me passer ce mot. Et il semble qu'il n'y ait là, en somme, en plus d'un cas, comme nous le verrons par quelques-uns des exemples que nous allons citer, que le dernier degré et comme la suprême manifestation de l'activité intellectuelle.

Lorsque Balzac, décrivant la bataille d'Austerlistz, entendait les cris des blessés, les coups de canon, la fusillade; quand Flaubert, retraçant l'empoisonnement de Mme Bovary, sentait dans sa bouche, ainsi qu'il me l'a lui-même raconté, le

(1) Lelut. *Le Démon de Socrate*, Paris 1856.

(2) Max Simon. *Du vertige nerveux (Mémoires de l'Académie de médecine)*, Paris 1858.

goût de l'arsenic (1) et deux fois de suite éprouvait des vomissements, il ne s'agissait, dans ces deux cas, que d'une intensité d'impression assez vive pour s'objectiver. Lorsque Gœthe faisait apparaître dans le champ visuel des images allant se transformant et se modifiant sans cesse, c'était la volonté du savant qui donnait aux productions de son imagination la vivacité d'une perception réelle. Voici, du reste, ce que le célèbre poète raconte à ce sujet :

« Lorsque je fermais les yeux et quand baissant la tête je me figurais voir une fleur dans le milieu de mon organe visuel, cette fleur ne conservait pas un seul instant sa forme première : elle se décomposait aussitôt et de son intérieur naissaient d'autres fleurs à pétales colorés ou parfois verts : ce n'étaient pas des fleurs naturelles, mais des figures fantastiques, régulières cependant comme les rosaces des sculpteurs. Il m'était impossible de fixer cette création, mais elle durait tant que je voulais, sans croître ni diminuer. De même, lorsque je me figurais un disque chargé de couleurs variées, je voyais continuellement naître du centre vers la périphérie des formes nouvelles comparables à celles que fait apercevoir un kaléidoscope. »

J'ai eu l'occasion, en 1828, dit Müller, de m'entretenir avec Gœthe sur ce sujet, qui avait un égal intérêt pour nous deux. Sachant que, quand j'étais tranquillement étendu dans mon lit, les yeux fermés, sans cependant dormir, j'apercevais, fréquem-

(1) Je ferai remarquer que les solutions arsenicales sont généralement insipides, ce qui, du reste, n'ôte rien au fait de sa valeur.

ment des figures que je pouvais très bien observer, il était fort curieux d'apprendre ce que j'éprouvais alors. Je lui dis que ma volonté n'avait aucune influence ni sur la production ni sur la métamorphose de ces figures, et que je ne distinguais jamais rien de symétrique, rien qui eût le caractère de la végétation. Gœthe, au contraire, pouvait établir à volonté le thème, qui se transformait ensuite d'une façon involontaire, mais toujours en obéissant aux lois de l'harmonie et de la symétrie (1).

Enfin, nous nous trouvons en présence d'un fait du même genre, dans le cas de l'aliéniste allemand, Brosius (de Bendorf) qui raconte avoir produit à volonté sa propre image. Cette image posa devant lui pendant quelques secondes, mais s'évanouit immédiatement quand il essaya de reporter sa pensée sur son existence personnelle (2).

Dans deux de ces faits, la volonté intervient bien évidemment. C'est elle qui suscite, qui engendre, en quelque sorte, l'image hallucinatoire. Plus souvent, ce sont des préoccupations intellectuelles ou morales qui donnent naissance au phénomène.

Une dame, que j'ai connue fort âgée, avait été dans sa jeunesse une des plus belles personnes de la cour de Louis XVI. Élevée dans les principes les plus sévères, elle se reprochait parfois d'aimer sa beauté, de se regarder avec complaisance, pensant que la mort devait un jour anéantir à jamais cette beauté dont elle se trouvait vaine. Un jour qu'elle avait fait ces réflexions et que cependant elle avait

(1) Müller. *Manuel de physiologie*, trad. par Jourdan.
(2) *Annales médico-psychologiques.*



cédé au désir de se regarder dans son miroir, elle aperçut dans la glace à la place de sa figure une tête de mort, telle que ses méditations la lui avaient souvent représentée comme devant remplacer un jour ce visage gracieux dont elle était si fière.

Que si maintenant nous voulons recourir aux faits historiques, nous trouverons facilement des exemples d'hallucinations nées des préoccupations du moment chez ceux qui les ont éprouvées et coexistant avec l'absolue intégrité de l'esprit. Je demanderai la permission d'en citer quelques-uns.

L'apparition la plus célèbre dans l'antiquité est peut-être celle qui se montra à Brutus et que Plutarque a racontée. En même temps que cette apparition se montrait au général, celui-ci entendait la voix du fantôme lui disant qu'il était son mauvais génie et qu'ils se reverraient à Philippes.

En examinant cette vision, on voit facilement qu'elle est le résultat des réflexions que Brutus était porté à faire sur sa situation et l'état de ses affaires. Le meurtre de César, loin de servir la république, avait engendré la guerre civile et il paraissait probable, dès cette époque, que la liberté, que Brutus et ses amis voulaient sauver, devait périr précisément par le moyen qu'ils avaient choisi pour la préserver. Il est assez naturel de penser que Brutus ait vu dans ces événements le cachet d'une fatalité adverse. Cette conviction s'identifia bientôt dans son esprit avec l'idée d'un mauvais génie qui le poursuivait et qui finit par s'objectiver. Quant à l'endroit indiqué par le spectre comme devant être le lieu où devait s'abîmer

définitivement la fortune de Brutus et se consommer la perte du parti de la république, si l'on réfléchit que, comme tous les patriciens de cette époque, Brutus avait fait une étude sérieuse de la guerre, on ne s'étonnera pas de trouver dans la bouche du fantôme engendré par l'esprit du général l'indication du lieu que les connaissances stratégiques de celui-ci lui avaient évidemment désigné comme devant être le point de rencontre, en quelque sorte nécessaire, des deux armées. Pour ce qui est de l'intégrité de la raison de Brutus, elle ne saurait être mise en doute; car rien dans sa conduite n'indique qu'il ait été influencé, à quelque degré, par le spectre qui lui était apparu.

L'histoire romaine nous offre encore un cas tout semblable à çelui que nous venons de rapporter : c'est l'apparition qui se montra à l'empereur Julien, la veille de sa mort. Julien, dans la guerre de Perse, ne paraît pas avoir fait preuve de ses talents accoutumés. Il s'avança en pays ennemi sans ménagements, se laissa tromper par des déserteurs et hésita sur le chemin qu'il avait à prendre. Il se vit bientôt manquant de vivres et, harcelé par la cavalerie ennemie, obligé de commencer la retraite. Près de succomber avec son armée, il donnait encore à la contemplation et à l'étude les heures les plus silencieuses de la nuit. Dans une de ces heures solitaires, comme il lisait ou écrivait sous sa tente, le génie de l'empire qu'il avait déjà vu à Lutèce avant d'être salué Auguste, se montra à lui : il était pâle, défiguré et s'éloigna tristement en couvrant d'un voile sa tête et sa

corne d'abondance. Julien mourut dans le combat du lendemain (1).

Il n'est pas malaisé de concevoir la raison de l'hallucination éprouvée par Julien. Si l'on veut bien se rappeler le rôle rempli par celui-ci, la tâche qu'il s'était imposée de restaurer les institutions du paganisme qui tombaient de tous côtés, on comprendra facilement qu'il ait pressenti que l'œuvre qu'il avait entreprise allait périr avec lui. Quant à la forme sous laquelle se personnifie et s'objective cette idée, c'est celle du génie de l'empire, tel qu'il était ordinairement représenté sur les monnaies du temps.

On connaît la vie héroïque et tourmentée de l'illustre Colomb. Assailli par mille difficultés, en butte aux soupçons, au dénigrement, aux calomnies de ses ennemis, jamais la foi dans son œuvre ne l'abandonne entièrement. Parfois, cependant, la tristesse envahit son âme, mais, grâce à sa patience à toute épreuve, ces défaillances sont de courte durée. La hauteur de ses espérances, la grandeur de ses vues, son inébranlable foi dans la Providence le soutiennent, le réconfortent. Il est même arrivé à ce grand homme que ses pensées tout intimes, dont il tirait aux heures sombres sa force et son courage, se sont manifestées sous une forme sensible, comme il résulte du fait suivant, que nous trouvons consigné par Washington Irving. Pendant le troisième voyage de Colomb, dit l'historien américain, peu de temps après que la conspiration de Guevara et de Moxica eut été découverte et châtiée, Colomb, malade, se laissa

(1) Châteaubriand. *Etudes historiques.*

aller pendant quelque temps au plus grand découragement. Au milieu de ses pensées lugubres et tandis qu'il s'abandonnait au désespoir, il entendit une voix qui lui disait : « Homme de peu de foi, ne crains rien, ne te laisse point abattre. Je prendrai soin de toi. Les sept années du terme d'or ne sont point expirées ; et en cela comme en toute chose, je prendrai soin de toi. » Le jour même, écrivait Colomb, je reçus la nouvelle qu'on venait de découvrir une très grande étendue de pays très riche en mines (1).

Les faits que nous venons de rapporter, et qu'il eût été facile de multiplier, ne permettent pas de douter du caractère hallucinatoire des phénomènes éprouvés par Brutus, l'empereur Julien et Christophe Colomb. Considérerons-nous ces personnages, encore qu'ils croient à la réalité de ces visions, comme des aliénés ? Non, assurément ; car, outre que leur conduite présente le cachet de la plus exacte raison, on doit tenir compte des croyances de leur époque qui leur permettait d'admettre comme des manifestations d'un monde invisible les produits extériorisés de leur propre cerveau. Ce que nous appelons sans hésitation aujourd'hui *hallucination*, le passé l'a nommé *mânes*, *lémures*, *esprits*, et c'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue dans l'appréciation des faits empruntés à l'histoire.

Nous admettrons donc qu'une idée vive, qu'une préoccupation constante, que des pensées, des tableaux roulés incessamment dans l'esprit peuvent, chez certaines organisations, s'extérioriser

(1) Washington Irving. *Vie de Christophe Colomb.*

sans aliénation. Mais, bien que l'hallucination puisse exister en dehors de toute aliénation, est-ce là pourtant un phénomène pathologique ?

La question est difficile à résoudre et il est nécessaire de s'entendre au préalable sur la portée du mot *pathologique.*

Nature des hallucinations physiologiques. Si tout phénomène qui n'est pas dans la condition ordinaire du fonctionnement de l'organisme relève nécessairement de la pathologie, il sera bien difficile de ne pas considérer l'hallucination, quelles que soient les conditions de sa production, comme un accident morbide. Mais si l'on veut bien concéder à l'organisme des virtualités, si je puis dire, rarement réalisées, nous pourrons admettre que l'hallucination est, dans quelques cas, un de ces pouvoirs virtuels qui se manifestent seulement dans certaines conditions, et cela avec la parfaite intégrité du fonctionnement cérébral. Il s'agirait, dans ces cas, d'un dynamisme plus puissant qu'on ne se refuserait point de concéder à un Gœthe, par exemple, car c'est principalement dans les cas comme celui de Gœthe, où l'hallucination est voulue, qu'il me semble impossible d'admettre quelque chose de morbide dans sa production.

On se fait, semble-t-il, de la mémoire une idée erronée, et c'est à tort, selon nous, que l'on considère les images du souvenir comme essentiellement différentes des images hallucinatoires. Ces deux phénomènes, souvenir et hallucination, sont beaucoup plus proches qu'on n'est porté à le croire en général. Dans les deux cas, il s'agit du rappel

d'une perception antérieure, d'une régression des images localisées dans la substance corticale et qui parcourent en sens inverse la route suivie dans la perception. La seule différence qui existe entre les deux phénomènes est une différence de degré, d'intensité dans le mouvement communiqué. Ce qui montre avec une singulière évidence l'identité des deux phénomènes, c'est qu'ils sont tous deux susceptibles de donner naissance, dans les mêmes conditions appropriées, à des images accidentelles, ainsi que l'a constaté sur lui-même l'éminent physiologiste allemand Wundt.

Dans un des chapitres précédents, nous avons vu, d'après les expériences de Gruithuisen, que, conformément aux lois de l'optique physiologique, une image fantastique très brillante laissait à sa place une figure accidentelle de même forme, mais obscure, qu'à la vision du spath fluor violet sur des charbons ardents succédait une tache jaune sur un fond bleu. Or, ce qui arrive pour une image hallucinatoire se reproduit également dans le cas du souvenir. Si, les yeux fermés, nous tenons une image d'une couleur très vive longtemps fixée devant l'imagination et qu'après cela, ouvrant brusquement les yeux, nous les portions sur une surface blanche, nous y verrons, durant un instant très court, l'image contemplée en imagination, mais avec la couleur complémentaire (1). On voit par là que le souvenir et l'hallucination sont des phénomènes de même ordre, puisque, dans les deux cas, la rétine est impressionnée, et impres-

(1) Voir Wundt, cité par Ribot. *Maladies de la mémoire*, p. 11.

sionnée de la même façon puisqu'elle est susceptible des mêmes modifications consécutives. Le souvenir vif, persistant, semble donc être accompagné d'un léger état hallucinatoire, et l'on comprend que si la volonté agit fortement et donne au mouvement vibratoire, qui vraisemblablement constitue les conditions somatiques du souvenir, une plus grande intensité, il puisse arriver que ce qui était souvenir devienne hallucination, sans qu'il y ait là rien qui relève de la pathologie.

Influence de la volonte. La possibilité d'objectiver les images est moins rare qu'on ne le croirait tout d'abord.

Je connais une personne très versée dans les choses de la physiologie psychique qui jouit de cette faculté. Les images qu'elle peut évoquer ont une netteté de contours parfaite, mais la couleur de l'image est peu accusée ; elle tranche simplement sur le fond noir (c'est les yeux fermés que le phénomène se produit) du champ visuel par une teinte plus sombre de la ligne qui forme le contour de l'image et une couleur moins accusée du fond même de cette image ; mais comme je l'ai dit, le contour est d'une netteté parfaite : c'est une véri-ble esquisse et l'image peut être évoquée à volonté ; elle subsiste à peu près tout le temps que le désire l'observateur et s'évanouit quand sa pensée se reporte sur le monde extérieur.

Un de mes amis fit, il y a quelques années, diverses tentatives pour objectiver les images du souvenir. Plusieurs de ces tentatives furent infructueuses, quelques-unes réussirent. Voici un passage

de la lettre dans laquelle mon ami me communiquait le résultat de ces curieuses recherches : « J'ai fait, dans le but d'objectiver certaines images du souvenir, quelques expériences que vous lirez, je pense, avec intérêt. Ayant fixé fortement et longtemps devant mon esprit l'image d'un cachet à manche de nacre dont je me sers journellement, je ne tardai pas à voir cet objet apparaître dans le champ visuel. L'image était nette, précise et dans la position même où j'avais voulu la placer. Chaque fois que j'ai fait cette expérience et que l'image a fini par apparaître avec cette netteté, je n'ai jamais pu parvenir à la fixer longtemps : elle s'est presque aussitôt évanouie. Mais, chose assez curieuse, dans mes diverses tentatives, il m'est arrivé parfois de ne pouvoir objectiver l'objet et de n'en faire apparaître que la matière. Voulant un jour faire surgir dans le champ visuel le cachet à manche de nacre dont je parlais tout à l'heure, j'aperçus la couleur opaline de la nacre avec son reflet bien spécial, mais il n'y avait qu'une image parfaitement amorphe : aucun contour, aucune forme définie n'étaient appréciables. Enfin, il m'est arrivé, toujours dans les mêmes essais, d'observer le phénomène absolument inverse, c'est-à-dire que l'image pensée était parfaitement dessinée, mais que la couleur, la matière de l'objet objectivé était différente de ce qui avait été voulu. Cherchant à voir le cachet que dans mes expériences je fixe devant mon esprit, je l'aperçus une fois avec ses contours parfaitement arrêtés, ses détails de dessin très précis, mais il ne présentait rien de la teinte spéciale de la nacre. Je ne percevais qu'une image

d'un vert extrêmement pâle, tranchant assez bien sur un fond de même couleur, bien que plus vaporeux. Mais, je le répète, les reflets, la teinte opaline de la nacre manquaient absolument. »

Dans ces expériences, ce n'est qu'une image assez imparfaite de l'objet pensé que l'expérimentateur parvient à reproduire, et parfois même ce n'est qu'une particularité de cet objet qui apparaît dans le champ visuel. Il semble que certaines personnes aient eu une puissance d'évocation beaucoup plus parfaite.

On sait qu'un peintre anglais, dont Wigan a rapporté l'histoire, après avoir vu une personne et esquissé son portrait, pouvait se passer du modèle. Il prenait, pour ainsi dire, dans sa mémoire les personnes qu'il voulait peindre, les plaçait devant lui dans la pose convenable et travaillait des heures entières devant ces images fantastiques.

De nos jours, Mme O'C... paraît avoir joui de la même faculté. On raconte que quelqu'un de sa connaissance avait perdu une personne qui lui était chère, que cette dame n'avait vue qu'une seule fois. Or, celle-ci fit de la personne défunte un portrait si frappant de ressemblance qu'il est difficile de ne pas croire à l'existence chez l'éminente artiste de la faculté que nous avons dit avoir existé à un degré singulier chez le peintre anglais dont nous parlions tout à l'heure.

Enfin, on a rapporté que Talma, par un effort de sa volonté, pouvait, quand il entrait en scène, faire disparaître les nombreux spectateurs venus pour l'entendre et leur substituer autant de squelettes. Cette transformation effectuée, son jeu acquérait

une puissance et une vérité, une intensité de vie, que la vue du public, pensait-il, ne lui aurait pas permis d'atteindre.

Une telle faculté, pour rare qu'elle doive être, serait assurément précieuse, pouvant coexister avec la plus complète intégrité de la raison. Mais, à ceux qui auraient ainsi la possibilité d'objectiver les images du souvenir, je dirai qu'il est bon de n'en user qu'avec réserve, car il ne paraît pas que l'exercic d'un tel pouvoir soit sans danger. Wigan nous apprend, en effet, que le peintre dont il parle en vint à confondre les images que créait sa volonté avec les personnages réels.

Du reste, si l'on comprend que sous l'influence de la volonté, ou même d'une vive préoccupation d'esprit, le jeu d'un organe sensoriel puisse être porté à son extrême limite, on sera moins surpris encore que la répétition trop fréquente de la mise en action de cette ultime puissance en amène l'exercice involontaire,auquel cas,à l'expression dernière des possibilités physiologiques a succédé le trouble pathologique, le fait véritablement morbide.

Je ne voudrais pas terminer ce chapitre sur l'hallucination physiologique sans parler du *démon de Socrate*.

Il y a là une question des plus intéressantes et qu'il convient d'examiner avec une attention toute particulière. Outre la curiosité qui s'attache naturellement au phénomène lui-même dont il est ici question, le fait de Socrate, le plus sage des hommes, taxé de folie, apparaît aux amis de philosophie comme un crime de lèse-génie, et il semble que l'injure qui atteint ce grand esprit frappe l'hu-

manité tout entière. Il nous importe donc de scruter soigneusement les faits et de venger d'un injurieux diagnostic le maître du divin Platon. Nous rechercherons donc si Socrate, comme cela a été trop lègèrement avancé, peut, du fait seul des avertissements de ce qu'il appelait son *génie*, être soupçonné de folie ; nous examinerons aussi en quoi consistait le phénomène éprouvé par l'illustre philosophe.

Mais, pour résoudre cette double question, il est tout d'abord nécessaire que nous fassions quelques citations touchant les faits que nous avons à examiner. Ces citations, nous les emprunterons de préférence à Plutarque et à Platon, les deux écrivains qui ont rapporté de la façon la plus circonstanciée et avec ses plus exactes particularités le phénomène auquel Socrate était sujet et dont les manifestations lui semblaient le résultat de l'intervention d'un *génie* (1).

« Socrate, dit Plutarque, semble avoir eu un génie qui, dès le principe, lui donna une vision particulière. Cette vision était le guide de sa conduite. Marchant seule devant lui, elle l'éclairait seule de sa lumière dans les choses incertaines et impénétrables à la raison humaine. C'est alors que son démon lui parlait souvent et le dirigeait dans tous ses actes par une inspiration divine. » (2)

Ce qui paraît avoir surtout frappé les contempo-

(1) Voir aussi Lelut : *Le Démon de Socrate*, où l'auteur en vue d'une thèse toute différente de la nôtre a réuni les renseignements les plus complets sur le curieux phénomène psychique éprouvé par le philosophe athénien.

(2) Plutarque. *Œuvres morales*.

rains de Socrate, c'est la connaissance qu'aurait eue le philosophe, par le moyen de son génie, des événements futurs : de la perte, par exemple, de l'armée athénienne en Sicile, alors que cet événement, qui venait à peine de s'accomplir, était absolument ignoré.

Un autre fait que Plutarque note particulièrement et dont les Grecs conservaient encore, à l'époque où il écrivait, un souvenir bien précis, c'est le massacre par l'ennemi d'un détachement de l'armée athénienne qui fut taillé en pièces pour avoir négligé de suivre la route indiquée par Socrate sur l'avertissement de son génie. Et ce génie est bien considéré par l'écrivain comme un être surnaturel : de tout le dialogue de Plutarque il ressort nettement que c'est ainsi que le phénomène était généralement compris.

Du reste, il est assez naturel que ces actes de prévision que nous venons de mentionner aient été pris pour le résultat de l'avertissement d'un agent surnaturel par un peuple qui avait créé toute une légion d'êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes. Socrate partageait-il cette opinion ? Considérait-il ce qu'il appelait *la voix de son génie* comme la parole d'un être surnaturel ? Cela est certain, et il n'y a point lieu de s'étonner que cet illustre philosophe ait accepté sur ce point les idées universellement reçues.

Quoi qu'il en soit, ce qui demeure constant, c'est que Socrate entendait une voix qui, dans les circonstances délicates, lui parlait et lui donnait des conseils que l'événement démontrait être sûrs et sages. Il y a donc ici deux faits distincts : une voix

que Socrate croit entendre, comme il le dit, et un jugement sur un événement qui l'intéresse. Examinons ces deux données qui sont unies, du reste, par un lien plus étroit qu'on ne le croirait tout d'abord.

Qu'était la voix entendue par Socrate ? S'agit-il d'une hallucination ? L'hallucination était-elle psychique ou sensorielle ? Une image visuelle était-elle perçue en même temps que la voix se faisait entendre ? Comment, enfin, les faits de prévision qu'on rencontre dans les avertissements de la *voix* doivent-ils être compris ? Toutes questions que nous allons essayer de résoudre. Notre tâche, du reste, sera facilitée par l'exactitude, la précision avec laquelle l'illustre Athénien a indiqué lui-même ce qu'il éprouvaît dans les circonstances solennelles où le Dieu l'avertissait.

Il ne semble pas qu'une image visuelle ait jamais été perçue par Socrate, cela résulte très évidemment d'un passage de Plutarque :

« Je me suis souvent trouvé près de lui, dit un des interlocuteurs du *Démon de Socrate*, lorsque des gens prétendaient avoir eu communication avec quelque divinité dans une vision. Socrate déclarait que c'étaient des imposteurs : mais si l'on disait avoir entendu une voix, il prêtait une grande attention et il questionnait avec intérêt. »

Ainsi, contrairement à ce que nous avons vu chez Brutus et chez l'empereur Julien, Socrate n'a jamais aperçu de fantôme, il n'a jamais eu d'hallucination visuelle.

Quant à la nature de la voix qu'il entend, elle ressort très nettement des passages suivants : « Il

me semble, mon cher Criton, dit Socrate, que j'entends tout ce que je viens de dire, comme les Corybantes croient entendre les cornets et les flûtes, et le son de toutes ces paroles résonne si fort à mes oreilles qu'il m'empêche d'entendre tout ce qu'on me dit ailleurs. (1) »

Plus loin, Socrate dit encore : « Il me semble qu'un Dieu m'a rappelé certaines choses à la mémoire. — Protarque : Comment et quelles sont-elles ?..... tu me l'apprendras, j'espère. — Socrate : Ce ne sera pas moi, mais une divinité. Au moment de passer l'eau, j'ai senti ce signal divin qui m'est familier et dont l'apparition m'arrête toujours. Sur le point d'agir, j'ai cru entendre de ce côté une voix qui me défendait de partir. »

Et dans un autre dialogue : « La faveur céleste m'a accordé un don merveilleux qui ne m'a pas quitté depuis mon enfance ; c'est une voix qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne de ce que je vais faire et ne m'y pousse jamais. Si un de mes amis me communique quelque dessein et que la voix se fasse entendre, c'est une marque sûre qu'elle n'approuve pas le dessein et qu'elle l'en détourne... Vous pouvez tous demander, si vous le voulez, à Clitomaque, frère de Timarque, ce que lui dit celui ci, lorsqu'il allait mourir pour avoir méprisé l'avertissement fatal. Il vous racontera que Timarque lui dit en propres termes : — Clitomaque, je vais mourir pour n'avoir pas voulu croire Socrate. — Que voulait dire par là Timarque ? — Je vais vous l'expliquer. Quand il se leva de table avec Philémon, fils de Philoménide, pour aller tuer Nicias, il n'y avait

(1) Platon. *Œuvres*. Trad. Cousin.

qu'eux deux dans la conspiration. Il me dit en se levant : — Qu'as-tu, Socrate ? — Je lui dis : Ne sors pas, je reçois le signal accoutumé. — Il s'arrêta, mais, quelque temps après, il se leva et me dit : — Socrate, je m'en vais. — La voix se fit entendre de nouveau et de nouveau je l'arrêtai. Enfin, la troisième fois, voulant s'échapper, il se leva sans me rien dire et, pendant le temps que j'avais l'esprit occupé ailleurs, il sortit et fit ce qui le conduisit à la mort. Voilà pourquoi il dit à son frère ce que je vous répète aujourd'hui, qu'il allait mourir pour n'avoir pas voulu me croire. J'ai cela de commun avec les sages-femmes, que par moi-même je n'enfante rien en fait de sagesse... mais c'est l'esprit qui est avec moi (1). »

Je crois que toute personne au courant de la physiologie de l'esprit, qui aura lu les extraits que je viens de citer, reconnaîtra dans la voix entendue par Socrate une véritable hallucination, hallucination quelquefois simplement psychique peut-être, d'autres fois assurément sensorielle. Le passage où Socrate parle des Corybantes ne laisse sur ce dernier point aucune espèce de doute. Mais comment se produisait cette hallucination et comment les paroles prononcées par *la voix* avaient-elles ce caractère de haute prévision qui fit l'admiration des contemporains du philosophe athénien ? C'est ce que nous allons examiner.

Pour résoudre cette question, il est nécessaire de se rappeler les faits de cérébration inconsciente dont nous avons déjà parlé dans un autre chapitre. Le travail inconscient de l'esprit se produit chez

(1) Platon. *Ibid.*

tous les hommes ; mais il est évident que ses résultats sont en un rapport exact avec la qualité de l'esprit. Vulgaire chez les esprits ordinaires, il donne naissance chez les hommes supérieurs aux plus nobles productions du génie. Il est la raison de l'inspiration du poète, du coup d'œil décisif de l'homme de guerre. Ce sont des jugements antérieurement élaborés qui se révèlent au moment nécessaire, ou bien encore, si l'on veut, des conceptions dont les éléments sont épars, si j'ose me servir de cette expression, et qui, l'occasion venue, se réunissent, apparaissent subitement en un jugement arrêté et semblent alors de véritables inspirations. Quant à ce travail latent de la pensée, qui rend les jugements plus sûrs, il existe, comme je l'ai dit, chez tous les hommes. Quand nous nous proposons de réfléchir à une question dont la solution nous paraît délicate, nous nous en remettons au travail inconscient de notre cerveau, laissant, en quelque sorte, mûrir le jugement que nous voulons porter. C'est encore à un travail du même genre, mais qui s'accomplit pendant le sommeil, que nous avons recours, quand nous ajournons au lendemain une décision, en disant que la nuit porte conseil. Mais ce temps qui nous est nécessaire pour élaborer des jugements dont, en somme, nous n'apercevons que la conclusion finale, on comprend qu'il doive être moindre pour un esprit supérieurement sage, pour un esprit qu'un travail antérieur aura merveilleusement préparé, et c'est assurément un de ces jugements rapides qui dictait à Socrate ses résolutions dont l'événement démontrait la sagesse.

Quant au phénomène de la voix par lequel se

traduisait chez Socrate ses jugements intuitifs, nous le comprendrons assez facilement si nous nous rappelons combien souvent les pensées qui nous viennent à l'esprit sont non seulement à demi-parlées, mais encore entendues, si je puis dire. Il semble que l'ébranlement qui transmet au sensorium les images-signes dont la réunion forme une pensée, un jugement, il semble, dis-je, que cet ébranlement suive une double route, amenant d'un côté presque à l'action les muscles qui servent au langage, plaçant, de l'autre, le sens de l'ouïe dans un état de demi-hallucination. Le fait est très frappant quand on lit, par exemple, un ouvrage d'une personne que l'on connaît : en même temps qu'on lit et qu'on formule à demi les paroles du livre, on entend le son, le timbre de la voix de l'auteur et cela d'autant mieux que cette voix nous est plus familière, Qu'on exagère cette résonnance de la pensée, si je puis dire, et l'on aura le phénomène hallucinatoire par lequel se traduisait extérieurement pour Socrate les jugements pleins de sagacité que le philosophe attribuait à la voix de son génie.

CHAPITRE IX

HALLUCINATIONS HYPNAGOGIQUES

Nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots de l'hallucination hypnagogique. Mais ce phénomène présente un intérêt si spécial, que nous ne pouvons nous dispenser de l'étudier dans toutes ses particularités.

On a donné le nom *d'hallucinations hypnagogiques* à des hallucinations qui s'offrent dans le temps qui précède le sommeil ou le réveil complets. Tout le monde connaît cet état intermédiaire à la veille et au sommeil : nous avons encore conscience de notre être, mais les sens ne nous fournissent sur les phénomènes extérieurs que des notions confuses, la volonté n'agit plus, et tout mouvement est devenu à peu près impossible. C'est là essentiellement le moment, le milieu, si je puis dire, du phénomène hallucinatoire que nous étudions ici.

Gruithuisen, Purkinje (1) ont fait de l'hallucination hypnagogique une étude spéciale. Burdach, Müller s'en sont aussi occupés (2), et les traités de ces divers auteurs sont remplis de renseignements présentant d'autant plus d'intérêt que ces physiolo-

(1) Purkinje. *Beitrage zur Kenntniss des Sehens in subjectiver Hinsicht.*

(2) M. Baillarger a également étudié l'hallucination hypnagogique, mais dans ses rapports avec la folie.

gistes étaient sujets au phénomène qu'ils décrivaient. Nous en dirons autant des ouvrages de M. Maury qui, comme il le rapporte, a étudié sur lui-même cette manifestation extrêmement curieuse de l'activité sensorielle.

L'hallucination hypnagogique se présente, du reste, à l'état normal chez un nombre de personnes beaucoup plus grand qu'on ne le croirait tout d'abord. Si on ne l'observe pas plus habituellement, c'est que, l'esprit n'étant pas éveillé sur ce point, le phénomène échappe à l'attention de ceux qui ne sont pas prévenus. Aussi, peut-on croire que si la notion des images fantastiques était plus répandue, les conditions de cet intéressant phénomène et ses particularités diverses auraient été étudiées avec plus de suite qu'il n'a été fait jusqu'ici. Quoi qu'il en soit, nous nous servirons des divers faits mentionnés dans la science, auxquels nous ajouterons ce qu'a pu nous apprendre notre expérience personnelle, expérience assez complète, car, depuis que notre attention a été fixée sur ce point, nous n'avons pas manqué de rechercher autour de nous les personnes sujettes à ce genre d'hallucinations, et nous avons scrupuleusement noté les renseignements qui nous ont été fournis. Enfin, j'ajouterai qu'ayant moi-même éprouvé, en quelques circonstances, des hallucinations hypnagogiques, je porterai à la connaissance du lecteur les faits qui me sont propres.

Les *images fantastiques*, comme les nomme Burdach, les *hallucinations hypnagogiques*, ainsi que les appelle M. Maury, peuvent, comme les hallucinations pathologiques, intéresser tous les

sens ; mais le sens qui en est le plus fréquemment affecté est le sens de la vue.

Sens de la vue. Il faut bien se garder de confondre avec l'hallucination hypnagogique des phénomènes offrant avec elle une grande ressemblance, mais qui sont pourtant d'une tout autre nature. La rétine, on le sait, réagit suivant sa nature propre. Impressionnée par un choc, par l'électricité, elle donne la sensation de phénomènes lumineux. Des sensations lumineuses, perçues dans diverses conditions, pourront donc être prises pour des hallucinations, qui pourtant ne seront que le résultat de la réaction spécifique de l'élément sensoriel sollicité par une cause quelconque. Que le globe oculaire soit, en effet, soumis, ainsi que je disais tout à l'heure, à une certaine pression, et une lueur très vive apparaîtra. Est-ce là une hallucination ? non ; car le point de départ du phénomène est dans la rétine : celle-ci est impressionnée, l'impression est transmise au sensorium et il y a perception dans des conditions spéciales, mais non hallucination. Pour qu'il y ait hallucination, il faut, nous le savons, qu'une image antérieurement perçue revienne, en quelque sorte, des couches corticales hémisphériques à l'appareil sensoriel : ici, rien de semblable. Aussi, ne confondrons-nous pas ces impressions des sens avec les hallucinations hypnagogiques, quand bien même ces impressions se produiraient dans le temps où l'hallucination hypnagogique se montre ordinairement.

Si j'ai insisté sur ce point, c'est que, d'après certains auteurs, quelques hallucinations hypnagogi-

ques débutent par des lueurs, des spectres diversement colorés, mais amorphes, ce qui permettrait alors de confondre avec elles le phénomène ci-dessus mentionné. Purkinje dit, en effet, que l'on aperçoit tout d'abord des nébulosités vagues au milieu desquelles se trouvent souvent des points brillants ou obscurs qui deviennent, au bout de quelques minutes, des stries nuageuses errantes, puis toutes sortes de filaments clairs, droits ou courbes. Müller affirme également que les images fantastiques débutent souvent par des masses isolées, claires ou colorées. Burdach, qui mentionne ces particularités observées par Müller et Purkinje, ajoute qu'il a souvent aperçu lui-même des images fantastiques, mais qu'il n'a jamais observé que rien de semblable les précédât (1).

Cependant, M. Maury parle, lui aussi, de l'apparition dans le champ visuel d'images lumineuses précédant la vision d'une forme arrêtée.

Pour ce qui est de la réalité de la perception, dans l'état intermédiaire à la veille et au sommeil, de ces nébulosités vagues, semées de points diversement colorés, elle ne saurait être mise en doute. J'ai recueilli, à ce sujet, plus d'un témoignage que la véracité et la compétence de ceux qui m'affirmaient avoir éprouvé ce phénomène ne me permettent pas de suspecter. Mais, est-ce là une hallucination ? S'agit-il d'une image parcourant en sens inverse l'appareil visuel ou bien sont-ce des impressions purement rétiniennes ? Ce qu'il y a de plus probable, à mon sens, c'est qu'il n'y a là

(1) Burdach. *Traité de physiologie*, traduit de l'allemand par A. J. L. Jourdan, Paris 1839, t. V.



qu'une impression rétinienne, dépendant de l'état d'impressionnabilité dans lequel se trouve l'appareil tout entier, et sorte d'avant-coureur de l'hallucination hypnagogique véritable. Ce qui constitue, en effet, essentiellement l'hallucination hypnagogique, c'est la perception d'images appartenant à la vie réelle. Toutes les visions de phantasmes amorphes et même de certaines formes déterminables mathématiquement sont plus vraisemblablement le résultat d'impressions rétiniennes. Ces visions peuvent être, comme je l'ai dit, les avant-coureurs de l'hallucination, elles ne sont pas encore l'hallucination, souvent même elles n'ont avec ce dernier phénomène aucune espèce de rapport.

Avant d'aller plus loin, qu'on me permette une courte digression. M. Maury, comme je viens de le dire, a signalé comme début de certaines hallucinations hypnagogiques, la production d'images lumineuses amorphes finissant par se transformer en formes définies. Ce fait d'un phosphène avant-coureur de l'hallucination paraît avoir fait naître, chez l'auteur du livre *Du Sommeil et des Rêves*, l'idée d'une genèse des hallucinations hypnagogiques ou, au moins, de certaines d'entre ces hallucinations que nous ne saurions facilement admettre. Pour le savant académicien, le phosphène, né d'une fatigue de la rétine, donnerait lieu à une illusion qui amènerait bientôt une hallucination véritable.

Voici, du reste, ce que dit M. Maury à ce sujet : « Je vis soudain un de ces phosphènes auxquels je suis sujet par de brusques changements atmosphériques. Mon imagination transforma immédiate-

ment l'illusion de l'appareil visuel en une image, celle de mon domestique ayant un tablier blanc ; et une hallucination de l'ouïe, amenée sans doute par l'association des idées, me fit entendre mentalement ces mots : « J'ai nettoyé votre chambre. » Je me réveillai tout à fait. Quelques secondes après, je vois une bleuette lumineuse, autre illusion de la vue chez moi fréquente ; je la transformai aussitôt, cédant déjà à l'envie de dormir, en un réverbère allumé ; puis apparut devant mes yeux la rue Hautefeuille, éclairée de nuit, telle que je l'avais maintes fois observée, quand je l'habitais, trente ans auparavant. »

Je le répète, il nous paraît bien difficile d'admettre cette genèse de l'hallucination hypnagogique. Il ne nous semble pas que les faits soient susceptibles de cette interprétation, que nous accuserions volontiers d'être trop ingénieuse. Pour nous, le phosphène apparaît parce que l'appareil visuel tout entier, tant dans sa partie perceptive que dans sa partie purement sensorielle, est sous l'influence d'un état d'excitation : il est simplement l'avant-coureur, comme je le disais tout à l'heure, de l'hallucination qui, en effet, ne tarde pas à se montrer.

Nous venons de voir que l'hallucinatîon hypnagogique visuelle est parfois précédée d'images lumineuses amorphes ou de forme très simple ; mais ce n'est pas là le cas le plus ordinaire. Le plus habituellement l'image hallucinatoire hypnagogique surgit comme nous avons vu qu'il arrivait dans l'hallucination pathologique. Quant à la couleur et aux dimensions de ces sortes d'images, elles varient suivant les sujets et aussi, chez le même su-



jet, suivant les circonstances. Cependant, le plus ordinairement, ces images sont pâles, brunes parfois, de nuances assez différentes de la réalité, revêtant moins que les images du rêve l'aspect, la couleur des choses dont elles sont pourtant la représentation. Il en est qui se détachent sur un fond clair, d'autres qui brillent d'une sorte d'éclat métallique sur un espace obscur, présentant ordinairement des ombres, des différences de teintes qui retracent fidèlement toutes les apparences et les dimensions de l'objet représenté. Il arrive quelquefois que ces images consistent en des sortes de croquis. Fréquemment plus petites que nature, on les voit assez souvent de grandeur naturelle. Du reste, la dimension des images varie chez la même personne, et tel observateur qui pendant longtemps n'avait jamais vu que des images de petite dimension, finit par apercevoir des phantasmes de grandeur naturelle et, parfois, absolument insolite Si je marque cette particularité, c'est qu'elle est notée par plusieurs écrivains. Quant à moi, les figures hypnagogiques que j'ai, de temps à autre, l'occasion d'observer, sont le plus ordinairement de grandeur naturelle. Pour ce qui est de la couleur des images, je les ai toujours trouvées un peu différentes de la réalité. Généralement assez ternes je les ai vues quelquefois pourtant très brillantes, offrant un aspect métallique, semblables en tout à ces statuettes nickelées si fort à la mode aujourd'hui.

Ces apparitions sont à l'ordinaire de peu de durée, les personnages se succédant rapidement, se remplaçant comme les figures changeantes d'un

kaléidoscope. Cela revient à dire qu'elles disparaissent ordinairement tout à coup, comme il arrive du reste souvent dans l'hallucination pathologique. Cependant, la disparition de l'image hypnagogique a lieu aussi d'une autre façon. La teinte des figures va s'affaiblissant, pâlissant, s'effaçant progressivement, et l'image finit par disparaître. Cet affaiblissement des teintes se produit quelquefois sur toutes les parties de l'image, qui pâlit partout en même temps. D'autres fois, certaines parties disparaissent tout d'abord : la figure est comme entamée ; on ne voit plus que le front et les yeux par exemple, puis l'image phantastique s'évanouit tout entière.

Un jour que j'avais dîné chez un ami près d'une dame dont la physionomie m'avait frappé, je revis la figure de cette dame le soir, dans une hallucination hypnagogique. L'image était très nette et plus vive, quant aux couleurs, que ne le sont ordinairement chez moi ces sortes de phantasmes ; bientôt cependant, la partie inférieure du visage s'effaça, le haut de la figure persistant pendant quelque temps, pour pâlir ensuite et s'évanouir entièrement.

Il arrive, enfin, que l'image hallucinatoire disparaît par métamorphose. Certaines portions d'une figure changent de couleur, une forme nouvelle se montre en certaines parties de la première image, qui cède, en quelque sorte, la place au nouveau phantasme.

On voit, par ce que je viens de dire, que les images qui constituent l'hallucination hypnagogique consistent souvent en des personnages de di-

mensions diverses, empruntées au souvenir ou à l'imagination.

Les visions de choses ne sont pas moins fréquentes : ce sont des paysages, des vues de villes, de campagnes, qui, jadis, nous ont frappés. M. Maury raconte avoir vu très distinctement, un soir, les yeux fermés, la ville de Constantine qu'il avait admirée dans l'après-midi. Même chose lui est arrivée à Constantinople ; enfin, étant à Barcelone une hallucination donna lieu seulement à une reproduction partielle : une maison du quartier de Barcelonette lui apparut. Le même auteur rapporte encore qu'à Edimbourg, à Munich, à Brest, des paysages des environs de ces diverses villes, qu'il avait visitées, se sont retracés hypnagogiquement devant ses yeux.

J'aperçois assez souvent des paysages, dans l'état intermédiaire à la veille et au sommeil, mais, contrairement à ce que paraît éprouver M. Maury, ces images sont ordinairement des compositions purement fantaisistes. Très vives et très brillantes, elles offrent l'aspect d'une peinture ; quelquefois encore, elle ont quelque chose de vaporeux, d'aérien, qui leur prête un charme tout particulier. Si j'ai assez rarement vu se reproduire intégralement et comme en une espèce de copie les paysages que j'avais pu voir pendant la veille, j'ai eu fréquemment la vision hypnagogique de tableaux analogues à ce qui, pendant le jour, avait frappé ma vue. M'est-il arrivé, par exemple, de visiter un appartement richement décoré, il n'est pas rare que le soir j'aperçoive hypnagogiquement

une suite de pièces meublées dans le même style.

Enfin, on voit encore que certaines particularités, certaines qualités des choses demeurées dans notre mémoire sont en quelque sorte — comme nous avons vu que cela avait lieu dans les rêves, — transportés d'un objet à un autre, et donnent ainsi aux images hallucinatoires un aspect tout particulier d'étrangeté.

J'ai encore bien présente à l'esprit une hallucination hypnagogique de ce genre. J'avais été frappé pendant la soirée de l'aspect miroitant, brillant, étincelant du Rhône touché obliquement par les rayons du soleil ; la nuit suivante, près de l'instant du réveil, je vis un admirable palais dont toutes les colonnes, les murs, les toits offraient cette scintillation que j'avais admirée la veille en contemplant les eaux du Rhône allumées par les feux du soleil couchant. Ici, c'est l'image tout entière qui est comme revêtue d'une qualité étrangère, si je puis dire, mais il n'en est pas toujours ainsi et, parfois, ce sera un simple détail du costume d'un personnage qui rappellera une particularité des choses vues pendant la veille ou offertes par la mémoire à l'œil de l'esprit.

Une fois, j'avais lu la relation d'une singulière superstition écossaise, d'après laquelle les montagnards ne seraient jamais atteints par la balle de leur ennemi qu'à travers un carreau vert de leur plaid ; j'avais, le même jour, travaillé longtemps sur une table garnie d'un tapis vert. Le soir, avant de m'endormir, je vis une figure, le front et le cou couverts par une pièce d'étoffe du plus beau vert ; quant à la physionomie du personnage que j'aper-

cevais, elle était celle qu'on a l'habitude de prêter aux individus de race écossaise. Ma vision offrait donc la trace d'un double souvenir : souvenir de ma lecture et réminiscence de la couleur du tapis sur lequel j'avais longtemps arrêté ma vue.

Le plus souvent, l'hallucination hypnagogique visuelle se produit seule. Nous percevons une image qui demeure devant nos yeux un temps plus ou moins long et qui disparaît ; un seul sens a été impressionné : le sens de la vue. Il n'en est cependant pas toujours ainsi et, comme il arrive pour l'hallucination pathologique, un autre sens peut être intéressé simultanément à celui de la vue.

Hallucination de deux sens. J'en ai observé plusieurs cas. Deux faits sont surtout restés gravés dans mon esprit.

Le premier de ces faits remonte à un temps déjà éloigné et à une époque où je ne m'occupais pa encore d'études de physiologie psychologique, mais les circonstances de cette observation me sont aussi présentes que si le fait s'était passé hier. Un de mes amis, étant demeuré quelque temps à la campagne auprès de sa mère, dut la quitter pour revenir à Paris. Au moment du départ, la mère et le fils s'embrassèrent, comme il était naturel. Or, le soir même, mon ami revit sa mère dans une hallucination hypnagogique et sentit l'impression de son baiser. Mon ami me raconta cette aventure qui l'avait quelque peu effrayé et où il voyait quelque chose de surnaturel. Je le rassurai du mieux que je pus, tout en demeurant fort étonné d'un semblable événement qui ne me surprendrait nul-

lement aujourd'hui que ces sortes d'hallucinations ont été, de ma part, l'objet d'une étude particulière.

L'autre fait date seulement de quelques années et m'est personnel. Ayant visité quelques amis pendant la journée, le soir je revis, dans une hallucination hypnagogique, une dame chez laquelle j'avais passé quelques instants. En même temps que je voyais cette personne, je sentais très nettement une légère odeur de fleurs que j'avais, en effet, perçue pendant le temps de la visite que j'avais faite, et qui provenait d'un magnifique vase rempli de lilas dont le parfum se répandait dans tout l'appartement.

Genèse des hallucinations hypnagogiques. Un grand nombre de ces images fantastiques sont le résultat de perceptions récentes : les paysages observés pendant la veille, telle personne qui nous aura frappé par une allure ou une physionomie singulière, nous apparaissent hypnagogiquement dans le moment qui précède le sommeil. Il arrive encore qu'on peut saisir entre les phantasmes observés et les préoccupations auxquelles nous avons été livrés un lien plus ou moins étroit.

D'autres images, enfin, se montrent qui ne paraissent avoir aucun rapport soit avec les perceptions de la veille, soit avec les préoccupations de notre esprit pendant le temps qui a précédé l'apparition du phantasme. Je dois dire même que les hallucinations de ce genre sont peut-être les plus fréquentes. L'hallucination se montre et disparaît sans qu'on la puisse rattacher à rien. Est-ce à dire pourtant qu'aucune loi ne préside à sa formation ?

que rien ne l'engendre, qu'elle ne reconnaisse de cause d'aucune sorte ? Je ne le pense pas. Je crois au contraire, qu'ici, comme pour les rêves, on peut trouver souvent, soit dans les perceptions sensorielles, soit dans des incitations parties de divers points de l'organisme, la raison de certaines images dont, au premier abord, on serait tenté de regarder l'apparition comme purement accidentelle et spontanée.

J'ai recueilli, du reste, quelques observations qui me paraissent prouver d'une façon indubitable que les choses se passent souvent comme je viens de le dire. Ces faits sont précieux, parce qu'ils nous font assister, en quelque sorte, à la genèse de l'hallucination et nous permettent de supposer que dans bien des cas, où nous ne pouvons constater l'enchaînement des phénomènes, cet enchaînement existe néanmoins et n'échapperait pas à une investigation plus patiente et plus fine.

Ayant été passer quelques jours dans une maison de campagne voisine d'une ferme, le matin, à mon réveil, comme j'étais dans un état de demi-somnolence, j'entendis très distinctement le gloussement des poules de la ferme ; quelques moments après, j'aperçus hypnagogiquement une pelouse sur laquelle se promenaient gravement une douzaine de poules que paraissait conduire un coq superbement empenné. J'ai raconté, dans un des précédents chapitres, un rêve né dans des circonstances analogues.

Une autre fois, le matin encore, comme j'avais la notion très nette de mes doigts placés dans une certaine position, je vis, toujours hypnagogique-

ment, l'image d'une main très grossie, les doigts placés exactement comme l'étaient mes propres doigts. Dans une autre occasion, comme je sentais une mouche se promener sur ma main, je vis, les yeux fermés, le même insecte se dessiner avec une netteté parfaite dans le champ visuel.

Enfin, une hallucination des plus curieuses que j'aie éprouvées et qui fut engendrée par une impression auditive, est la suivante : à demi éveillé, j'entendais siffler un aigre vent du nord ; une pluie fine était chassée contre les vitres ; j'avais conscience de ma perception, mais je n'enchaînais aucune idée, j'étais, enfin, dans l'état vague qui caractérise le demi-sommeil. Cependant, à peine le bruit du vent et de la pluie eut-il frappé mon oreille, que je vis surgir un magnifique paysage d'hiver : une immense étendue couverte de neige avec des arbres dépouillés, aux branches hérissées de fines parcelles de grésil et resplendissant des mille couleurs du prisme, dont allumait chaque aiguille de glace une claire lumière matinale.

M. Maury rapporte un fait semblable aux précédents, mais dont l'éminent auteur ne parait pas avoir saisi la signification, et qu'il cite, du reste, à un autre point de vue que celui qui nous occupe ici. « Fatigué par deux nuits passées en voiture, dit M. Maury, je commençais, sur les onze heures du matin, à entrer dans une rêvasserie, prodrome de l'invasion prochaine du sommeil. Je fermais machinalement les yeux. J'entendais encore le bruit des chevaux et le colloque des postillons qui relayaient, lorsqu'une foule de petits personnages, rougeâtres et brillants, exécutant mille mouve-

ments et paraissant causer entre eux, s'offrirent à moi. Cette vision dura un grand quart d'heure. »

Après ce que j'ai rapporté plus haut d'images visuelles naissant, soit d'un bruit entendu, soit d'une impression tactile, il est difficile de ne pas voir, dans l'hallucination rapportée par M. Maury, une série d'images fantastiques engendrées par la perceptions de la voix des postillons qui causaient près du dormeur, et cette hallucination est d'autant plus probante en faveur de la genèse des images hallucinatoires par perception sensorielle que je soutiens ici, qu'elle a été recueillie en dehors de toute préoccupation théorique. En effet, comme je l'ai dit tout à l'heure, l'auteur la rapporte en se plaçant à un point de vue tout différent et pour appuyer une autre thèse.

Si les hallucinations hypnagogiques sont fréquemment engendrées par des perceptions sensorielles dont nous avons plus ou moins nettement conscience, il arrive assez souvent encore que les images fantastiques sont suscitées par diverses impressions organiques, impressions généralement douloureuses. Nous ne percevons la douleur de l'organe qu'après le réveil complet et, cependant, dans l'état intermédiaire à la veille et au sommeil s'est montrée une image hallucinatoire, dont il est facile de reconnaître la relation étroite avec la fonction de l'organe souffrant. J'ai à peine besoin de dire qu'un état douloureux précédant le sommeil peut aussi donner naissance, au moment où le sommeil va se montrer, à des images fantastiques présentant la relation que j'ai dite avec l'impression organique. On trouvera, du reste, dans

les faits que je vais citer, des exemples d'images fantastiques naissant dans ces moments différents, tous deux essentiellement favorables à l'apparition des phantasmes.

Une nuit, atteint d'une bronchite assez intense, je m'éveillai en proie à une vive oppression. Dans l'instant qui précéda mon réveil, alors que j'avais déjà conscience du monde extérieur, je vis très nettement une usine dans laquelle travaillaient de nombreux ouvriers au milieu d'une vapeur épaisse; tous ces hommes paraissaient suffoqués par les nuages vaporeux qui les entouraient.

Une autre fois, que je souffrais de l'estomac, je vis hypnagogiquement des œufs sur un plat d'argent.

M. Maury, qui a très nettement saisi la relation des images fantastiques avec les divers états de l'organisme souffrant, a cité plusieurs exemples du même genre. Uu jour, l'éminent écrivain aperçut, dans une hallucination hypnagogique, une main portant une assiette sur laquelle était placé un gâteau ; il se réveilla en proie à de violents tiraillements d'estomac. Une autre fois, souffrant de douleurs rhumatismales au cou et aux oreilles, une hallucination hypnagogique lui montra une sorte de couteau qui ratissait la peau d'une tête qu'il distinguait très nettement. Dans la même journée, éprouvant une vive douleur aux talons et aux orteils, un pied nu, puis chaussé, lui était apparu, alors qu'il venait de fermer les yeux.

Les hallucinations hypnagogiques visuelles sont donc fréquemment engendrées par des impressions sensorielles ou des excitations parties des profon-

deurs de l'organisme. Nous avons vu qu'il est de même pour les rêves, ce dont nous ne nous étonnerons pas, ces deux phénomènes, hallucination et rêve, étant en somme, la plupart du temps, un seul et même phénomène. La forme des images, en effet, leur mode d'apparition, la façon dont elles s'évanouissent et se transforment, leur projection, en quelque sorte, au dehors, toutes particularités s'offrant avec les mêmes caractères dans le rêve et l'hallucination, nous permettent de conclure à l'identité des deux phantasmes qui ne diffèrent que par le moment de leur production. Ce qui, en dehors des preuves tirées des circonstances similaires qui accompagnent la production du rêve et de l'hallucination, montre bien encore qu'il s'agit là d'une même manifestation psycho-sensorielle, c'est que, dans plus d'un cas, chez les personnes sujettes à l'hallucination hypnagogique, on a vu les images aperçues dans ces hallucinations apparaître, le sommeil venu, dans la trame du rêve qui suivait. Enfin, par une sorte d'expérience inverse, on peut aussi voir surgir, dans l'hallucination qui précéde le réveil complet, les images qui nous ont assiégés pendant les variables péripéties d'un songe occupant les derniers instants du sommeil.

Je n'insisterai pas ici sur l'identité du rêve et de l'hallucination : cette identité ressortira, en effet, de l'ensemble des faits exposés dans ce livre avec une évidence qui la fera, j'imagine, s'imposer à tout esprit non prévenu. Cela dit, je reviens à mon sujet, que je n'aurais pas étudié complétement, si je ne parlais des hallucinations hypnagogiques

qui peuvent affecter le sens de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher.

Sens de l'ouïe. L'hallucination hypnagogique auditive, pour être moins fréquente que l'hallucination visuelle, se présente encore assez souvent. Elle consiste parfois en de simples bruits entendus, parfois en des sons articulés. Dans ce dernier cas, ce sont des mots courts qui sont prononcés. La personne en proie à cette hallucination entendra quelqu'un l'appeler. Quelquefois, il s'agit simplement de voix confuses : il est impossible de distinguer nettement les paroles prononcées; mais l'impression auditive est parfaitement nette, et je suis étonné que M. Maury, qui a si bien étudié ces sortes de phantasmes, les fasse rentrer dans la classe des hallucinations psychiques. En tous cas, si des voix purement intellectuelles se font entendre dans l'état intermédiaire à la veille et au sommeil, ce n'est pas là le cas le plus ordinaire.

Pour ce qui est des bruits dont je parlais plus haut, on comprend qu'ils puissent être très variés. Ce sera un coup de pistolet, un cri, le tintement d'une sonnette. Un jeune étudiant, sujet à des hallucinations hypnagogiques auditives m'a raconté avoir entendu, à plusieurs reprises, retentir un coup de sonnette au moment où il allait s'endormir. La sensation était si nette et si vive qu'il crut plusieurs fois que le bruit s'était réellement produit et qu'il se releva pour aller ouvrir sa porte.

Quelquefois, les sons sont plus suivis, ce sont des airs qui se font entendre et qui reproduisent

des phrases musicales précédemment perçues. M. Maury a raconté qu'après une soirée passée chez Paul Delaroche, où un de nos plus grands compositeurs, M. Ambroise Thomas, avait improvisé les plus charmantes mélodies, il entendit, le soir, au moment où il allait s'endormir, plusieurs des jolis passages qu'avait exécutés le célèbre musicien. Dans une autre circonstance, un air que le même auteur avait entendu jouer la veille par un aveugle sur son *bag-pipe*, se reproduisit nettement à son oreille. Les deux faits que je viens de citer montrent que, dans l'état intermédiaire à la veille et au sommeil, des séries d'images auditives peuvent revenir à l'appareil sensoriel parfaitement suivies et enchaînées. Mais, je le répète, ces perceptions hallucinatoires un peu compliquées sont assez rares ; je n'en ai, pour ma part, jamais éprouvé de semblables.

Nous avons vu, plus haut, que les hallucinations hypnagogiques visuelles, comme les images des rêves, naissent fréquemment d'impressions sensorielles ou encore d'excitations venant de l'organisme. J'ai à peine besoin de dire que ce qui est vrai pour les phantasmes visuels, l'est également pour les images fantastiques auditives. Sans vouloir entrer dans des détails circonstanciés à ce sujet, je citerai cependant un exemple de ce dernier mode de genèse des phantasmes auditifs.

Un soir, je m'étais couché après avoir respiré accidentellement des vapeurs ammoniacales et ayant les bronches un peu irritées, sans tousser néanmoins. Sur le point de m'endormir avec ce léger état de gêne des organes respiratoires, j'enten-

dis bientôt dans une hallucination hypnagogique, le bruit d'une toux fréquemment répétée. Il va sans dire que j'avais assez pleine conscience des choses pour apprécier le caractère hallucinatoire du bruit qui résonnait à mes oreilles.

Enfin, pour terminer ce que j'ai à dire de l'hallucination hypnagogique auditive, j'ajouterai qu'assez souvent, comme il arrive pour les images visuelles, un bruit entendu en rêve est continué dans une hallucination auditive au moment du réveil. Preuve nouvelle de l'identité des deux phénomènes : rêve et hallucination.

Sens du goût. Les hallucinations hypnagogiques du goût et de l'odorat sont assez rares. L'hallucination consiste, pour le goût, dans la reproduction d'une saveur ordinairement perçue peu de temps avant l'apparition du phantasme. Elle est souvent liée à un état particulier des voies digestives. Quelquefois, elle paraît uniquement engendrée par la préoccupation d'esprit de la personne qui éprouve l'hallucination. C'est ainsi, par exemple, que M. Maury, voyageant en Espagne, sentit nettement dans sa bouche un soir, avant de s'endormir, un goût très prononcé d'huile rance, bien qu'il n'eût goûté aucun mets qui fût en rapport avec cette sensation. La réputation légendaire, et peut-être aujourd'hui peu justifiée, de la cuisine espagnole avait fait naître évidemment la fausse sensation éprouvée par le voyageur.

Ce que je viens de dire de la genèse des hallucinations du goût serait vrai pour les perceptions hallucinatoires du sens de l'odorat. Ces hallucinations sont parfois manifestement sous la dépen-



dance d'un état organique ; elles naissent encore, soit d'une préoccupation d'esprit, soit par suite d'une perception récente. J'ai rapporté plus haut une hallucination reconnaissant pour genèse cette dernière espèce de cause. La préoccupation d'esprit, comme agent générateur de l'image fantastique est, dans quelques circonstances, très facile à constater. J'ai connu une personne qui, souvent, avant de s'endormir, éprouvait une fausse perception sensorielle qui lui faisait sentir l'odeur de la fumée dans la pièce où elle se trouvait : or, cette personne avait une peur exagérée du feu. Enfin, dans l'hallucination rapportée par M. Macario, d'une dame qui, en proie à des coliques assez vives, percevait une odeur d'échalotte, il est difficile de ne pas reconnaître une image fantastique liée intimement à la douleur organique.

Ces sortes d'hallucinations, en raison même du peu de précision, des images du sens qu'elles affectent, sont peu susceptibles d'une analyse approfondie.

Sens du toucher. M. Maury a avancé que les hallucinations du toucher n'appartiennent guère à l'état hypnagogique. Je ne saurais me ranger à cet avis. J'ai cité plus haut une hallucination très nette du sens du toucher, et j'en ai éprouvé plusieurs du même genre. Que ces hallucinations soient moins fréquentes que celles de la vue, c'est hors de doute ; mais on les rencontre aussi souvent que les phantasmes des autres sens. On ne voit pas, du reste, pourquoi la sensibilité tactile serait moins susceptible que les autres sensibi-

lités de donner naissance à ces perceptions régressives qui constituent l'hallucination. Mais il y a plus, et je pense que si l'on est porté à considérer les hallucinations hypnagogiques de la sensibilité comme rares, c'est qu'on ne fait pas rentrer dans ces phénomènes certains faits qu'une observation attentive et une sérieuse analyse permettent pourtant d'y ranger sans conteste.

Brillat-Savarin (1) a décrit une sensation très agréable qu'il dit avoir éprouvée en dormant, et dans laquelle il est bien difficile de ne pas reconnaître une hallucination hypnagogique. « Il y a peu de mois, dit cet auteur, que j'éprouvai en dormant une sensation de plaisir tout à fait extraordinaire. Elle consistait en une sorte de frémissement délicieux de toutes les parties qui composent mon être. C'était une espèce de fourmillement plein de charme qui, partant de l'épiderme depuis les pieds jusqu'à la tête, m'agitait jusque dans la moelle de mes os. Il me semblait avoir une flamme violette qui se jouait autour de mon front.

Lambere flamma comas et circum tempora pasci.

J'estime que cet état, que je sentis bien physiquement, dura au moins trente secondes, et je me réveillai rempli d'un étonnement qui n'était pas sans frayeur. » J'ai cru devoir citer cette observation pour montrer que certaines hallucinations de la sensiblité peuvent être méconnues, mais c'est à des faits d'un autre ordre que je faisais tout à l'heure allusion, en disant qu'un examen sévère ne

(1) Brillat-Savarin. *Physiologie du goût.*

permet guère de ne pas les considérer comme des hallucinations hypnagogiques véritables, bien qu'on n'ait pas l'habitude de les ranger sous cette rubrique : je voulais parler de ces phénomènes extrêmement curieux, parfois pathologiques, mais se produisant souvent à l'état physiologique, à l'ensemble dequels on a donné le nom de *vertige nerveux*.

Le vertige nerveux se présente sous des formes assez variées, tant à l'état pathologique qu'à l'état physiologique. Je ne m'occuperai ici que de celle de ces formes qui me paraît constituer une véritable hallucination hypnagogique de la sensibilité. Mon père, qui a longtemps éprouvé cette sorte de vertige, l'a décrite (1) ; j'y suis moi-même sujet ; j'en puis donc parler pertinemment. Voici en quoi elle consiste : quand on vient de se mettre au lit — car c'est lorsqu'on est placé dans la position horizontale que se produit la sensation vertigineuse dont je m'occupe ici, — et qu'on a, depuis quelques instants, fermé les yeux, il semble parfois qu'on est entraîné par un mouvement plus ou moins rapide. Tantôt ce mouvement a lieu toujours dans le même sens, mais en s'accélérant pendant quelques instants pour se ralentir ensuite ; tantôt il s'agit d'un mouvement de va-et-vient ; parfois encore, c'est un mouvement de rotation, comme si le lit sur lequel le dormeur repose tournait sur un axe, et, chose assez curieuse ! la volonté n'est pas toujours étrangère à la direction de ce mouvement : il

(1) Max Simon. *Du Vertige nerveux.* (*Mémoires de l'Académie de médecine*, Paris 1858, tome XXII et tirage à part.)



arrive souvent qu'on parvient à se faire emporter, si je puis dire, dans une direction déterminée, mais assez souvent aussi on ne saurait y réussir. Voilà, en peu de mots, la sensation que je voulais décrire.

Quelle est la nature de ce phénomène? Il me paraît évident qu'il s'agit ici d'une hallucination. Je ne vois pas, en effet, qu'une impression sensorielle perçue sans objet extérieur qui la suscite puisse être autre chose qu'une hallucination, et le moment, le milieu, si l'on veut me permettre cette expression, de la production du phénomène nous oblige de toute nécessité à ranger cette fausse perception dans la classe des hallucinations hypnagogiques, dont nous terminerons ici l'étude.

CHAPITRE X

DU SOMNAMBULISME ET DE LA VISION SOMNAMBULIQUE

Il n'est peut-être pas de question en physiologie qui ait plus excité la curiosité que cette manière d'être si particulière du système nerveux à laquelle on a donné le nom de somnambulisme.

Le somnambulisme consiste essentiellement en ce fait que les somnambules, plongés dans le sommeil, vont, viennent, se livrent à leurs occupations habituelles, accomplissent des actes, parfois très compliqués, avec la même sûreté, la même précision que le ferait un homme éveillé.

C'est ordinairement la nuit, après quelques heures de sommeil, que se manifeste l'accès de somnambulisme ; il dure un temps plus ou moins long; puis, le malade regagne son lit, ou y est reconduit par les personnes qui l'entourent, et, au réveil, il n'a généralement aucun souvenir des diverses péripéties de sa vie nocturne. Cependant, si la nuit est le moment ordinaire des accès de somnambulisme, il arrive aussi de voir le phénomène se produire pendant le jour. Dans ce cas, l'accès de somnambulisme ou bien commence par un sommeil plus ou moins profond, ou se déclare d'emblée, et alors, assez souvent, le somnambule, l'accès terminé, s'endort et n'a au réveil aucune conscience de ce qui lui est arrivé.

Les accès des diverses personnes sujettes à cet accident ne se présentent pas tous sous le même aspect, et il y a des degrès très nettement appréciables dans l'intensité du phénomène. Certains somnambules dans leurs accès ne changent pas de place, ne font aucun mouvement : ils tiennent des conversations longues, suivies, trahissent parfois leurs secrets, et n'ont à leur réveil aucun souvenir des confidences qu'ils ont pu faire. C'est là la forme du somnambulisme la plus rapprochée du sommeil normal. D'autres personnes font des mouvements, parlent, mais, comme les somnambules, dont nous venons de nous occuper, ne quittent pas leur lit.

Frank a raconté, sous le nom de *somniation*, l'histoire d'une jeune fille qui me paraît l'exemple le plus net de cette forme de somnambulisme. Cette jeune fille, en 1812, avait été effrayée par des soldats français qui menacèrent son père de la mort, et qui ne cessèrent leurs menaces que lorsqu'on eut accédé à leurs demandes. Le lendemain du jour où la scène, objet de sa frayeur, s'était produite, elle tomba dans un accès qui se répéta ensuite régulièrement à la fin de chaque jour. Après avoir poussé un profond soupir, elle tombait dans un sommeil complet ; on la plaçait alors sur un sopha, quelques phénomènes cataleptiques se produisaient, puis commençait la reproduction de la scène terrible qui, en l'impressionnant profondément, avait été la cause des étranges phénomènes auxquels elle était en proie. De sa main droite elle paraissait tirer une cartouche d'une giberne, qui aurait été placée

près de son dos, déchirant presque ses habits tant elle y mettait de force ; ensuite, elle faisait le geste de porter ces cartouches à sa bouche pour les déchirer ; de la même main, elle feignait de répandre de la poudre sur son pouce gauche, comme sur un bassinet de fusil. A ces actes succédaient ceux d'enfoncer la poudre et la balle au moyen d'une baguette et de bourrer. De temps à autre, la malade bien qu'elle ignorât la langue française, faisait entendre ces mots : Marche ! où est le baron ? qu'elle faisait suivre d'un jurement, toujours dans la même langue. Quand elle avait fini de bourrer, elle semblait énumérer avec les doigts certaines conditions.

Elle répétait à peu près la même scène dans le même ordre trois fois de suite. Enfin, elle frappait ses poings l'un contre l'autre, une sueur froide se répandait sur tout son corps, elle retombait dans une sorte de *coma*, puis s'éveillait sans aucun souvenir du drame qu'elle venait de représenter (1).

Enfin, il est des somnambules qui sortent de leur lit, se livrent à leurs occupations habituelles, lisent, écrivent, font des vers, des calculs, accomplissent des travaux très compliqués : c'est là le somnambulisme dans sa forme la plus accusée, dont nous citerons un peu plus loin un remarquable exemple pour essayer d'en trouver l'explication physiologique, l'interprétation la plus rationnelle.

Mais avant de rapporter cette observation, il nous paraît utile de dire quelques mots sur l'état des sens dans le somnambulisme. Cette question

(1) J. Frank. *Pathologie interne.*



est assez délicate, et d'une appréciation plus difficile qu'on ne serait tenté de le supposer tout d'abord. Une étude un peu attentive permet néanmoins de mesurer, en quelque sorte, le degré d'impressionnabilité des sens dans ce singulier état.

Etat des sens dans le somnambulisme. Sens de l'ouïe. Tout d'abord, il est hors de doute que les somnabubles perçoivent des impressions auditives, principalement quand ces impressions sont en rapport avec le rêve qui les occupe; c'est ce qui fait qu'on peut parfois amener les somnambules à accomplir certains actes, qu'on peut leur suggérer certaines idées. J'ajouterai que, très ordinairement encore, si on appelle un somnambule, il se retourne, regarde fixement, mais ne voit point. Cependant, bien évidemment, il a entendu son nom; un bruit, tout au moins, a été perçu.

Sens du goût et de l'odorat. Les personnes en état de somnambulisme ressentent également les impressions gustatives. En effet, comme nous le verrons plus loin, un somnambule, ayant demandé de l'eau-de-vie, distingua parfaitement qu'on lui donna tout d'abord un verre d'eau, qu'il repoussa après l'avoir approché de ses lèvres. Le sens de l'odorat est également susceptible d'impressions chez les somnambules, puisqu'un sujet, dont le Dr Encontre a rapporté l'observation (1), paraissait se servir de ce sens pour se guider dans ses pérégrinations nocturnes. Mais, il semble néanmoins que le fait de la

(1) *Journal de Médecine de Bordeaux.*

perception des odeurs soit assez rare chez les somnambules.

Sens du toucher. C'est, si je puis dire, le sens essentiellement éveillé dans le somnambulisme : c'est là, en quelque sorte, une caractéristique de cette modalité du système nerveux. Le toucher a donc chez les somnambules une extrême finesse. Tous les observateurs notent cette particularité et, certains d'entre eux sont tellement frappés de cette délicatesse du tact dans l'état de somnambulisme, qu'ils n'hésitent pas à dire que ce sens remplace celui de la vue chez les somnambules. On comprend bien qu'il s'agit là d'une métaphore, aucun écrivain sérieux n'admettant, ce que certains adeptes du somnambulisme ont avancé, que des somnambules voient par leurs mains, leur nuque, leur estomac, etc. Mais, encore une fois, la délicatesse du toucher, chez les somnambules, est extrême, les exemples qui le prouvent sont nombreux, et certains d'entre eux indiquent une telle exquise délicatesse du sens, une si grande aptitude de perception, qu'ils pourraient être révoqués en doute, si l'on ne savait la finesse d'impression que l'exercice du toucher fait contracter à certains aveugles (1).

Une somnambule, dont J. Frank a fait mention, reconnaissait, les yeux spasmodiquement fermés, les couleurs en les touchant, et, on peut se demander si la malade dont M. le Dr Dufay a rapporté

(1) Voir, pour l'extrême délicatesse du toucher auquel peut atteindre un aveugle, W. H. Lévy, *Blindness and Blind*.



l'intéressante observation (1), et qui, en pleine obscurité, assortissait merveilleusement les étoffes suivant leurs nuances, n'était pas dans ce cas.

Le fait d'écrire, de dessiner, de se livrer aux travaux les plus minutieux, qui se rencontre si fréquemment dans le somnambulisme, indique également assez nettement que, chez le somnambule, le sens du toucher est merveilleusement propre à recevoir les impressions les plus délicates.

Sens de la vue. Dans le somnambulisme, les yeux sont assez souvent ouverts : parfois, ils sont fermés. Si on examine l'état des yeux ouverts d'une personne en accès de somnambulisme, on voit qu'ils sont fixes, que la pupille est généralement dilatée et insensible à la lumière. Cependant, M. le Dr Dufay a constaté que chez Mlle R. L.. une augmentation ou une diminution dans l'intensité de la lumière amenait un rétrécissement ou une dilatation de la pupille, comme cela arrive à l'état normal ; mais le cas paraît rare.

Les somnambules voient-ils ? La question est extrêmement difficile à résoudre : car ici les faits sont contradictoires. Cependant, si, d'après quelques observations, il semble qu'il faille admettre la possibilité de perceptions visuelles dans l'état de somnambulisme, dans la majorité des cas il est bien évident que le somnambule ne voit pas, et il me semble que le fait de la perception visuelle est fréquemment admis sans preuve suffisante, car il arrive que si tel fait peut faire penser que le somnambule voit véritablement, tel autre fait, de va-

(1) Dr Dufay. *Revue scientifique*, 15 juillet 1876.

leur absolument identique, conduit à une conclusion contraire. Ce qui paraît avoir amené beaucoup d'auteurs, qui se sont occupés de la question, à admettre l'existence de perceptions visuelles dans le somnambulisme, c'est la difficulté grande que l'on trouve, en effet, à se rendre compte de certaines actions des somnambules, si on les considère comme insensibles aux impressions du sens de la vue. Mais il arrive alors que ces observateurs, pour faire concorder leur manière de voir avec les faits, se voient obligés de concéder aux somnambules la possibilité d'avoir des perceptions visuelles non seulement la nuit, mais encore les yeux fermés.

C'est ainsi que M. le Dr Lélut a pu écrire : « Que les yeux restent à demi-voilés par les paupières, ou bien que, largement découverts, ils aient ce regard fixe et profond qui semble plutôt se réfléchir vers l'organe de la fantaisie que se diriger vers les objets extérieurs, il est hors de doute que, dans l'un et l'autre cas, le somnambule, parmi les impressions de ces objets sur la rétine, perçoit au moins celles qui sont en harmonie avec ses fausses perceptions visuelles. *L'occlusion absolue des paupières n'empêcherait même pas ce résultat*, une action plus énergique et plus exclusive de la partie cérébrale du sens de la vue donnant au somnambule la faculté de recevoir des impressions lumineuses auxquelles il serait insensible à l'état de veille. »

Quelle que soit l'autorité du Dr Lélut, nous ne pouvons admettre que le phénomène de la vision puisse s'exercer dans de telles conditions, plus merveilleuses, à notre avis, que les faits auxquels

on veut leur faire servir d'explication. Non, les somnambules ne voient pas les yeux fermés, dans la nuit la plus obscure, et si les faits qui font admettre cette vision sont incontestables, ils sont susceptibles d'une interprétation rationnelle, sans qu'il soit besoin de recourir à un mode de perception visuelle s'exerçant en contradiction avec toutes les lois de la physique physiologique. Cette interprétation, nous la donnerons tout à l'heure ; mais il est nécessaire auparavant que nous rapportions au moins un exemple de somnambulisme qui servira, en quelque sorte, de base à la théorie que nous voulons établir.

Cet exemple, nous ne le prendrons point au hasard, mais nous aurons soin qu'il contienne précisément les particularités qui prêtent au somnambulisme cette sorte de merveillosité qui frappe si vivement l'observateur. Or, un des plus anciens faits rapportés offre ce caractère et contient une série d'expérimentations qu'on n'a guère fait que répéter depuis. C'est celui-là que nous choisirons. (1)

Un jeune ecclésiastique se levait toutes les nuits, prenait du papier, composait et écrivait des sermons. Lorsqu'il avait fini une page, il la relisait tout haut d'un bout à l'autre (si l'on peut appeler relire cette action faite sans le secours des yeux). Si quelque chose lui déplaisait, il le retranchait et écrivait, par dessus, les corrections, avec beaucoup de justesse. Dans un de ces sermons, il y avait une correction qui était surprenante : ayant mis dans

(1) Nous l'empruntons à peu près textuellement à l'article « Somnambulisme, » de l'*Encylopédie du XVIII*[e] *siècle*.

un endroit *ce divin enfant*, il crut en la relisant devoir substituer le mot *adorable* à *divin*; pour cela, il effaça ce dernier mot et plaça exactement le premier par-dessus : après cela, il vit que le *ce*, bien placé devant *divin*, ne pouvait aller avec *adorable* ; il ajouta donc fort adroitement un *t* à côté des lettres précédentes, de façon qu'on lisait *cet adorable enfant*. Pour s'assurer si le somnambule ne faisait aucun usage de ses yeux, on mit un carton sous son menton de façon à lui dérober la vue du papier, qui était sur la table ; mais il continua à écrire sans s'en apercevoir ; afin de découvrir à quoi il jugeait de la présence des objets qui étaient sous ses yeux, on lui ôta le papier sur lequel il écrivait et il lui en fut substitué plusieurs autres à différentes reprises ; mais il s'en aperçut toujours, parce qu'ils étaient d'une inégale grandeur : car quand on trouva un papier parfaitement semblable, il le prit pour le sien, et *écrivit les corrections aux endroits correspondants* à celui qu'on lui avait ôté ; c'est par ce stratagème ingénieux qu'on a pu recueillir quelques-uns de ses écrits nocturnes.

Ce que j'ai vu de plus étonnant, continue l'auteur de l'article, c'est de la musique faite assez exactement. Une canne lui servait de règle. Il traçait avec elle, à égale distance, les cinq lignes nécessaires, mettant à leur place la clé, les bémols, les dièses ; ensuite, marquait les notes qu'il faisait d'abord toutes blanches, et quand il avait fini, il rendait noires celles qui devaient l'être. Les paroles étaient écrites dessous. Il lui arriva, une fois, de les écrire en trop gros caractère, de façon qu'elles n'étaient pas placées directement sous la note cor-

respondante. Il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur, et, pour la réparer, il effaça ce qu'il venait de faire en passant la main dessus et refit plus bas cette ligne de musique avec toute la précision possible.

Autre singularité dans un autre genre, qui n'est pas moins remarquable. Il s'imagina une nuit, au milieu de l'hiver, se promener au bord d'une rivière et y voir tomber un enfant qui se noyait, la rigueur du froid ne l'empêcha point de l'aller secourir; il se jeta tout de suite sur son lit dans la posture d'un homme qui nage ; il en imita tous les mouvements, et après s'être fatigué quelque temps à cet exercice, il sent au coin de son lit un paquet de la couverture, croit qne c'est l'enfant, le prend avec une main, et se sert de l'autre pour revenir en nageant vers le bord de la prétendue rivière : il y pose son fardeau et sort frissonnant et claquant des dents comme si, en effet, il sortait d'une rivière glacée, Il dit aux assistants qu'il gêle et va mourir de froid, que tout son sang est glacé ; il demande un verre d'eau-de-vie pour se réchauffer. N'en ayant pas, on lui donne de l'eau qui se trouvait dans la chambre, il en goûte, reconnaît la tromperie et demande encore plus vivement de l'eau-de-vie, exposant la grandeur du péril qu'il courait. On lui apporte un verre de liqueur, il le prend avec plaisir et dit en ressentir beaucoup de soulagement, cependant il ne s'éveille pas, se couche et continue à dormir plus tranquillement (1).

(1) *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des arts, des sciences et des métiers par une société de gens de lettres*, mis en ordre

Nous voyons le sujet de cette observation agir comme s'il était éveillé, comme s'il voyait, et nombre de faits semblables ont été recueillis. Aussi, beaucoup d'auteurs admettent-ils, comme le Dr Lélut, que les somnambules ont réellement des perceptions visuelles.

« Les somnambules, dit M. Macario, sont sensibles aux objets qui sont en rapport avec leurs idées et leurs sentiments. En effet, comment ne tomberaient-ils pas dans les précipices effrayants qu'ils côtoient parfois, s'ils ne les apercevaient distinctement ? comment saisiraient-ils les objets qui sont à leur convenance ? comment monteraient-ils à cheval ? comment pourraient-ils lire, écrire, etc., s'il en était autrement ? De toute nécessité, il faut donc que les somnambules voient et sentent distinctement les objets avec lesquels ils sont en rapport. » (1)

On le voit : la sûreté des actes du somnambule, la précision de ses mouvements, frappe tous les observateurs, et c'est précisément cette précision, cette sûreté dans l'action qui les fait conclure à l'exercice du sens de la vue dans le somnambulisme. Mais si l'état d'activité des somnambules, si les actes compliqués qu'ils accomplissent peuvent faire penser qu'ils ont des perceptions visuelles, nombre de circonstances qui accompagnent ces actes ne permettent guère, en réalité, d'admettre l'existence de ces perceptions. Quand on interpose un carton entre les yeux du somnambule

et publié par MM. Diderot et d'Alembert, Genève 1776.

(1) Macario. *Du Sommeil, des Rêves et du Somnambulisme*, Pari s1857.



de l'*Encyclopédie* et le papier sur lequel il écrit, et qu'il continue à écrire sans s'apercevoir de l'écran placé devant lui, peut-on croire que ce somnambule se servait du sens de la vue ? Lorsqu'on substitue au papier sur lequel écrivait le même somnambule un papier exactement semblable et qu'il achève ses corrections sur cette feuille blanche, peut-on raisonnablement penser qu'il voyait ? Lorsqu'un somnambule, dans une chambre parfaitement éclairée, va allumer une bougie (1), peut-on croire chez lui à des perceptions visuelles ? Le somnambule de l'hôpital St-Antoine, dont le Dr Mesnet a rapporté l'histoire, (2) allumait fort bien sa cigarette et prenait soin d'éteindre avec le bout du pied le papier enflammé dont il s'était servi ; mais il ne voyait pas, une fois sa cigarette allumée et placée dans sa bouche, qu'on l'éteignait en soufflant dessus, car il ne faisait aucun signe pour s'y opposer, et c'était seulement après avoir vainement tenté de continuer à aspirer la fumée, qu'il rallumait sa cigarette. Ecrivait-il une lettre, il ne s'apercevait pas davantage qu'on lui soutirait son papier, et il continuait la phrase sur le papier qui se trouvait placé dessous, cela à plusieurs reprises.

Il semblait dit M. Maury, à propos de ce dernier fait, que, pour percevoir un acte, cet acte dût émaner de lui. La remarque est très juste et nous paraît montrer évidemment, dans le cas spécial dont il s'agit, que c'est par la sensibilité seule que le somnambule était en rapport avec les objets extérieurs. Aussi, regrettons-nous que le savant

(1) Macario. *Ouvrage cité.*
(2) Mesnet. *Archives générales de médecine.*

auteur ait admis dans ce cas un acte de la vision même très limité. Il est bien vrai que M. Maury ajoute que la mémoire des objets joue un grand rôle chez le somnambule, que *souvent* il voit et lit en pensée ; mais les restrictions nous semblent ici hors de mise.

Dans tous les faits que nous venons d'examiner, le somnambule n'a pas de perceptions visuelles objectives : il rêve. La vue n'agit pas, les impressions visuelles externes sont nulles. C'est pour cela qu'on peut enlever au somnambule, sans qu'il s'en aperçoive, le papier sur lequel il écrit. C'est pour la même raison qu'il allume une bougie dans une chambre parfaitement éclairée etc.

Théorie du Somnambulisme. Comment se fait-il que le somnambule agisse comme s'il voyait ? comment parvient-il à écrire ? comment peut-il faire des corrections sur un manuscrit que la vision externe ne lui permet pas d'apercevoir ? C'est que le somnambule perçoit une image hallucinatoire de ce qui l'entoure, de ce qui est en rapport avec lui, *de l'objet même que le sens du toucher lui révèle, et cela à l'endroit précis d'où la sensation tactile lui parvient.* Et c'est pour cette raison qu'il continue sur une nouvelle feuille blanche la phrase qu'il avait commencée sur une autre : le papier a été enlevé, mais *l'image mentale extériorisée demeure sur la nouvelle feuille*, si je puis dire, et le somnambule continue à voir les signes qu'il a écrits, alors qu'on lui a soustrait la feuille sur laquelle il les avait tracés. Il ne voit pas ce qu'il a effectivement écrit ; il en voit l'image hallucina-

toire, et cette image a, comme nombre de ces sortes d'images, la forme exacte, les couleurs mêmes de la réalité.

Ce que je viens de dire implique, en somme, — à cause de l'extériorisation des images du songe que j'ai admise tout à l'heure, — l'identité du rêve et de l'hallucination. Mais cette identité, qu'on a longtemps regardée simplement comme vraisemblable, est une réalité. Des observations sérieuses, précises, indiscutables, ne permettent pas d'en douter, et, parmi ces observations, le fait raconté par Tissot (1), de la vision très nette au réveil de la figure monstrueuse du rêve effrayant qui venait de l'éveiller, en est assurément un des plus curieux exemples ; celui de Spinoza, qui aperçoit éveillé un horrible lépreux qu'il avait vu en rêve, plus connu peut-être, n'est pas moins remarquable.

On doit se demander maintenant comment naît l'image hallucinatoire dont nous venons de parler. A cette question, nous répondrons que pour nous l'image que voit le somnambule est engendrée par les impressions tactiles qu'il continue à percevoir pendant son sommeil. Du reste, cette genèse des images visuelles n'est pas rare ; on la rencontre dans nombre de rêves, comme je l'ai montré ailleurs. C'est ainsi qu'une sensation de chaleur partant des pieds d'un homme endormi lui fera rêver qu'il gravit les pentes d'un volcan et marche sur des laves incandescentes, que la constriction d'un de ses bras fait apercevoir à un autre un spectre qui le saisit et veut le traîner hors

(1) Tissot. *L'Imagination, ses bienfaits et ses égarements surtout dans le domaine du merveilleux.* Paris 1868, p. 341.

de son lit. Mais si des impressions tactiles engendrent souvent des images visuelles dans le sommeil physiologique, par ce que j'ai dit de l'hyperesthésie du sens du toucher dans le somnambulisme, on comprendra que ces images doivent naître ici plus fréquemment encore d'une excitation du tact. Il n'y a donc là rien de très particulier; mais ce que les faits nous conduisent à admettre comme étant spécial à l'image du somnambulisme, c'est que cette image est le plus ordinairement, presque constamment, l'image même de l'objet qui a donné au tact l'impression perçue par le *sensorium* et que, projetée au dehors — si on veut me permettre cette expression — comme toutes les images hallucinatoires, elle *coïncide exactement* avec l'objet même qui l'a fait naître. Ainsi, d'une part le somnambule voit une image hallucinatoire de l'objet qui impressionne chez lui le sens du toucher; d'autre part, il perçoit par le sens du toucher l'impression réelle de l'objet dont il voit l'image fantastique; ces deux impressions, l'une réelle, l'autre purement hallucinatoire, qui s'étayent, se soutiennent, en quelque sorte, se corroborent, sont rapportées *au même point de l'espace*, et le somnambule est ainsi placé dans des conditions identiqucs à celles où se trouve l'homme éveillé en présence des objets réels. Et ce que produit ici le sens du toucher vis-à-vis de celui de la vue, les autres sens seraient également aptes à le produire; de telle sorte que nous pouvons définir la vie perceptive somnambulique, si je puis me servir de cette expression, *un état particulier du sommeil dans lequel des perceptions réelles, parfois auditi-*

ves, olfactives, gustatives, mais le plus ordinairement exclusivement tactiles, engendrent des images fantastiques visuelles qui coïncident exactement avec les objets ayant donné naissance aux perceptions réelles, et mettent ainsi, en quelque sorte, le dormeur dans les conditions de la veille.

Si maintenant l'on venait dire que l'image du rêve et l'objet qui a donné naissance à la perception réelle ne sont pas toujours identiques, nous avouerions que ces cas se rencontrent en effet. L'observation de l'*Encyclopédie* contient une particularité de ce genre, et Frank a cité, entre autres exemples semblables, celui d'un cavalier qui dans le sommeil somnambulique, s'habilla, mit ses bottes et ses éperons et enjamba un mur, croyant monter à cheval. Mais ce fait et les autres du même genre n'ont rien qui puisse nous embarrasser.

J'ai rapporté, dans un autre chapitre, une observation qui m'est personnelle et qui montre qu'il suffit d'impressions tactiles analogues à celles que ferait naître un objet donné pour que l'image de cet objet apparaisse dans la fantasmagorie du rêve. Je me voyais dans ce rêve, on s'en souvient, tenant un dé à jouer dont l'image était d'une absolue netteté. Or, en m'éveillant, je m'aperçus que j'avais entre les doigts ma couverture pliée de telle façon qu'elle me donnait, en effet, la sensation d'un corps parfaitement cubique.

On voit l'analogie des faits, et l'on comprend qu'il s'agit dans les exemples que nous venons de citer en dernier lieu de cas particuliers, qui n'infirment en rien la théorie que nous avons soutenue et dont il suffisait d'expliquer la genèse.

CHAPITRE XI

DE L'EXTASE

On a donné le nom d'*extase* à un état du système nerveux dans lequel le patient, immobile, — certains sens complétement émoussés, tandis que d'autres sont parfois dans un état d'hyperesthésie, — voit les idées sur lesquelles il a fixé son attention exclusive s'objectiver en des images hallucinatoires. J'ajouterai que cet état est fréquemment accompagné de phénomènes hystériques et cataleptiques.

C'est sous l'influence de préoccupations intellectuelles, mystiques, terrifiantes, parfois encore amoureuses, qu'apparaît l'extase.

Elle se montre quelquefois subitement : le patient tombe en extase sans que rien ait pu lui faire pressentir que ce phénomène dût se produire. Dans d'autres cas, les extatiques reconnaissent, à certains signes, la modification nerveuse qui va survenir : c'est ordinairement une concentration plus vive de l'attention, une plus grande activité des idées qui fait comprendre à l'extatique qu'il se trouve sous l'imminence de l'extase. Une jeune fille, dont le Dr Khun a rapporté l'histoire, était dans ce cas, et annonçait d'avance ce qui allait lui arriver ; elle recherchait la solitude au moment



de l'approche de l'accès (1). Une malade de M. le Dr Fd. Sanderet pressentait également qu'elle allait tomber en extase, elle annonçait qu'*elle allait partir* et, peu de temps après cet avertissement, l'extase se produisait en effet (2).

Les *traits de l'extatique* reflètent, d'une façon extrêmement vive, les images qu'il contemple. Ses attitudes sont expressives et peignent, en quelque sorte, les sentiments dont le voyant est agité. Quelques paroles viennent encore faire connaître les idées de l'extatique, ses douces ou douloureuses émotions. Sauvages a rapporté l'histoire d'une jeune fille qui restait assise, ne répondant à aucune question, soit par signes, soit par paroles, tenait ses bras en croix et proférait continuellement ces mots : *Jean, Jean, je demande le paradis !* Une autre jeune fille, dont parle Frank, poussait tout à coup un cri, comme si elle eût aperçu un objet désiré ; sa physionomie, de commune qu'elle était, prenait un aspect angélique ; assise sur son lit, les yeux ouverts et fixes, tournés vers le ciel, les bras levés et étendus, elle s'écriait : O saint Louis, ô le plus beau des jeunes gens, approchez et recevez-moi. Mon savant et vénéré collègue à l'asile de Bron, M. le professeur Arthaud, (3) a retracé l'observation d'une jeune fille dont les traits portaient l'empreinte de la joie la plus vive, pour revêtir bientôt tous les signes d'une profonde horreur ; en même temps, elle faisait le geste de pren-

(1) Kuhn. *Annales médico-psychologiques.*
(2) Sanderet. *Id.*
(3) Arthaud, *Relation de l'épidémie de Morzine.*

dre une lettre qu'on lui tendait et qu'elle lisait. La lettre venait-elle de la Vierge, son visage s'épanouissait; était-ce une missive du démon qui lui parvenait, sa figure marquait alors la plus vive indignation. Enfin, la jeune malade du Dr Giné, devenue extatique à la suite d'une passion très vive qu'elle avait conçue pour un de ses parents, faisait un mouvement des lèvres comme si elle embrassait quelqu'un. Les traits de sa physionomie indiquaient qu'elle était sous l'empire des sensations les plus agréables (1).

Les scènes que contemple l'extatique sont naturellement en rapport avec ses préoccupations, avec l'objet de ses méditations habituelles. Il s'agit fréquemment de sujets mystiques : Dieu, des anges, des saints, la Vierge, se montrent entourés d'une vive lumière. L'extatique entend leurs voix, reçoit leurs conseils. Les démons, l'enfer, forment encore la matière de ces visions.

Visions de John Engelbrecht. Parmi les visions de l'extase, il n'en est guère de plus curieuses que celles qui ont été éprouvées par John Engelbrecht et rapportées par Arnold (2).

Etant tombé en état de mort apparente, Engelbrecht s'imagina avoir visité l'enfer et le ciel. Voici en quels termes il raconte ce qu'il éprouva et quels tableaux se déroulèrent devant ses yeux: « Le jeudi, à midi, je sentis que la mort était proche et qu'elle montait des extrémités inférieures

(1) Giné, *Annales médico-psychologiques*, 1876

(2) Th. Arnold. *Observations on Insanity*, 2e édition, London, 1806.

aux supérieures. Mon corps devint roide, et je perdis le sentiment aux pieds, aux mains et dans les autres parties. Je ne pouvais ni parler, ni voir : ma bouche était paralysée ; mes yeux cessèrent de percevoir la lumière. J'entendis distinctement les assistants se dire : Tâtez-lui les jambes, comme elles sont froides et roides ! Il sera bientôt mort. Je n'avais point senti le toucher ; l'ouïe s'éteignit à son tour. Alors, je fus emporté dans l'espace avec la vitesse d'une flèche lancée par un arc. Pendant ce voyage, je me trouvai devant l'entrée de l'enfer : une obscurité effrayante, des nuages épais frappèrent mes regards ; mon odorat fut péniblement affecté par une fumée, une vapeur, une émanation d'une horrible amertume. J'entendis des hurlements et des lamentations horribles.

« De là je fus transporté, par l'Esprit-Saint, dans un chariot d'or, au milieu des splendeurs du ciel, où je vis les chœurs des saints anges, des prophètes et des apôtres, chantant et jouant autour du trône du Tout-Puissant. Les anges avaient la forme de flammes de feu, et les âmes des fidèles se montraient sous la forme d'étincelles lumineuses. Le trône du Très-Haut était resplendissant. Je reçus alors un message de Dieu, par l'intermédiaire d'un ange. »

La joie qu'Engelbrecht éprouva de cette communication et de ce spectacle fut si grande, qu'à dater de ce moment ce fut un enthousiaste qui pouvait à peine trouver des mots pour exprimer ce qui se passait dans son cœur.

« En revenant à moi, continue-t-il, je sentis mon corps se ranimer de la tête aux pieds, et je com-

mençai à entendre les prières qu'on faisait dans l'appartement. A l'ouïe succéda la vue. Peu à peu, les forces me revinrent. Je me levai et je ressentis une vigueur que je n'avais jamais éprouvée dans le cours de ma vie. La joie céleste m'avait tellement fortifié, que le peuple fut extrêmement surpris de me voir rétabli en si peu de temps. »

Depuis ce temps, John eut pendant plusieurs années des visions et des révélations fréquentes pendant le jour, les yeux ouverts, et sans aucun des symptômes de la maladie qui avait précédé la première vision. Il passait quelquefois huit, douze, treize jours, et même trois semaines, sans boire ni manger. Une fois, il resta neuf mois sans fermer l'œil. Une autre fois, il entendit pendant quarante et une nuits des anges chanter et jouer de la musique céleste; il ne put s'empêcher de se joindre à eux. Les personnes qui étaient auprès de lui furent si transportées de joie qu'elles se mirent à chanter avec lui pendant toute la nuit (1).

Visions extatiques. Les scènes auxquelles assistent les extatiques ne sont pas toujours aussi compliquées ; c'est un seul personnage, le Christ, la Vierge, un ange, une personne aimée, le démon parfois, qui se montrent à la personne en état d'extase. La jeune fille dont parle Frank apercevait saint Louis, et il ne paraît pas que d'autres figures intervinssent dans la vision. Une femme, dont Hoffmann a rapporté l'observation, et qui, après avoir assisté au prêche, resta immobile comme une statue, complètement insensible, les yeux ouverts

(1) Th. Arnold. *Observations on Insanity*.



et fixés au ciel, paraît n'avoir aperçu que l'image du Christ. En effet, quand on la questionna sur ce qu'elle avait éprouvé, elle répondit qu'elle n'avait rien senti, ni rien entendu de ce qui se passait autour d'elle ; mais qu'elle avait contemplé son Sauveur et éprouvé des sensations délicieuses : son état d'extase avait duré une heure environ. Enfin, une petite fille de l'asile de Bailleul, dont le Dr Desmares a retracé la maladie, voyait dans ses extases la Sainte-Vierge qui lui promettait sa guérison.

Dans plusieurs des cas d'extase que nous avons rapportés, le sens de la vue est uniquement affecté. Mais dans ce même état, les autres sens peuvent être également atteints d'hallucinations aussi vives aussi nettes que celles que nous avons vues intéresser l'organe visuel. Quelques extatiques perçoivent des odeurs délicieuses et cette circonstance se présente lorsque l'image visuelle qu'ils contemplent représente Dieu, la Vierge ou des anges. Si, au contraire, l'extatique aperçoit l'image du diable, il ne sera pas rare qu'une odeur méphitique, empestée, accompagne le phantasme visuel.

Des hallucinations de l'ouïe s'associent encore assez fréquemment aux apparitions de l'extase, ainsi que nous l'avons noté plus haut. Et ici également, les discours entendus ont une étroite liaison avec les images contemplées.

Enfin, le sens du toucher peut aussi être affecté dans l'extase. Nous avons vu Engelbrecht emporté à travers l'espace avec la rapidité d'une flèche, et l'on sait que certains extatiques se sentent soulevés en l'air ou transportés d'un endroit à un autre.

Enfin, les baisers que croient recevoir quelques malades de personnages imaginaires rentrent encore dans les hallucinations tactiles de l'extase.

J'ai noté un cas de ce genre et l'on trouve dans Immermann le fait d'une dame qui dans la conversation s'interrompait tout à coup, tombait en extase, et semblait savourer les baisers imaginaires d'un amant mystique.

Improvisations dans l'extase. Quand on parcourt les observations d'extase recueillies par les auteurs on remarque qu'il est fréquemment noté que les patients se livraient à des chants pendant leur accès. Tantôt ce sont des hymnes en rapport avec une vision céleste. Quelquefois, il s'agit de véritables improvisations, ayant toujours trait néanmoins à la scène fantastique à laquelle croit assister l'extatique, aux pensées qui l'occupent.

Frank a rapporté longuement, trop longuement peut-être, l'observation d'une malade atteinte d'extase cataleptique, qui, dans ces accès, improvisait souvent des chants dont l'auteur allemand prit même le soin de noter la musique. Une de ces improvisations roulait sur de beaux anges avec lesquels elle jouait, et pour lesquels elle croyait cueillir des fleurs. Dans une autre extase, elle chanta qu'elle allait guérir, parce que Dieu, ayant exaucé ses prières, avait envoyé vers elle des hommes qu'elle regardait comme des dieux, et qu'elle espérait que par leurs efforts sa maladie se dissiperait, mais non sans avoir à éprouver encore de vives douleurs.

Ces improvisations étaient en langue polonaise, que connaissait la malade, quoiqu'elle parlât ha-

bituellement l'allemand. Une de ces compositions bien que n'étant point en vers, présente une sorte de rythme, n'est point dénuée d'une certaine poésie et est assez régulièrement composée pour mériter d'être citée ; en voici un fragment :

Dieu grand et plein de miséricorde !
Hélas ! secours-moi, je suis malheureuse !
O toi le consolateur des affligés !
Rends-moi forte de la vertu de patience,
Car toi seul es mon espérance.
En toi je me confie.
O vous mes amies
Voyez mon affliction,
Comprenez combien l'homme est peu de chose.
Combien il diffère peu de la poussière.
O Dieu grand et plein de bonté,
Mon unique espérance,
Mets fin à mes douleurs,
Ou rends-moi à la santé.
Que ceux qui ont longtemps joui de la vie cessent de vivre ;
Mais moi, hélas ! je me dessèche dans ma fleur.

Prédicants et prophètes. Lors de l'affection épidémique qui régna en Suède en 1841 et dans laquelle on observait, entre autres symptômes, des phénomènes extatiques, les malades se livraient également à des chants, chants qui étaient bientôt remplacés par des prédications roulant sur le salut, le jugement dernier, etc. Du reste, l'histoire de cette épidémie est assez intéressante pour que nous nous y arrêtions un instant.

C'est au mois de septembre 1841 qu'une jeune fille de seize ans, Lisa Andersdocter, commença à souffrir de la poitrine et de la tête, et chanta bientôt malgré elle toute la journée. Ses chants, qui consistaient

tout d'abord en des airs, furent ensuite accompagnés de paroles : c'étaient des psaumes que la jeune fille entonnait ordinairement d'une voix forte et claire. Quelque temps après, elle se mit à prononcer des discours religieux. Elle prêcha d'abord tous les dix ou douze jours ; puis bientôt, plus souvent. Elle tombait dans des extases pendant lesquelles elle paraissait recevoir des révélations. Alors elle se mettait à chanter, puis elle s'éveillait et, après quelques phénomènes convulsifs, elle commençait à prêcher. Elle mettait tant d'ardeur à sa prédication, qu'elle en était parfois couverte de sueur. Elle prétendait que c'était le Saint-Esprit qui parlait par sa bouche.

Une foule de jeunes filles ou de femmes furent bientôt atteintes de la même affection que Lisa Andersdocter. Elles aussi tombaient en extase et avaient alors des visions divines. Elles voyaient le ciel, Dieu et les anges, le repas des élus à la table de Dieu ; le séjour des démons, le lieu du supplice des coupables se montraient aussi à leurs yeux. Comme Lisa Andersdocter, elles prêchaient sur le salut, annonçaient la fin du monde, le jugement dernier et, parfois, le jour de leur propre mort ; toutes prédictions qui demeuraient sans effet.

Les prédications et les prédictions furent également un des caractères de l'épidémie extatique des *camisards* ou trembleurs des Cévennes. Cette épidémie commença dans une verrerie du Dauphiné, à Peyra, après la révocation de l'édit de Nantes. Un fanatique, nommé du Serre, ayant reçu mission des ministres réfugiés à Genève, après avoir exalté ses auditeurs par ses prédications anti-pa-

pistes, soufflait dans la bouche des plus fervents pour leur communiquer le don de prophétie. « Les prophètes pullulèrent, on les comptait par centaines ; c'étaient quelquefois des enfants de sept ou huit ans... Les fanatiques s'assemblaient dans les bois, les cavernes, les lieux déserts, sur les cîmes des montagnes, au nombre de quatre ou cinq cents, quelquefois même de trois à quatre mille. Là, ils attendaient *l'esprit d'en haut*. Puis le prophète soufflait dans la bouche des aspirants au don de prophétie, en leur disant : « *Recevez le Saint-Esprit*, » et alors ils prophétisaient à leur tour, tremblaient, se roulaient, écumaient... Ce fanatisme, réduit en système, comptait quatre grades : *l'avertissement*, *le souffle*, *la prophétie*, *le don*. Chaque troupe avait un prophète (1). »

Enfin, l'épidémie d'Amsterdam, en 1566, offre des faits du même genre que ceux que nous venons de rapporter. Là aussi, les patients prétendaient prophétiser ; de plus, ils parlaient les langues étrangères, devinaient ce qui se passait au loin.

Ces prédications, ce don de prophétie, cette connaissance des choses cachées se retrouvent dans nombre d'épidémies extatiques. Il importe d'examiner séparément chaque ordre de faits et de rechercher si ces faits peuvent être acceptés par une logique un peu sévère, et, dans le cas où la saine critique ne nous obligerait pas à les rejeter, d'en donner une interprétation rationnelle.

Il est impossible, quand on considère tous ces

(1) Grégoire. *Histoire des sectes religieuses qui sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les différentes contrées du globe*, Paris 1828.

prédicants qui se répandent en intarissables discours, discours qu'ils déclarent tous tenir involontairement, de n'être pas frappé de la ressemblance qu'offrent avec eux les aliénés atteints de certaines formes maniaques. Nous rencontrons, en effet, dans les asiles des malades qui disent parler malgré eux, qui prétendent que quelqu'un parle en eux, qu'on les fait parler ; les paroles, ajoutent-ils, leur viennent sur les lèvres sans qu'ils le veuillent, elles se prononcent, si je puis dire, d'elles-mêmes et sans qu'ils fassent effort pour les exprimer. Dans un autre chapitre, j'ai montré qu'un tel phénomène devait être rattaché à une impulsion de la fonction langage, impulsion qui, à un moindre degré, rend encore compte de ces voix sans bruit, de ce langage de la pensée que l'on considère habituellement comme constituant une espèce particulière d'hallucinations, auxquelles on a donné le nom *d'hallucinations psychiques*. Et ces paroles que quelques malades prononcent malgré eux, ces mots sans bruit, ce langage interne, que dénoncent certains autres aliénés, sont en rapport avec le délire que l'on constate chez les patients. Eh bien ! dans les diverses épidémies extatiques dont nous venons de parler, on rencontre des faits absolument analogues à ceux que nous venons de mentionner. « Je proteste ici et je déclare devant l'Être suprême, dit Elie Marion, un extatique des Cévennes, que je ne suis nullement sollicité ni gagné ou séduit par qui que ce soit à prononcer nulles autres paroles que celles que l'esprit ou l'ange de Dieu forme lui-même en se servant de mes organes ; et c'est à lui que j'abandonne entièrement,

dans mes extases, le gouvernement de ma langue, n'occupant alors mon esprit qu'à penser à Dieu et à me rendre attentif aux paroles que ma bouche récite. Je sais que c'est alors un pouvoir étranger et supérieur qui me fait parler. Je ne médite point, ni ne connais par avance les choses que je dois dire moi-même. Pendant que je parle, mon esprit fait attention à ce que ma bouche prononce comme si c'était un discours récité par un autre, mais qui laisse ordinairement des impressions plus ou moins vives dans ma mémoire (1). »

On ne saurait mieux rendre que ne le fait Elie Marion ce qu'il éprouvait ; mais nous croyons qu'on peut donner du fait lui-même, qu'il convient d'admettre avec ses particularités, une tout autre explication.

Interprétation des faits. Les acquisitions antérieures de l'esprit, images innombrables et souvent recueillies d'une façon inconsciente, sont toutes localisées dans un certain nombre de cellules et ces cellules sont liées à des cellules du mouvement qui permettent la manifestation au dehors, par la parole, de ces images cérébrales. Qu'une impulsion générale ait été donnée à l'esprit, en raison de la disposition mentale du sujet, comme on comprend que cela puisse être dans l'extase, dans la folie, dans certains états nerveux qui créent aux malades un milieu spécial, et, bien que la volonté n'agisse pas actuellement, alors même que l'attention serait appelée ailleurs, autant au moins que cela se peut

(1) Misson. *Les Prophètes protestants*, avec une préface de M. A. Bost.

faire dans de telles conditions, il arrivera que la série des images mentales en rapport avec la disposition d'esprit du sujet sera mise en mouvement par une sorte d'impulsion inconsciente résultant de cette disposition même. Avec cette série d'images, entreront naturellement en action les cellules du mouvement qui servent à leur manifestation extérieure, et le sujet qui subira cette influence aura ainsi conscience d'une force étrangère qui agit en lui, indépendamment de sa propre volonté et, parfois même, en opposition avec elle. Telle est, ce nous semble, l'explication de ce qu'éprouvait le prophète protestant et qu'il a si bien dépeint.

Comment faut-il interpréter les prétendues prophéties faites dans les épidémies extatiques ? J'ai dit plus haut que dans le mal de prédication qui régna en Suède aucune des prophéties des émules de Lisa Andersdocter ne se réalisait. Il en fut ainsi partout, et si dans certains cas on voit que l'événement annoncé fut sur le point de s'accomplir, il est facile de juger que la prophétie ne dépassait pas les limites d'une simple prévision, si même on n'est en droit de croire à une pure coïncidence.

Pour ma part, c'est cette dernière impression que me laissent nombre de ces faits merveilleux et, entre autres, celui de l'enfant de l'hôpital d'Amsterdam, qui annonça le départ projeté d'un des membres du conseil municipal pour la ville de La Haye (1). Mais il y a plus, et je suis persuadé que beaucoup de ces faits ne doivent d'être passés dans l'histoire de la science que grâce à une insuffisante

(1) Voyez Brierre de Boismont. *Des Hallucinations.*

observation et à l'absence de toute critique sérieuse.

Prétendu don des langues. Dans son remarquable travail sur l'épidémie de Morzine, M. Arthaud a soumis à une sévère critique les allégations de plusieurs témoins d'après lesquelles une jeune fille aurait parfaitement répondu à des questions posées en latin, et une autre, parlé la langue allemande dont elle n'avait aucune notion. Or, de l'examen impartial des faits, il résulte pour l'ancien médecin en chef de l'Antiquaille que ces faits sont loin de présenter la certitude que doit offrir une observation scientifique.

« Quelque étrange que fût un pareil phénomène, dit M. Arthaud, je ne saurais me refuser à l'admettre par le motif qu'il échapperait aux explications de la science, s'il se présentait entouré de toutes les garanties que la raison est en droit d'exiger ; mais en est-il ainsi dans l'espèce ? MM. F... et V... se bornent à dire : « Nous savons que les malades ont donné des réponses exactes à des questions faites en langues inconnues. » Il est permis de croire que s'ils le savent, c'est très probablement de la bouche de M. le curé qu'ils l'ont appris ; ils ne disent pas l'avoir constaté eux-mêmes. Or, cet ecclésiastique a bien voulu nous renseigner sur les faits qui nous occupent et qu'il admet sans restriction. Pour le premier, il paraît en avoir été l'unique témoin. Pour le deuxième, il s'agit d'une jeune fille mise en présence d'un prêtre étranger voyageant avec son élève, et attiré à Morzine par le récit des phénomènes extraordinaires qui s'y

passaient. Cette fille en état de crise ayant articulé des mots inintelligibles pour le prêtre, l'élève, qui connaissait la langue allemande, les aurait compris ! Loin de moi la pensée de mettre en doute la parfaite bonne foi, l'entière sincérité de M. le curé, mais, en vérité, son témoignage remplit-il en cette circonstance les conditions exigées par les règles de la vieille logique ? J'ajouterai, ce qui n'est pas sans importance, que ces faits se seraient passés il y a plus de trois ans, que rien d'analogue n'a été signalé depuis cette époque, quoique pendant ces trois années une centaine de malades aient présenté par milliers les accidents nerveux qui sont la condition ordinaire de la production des phénomènes regardés comme surnaturels. Il me paraît donc impossible de les regarder comme suffisamment prouvés (1). »

On ne saurait mieux dire et, je le répète, je suis persuadé que, dans plusieurs épidémies du même genre, nombre des faits n'ont été admis et ne sont passés dans l'histoire des sciences que par suite d'une insuffisante critique. Mais ces faits fussent-ils authentiques — et il y en a qui offrent ce caractère — qu'il n'y faudrait rien voir de merveilleux ni de surnaturel.

Souvenirs inconscients. A chaque instant, nous recueillons, dans le monde extérieur, par l'intermédiaire des sens, une foule innombrable d'images et cela d'une facon inconsciente. Ces images s'accumulent, se déposent, en quelque sorte, par

(1) Arthaud. *Relation d'une hystéro-démonopathie épidémique observée à Morzine*, 1862.

couches successives, chacune ensevelissant la précédente. Mais toutes ces images sont là, existant virtuellement, si je puis dire, et pouvant renaître un jour. Aussi voyons-nous, dans certains états physiologiques ou pathologiques, les acquisitions ignorées de l'esprit se révéler, apparaître tout à coup à la conscience.

« Les fous, dit Maudsley, reviennent quelquefois, dans leur délire, sur des scènes et des événements dont ils n'ont aucun souvenir dans leur état normal. Sous l'empire de la fièvre, un malade peut réciter des passages entiers dans une langue qu'il ne comprend pas : c'est qu'il a, par hasard, entendu ces passages. Il suffit de rêver qu'on est à l'école pour éprouver de nouveau toutes les sensations par lesquelles on y a passé ; des souvenirs sans nombre se pressent avec une instantanéité et une lucidité remarquables devant la conscience de l'homme qui se noie (1). »

Au moment de la mort, dit M. Macario, des personnes ont vu se dérouler devant elles le tableau de leur vie entière, dont elles embrassaient le détail en un instant. « Je connais, ajoute le même auteur, ce phénomène par expérience. Un jour, en me baignant dans la Seine, je pensai me noyer ; dans cet instant suprême, toutes les actions de ma vie se montrèrent comme par enchantement aux regards effrayés de mon esprit (2). »

Enfin, on connaît le fait de la domestique dont parle Coleridge qui, dans le délire de la fièvre, ré-

(1) Maudsley. *Physiologie de l'esprit*, traduit de l'anglais par Alex. Herzen, Paris 1879.

(2) Macario. *Du Sommeil, des Rêves et du Somnambulisme*.

citait de longs passages en hébreu, qu'elle ne comprenait certainement pas et qu'il lui était impossible de répéter quand elle était bien portante, mais qu'elle avait entendu lire à haute voix par un clergyman chez lequel elle servait.

Tous ces faits, signalés par des observateurs attentifs, montrent nettement que dans certains états particuliers du système cérébral, des souvenirs, qui ont été recueillis d'une façon inconsciente, peuvent exister d'une façon latente et se révéler tout à coup avec l'apparence d'une production spontanée de l'esprit. Ces remarques s'appliquent d'elles-mêmes, si je puis dire, aux faits mentionnés plus haut.

Mais, revenons à l'extase et à certaines particularités de ce curieux état dont nous n'avons point encore parlé. L'insensibilité est, on l'a vu, un des phénomènes que l'on observe dans l'extase. Elle est quelquefois portée à un degré tel que l'on peut piquer, pincer, brûler le patient, sans qu'il éprouve aucune douleur. Le fait est surtout remarquable chez certains faquirs indiens qui finissent par tomber dans un état d'insensibilité et de raideur tétanique que rien ne peut faire cesser. Hébert a rapporté avoir rencontré un faquir ne pouvant plus marcher que sur un pied et qui était dans l'impossibilité d'abaisser les bras. Cette raideur des membres chez les extatiques est commune, et M. Calmeil a vu de ces malades garder le lit pendant des mois entiers et conserver les bras inflexiblement tendus, les muscles du cou et de la poitrine contractés ; tout leur corps avait la rigidité d'un cadavre. (1) Cette

(1) Calmeil. *De la folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire depuis la*

insensibilité, cette rigidité cadavérique, intimement liées à l'état de l'organe encéphalique, paraît en être la conséquence, et on peut la concevoir comme le résultat du dynamisme nouveau qui préside dans l'extase aux opérations du cerveau. Mais si cet état ne fait que coexister, en quelque sorte, avec la contemplation de l'image hallucinatoire chez la plupart des extatiques, chez quelques-uns, il est le résultat d'un effort conscient de la volonté, l'esprit s'absorbant en une idée unique d'anéantissement.

Le Dr Cheyne a vu un faquir qui, par une concentration extrême de la pensée, aidée du reste d'un long exercice, arrivait à revêtir les apparences de la mort et demeurait plusieurs heures dans cet état. Au rapport de Braid, des faquirs se feraient enfermer hermétiquement dans un sac ou un coffre et enterrer ; ils reviennent ensuite graduellement à la vie.

Insensibilité. Si l'état de mort apparente obtenu par la concentration de la pensée est un phénomène des plus remarquables, l'insensibilité à la douleur à laquelle arrivent certains extatiques ne mérite pas moins de fixer l'attention : et, ici également, les faits sont nombreux. C'est certainement l'insensibilité que procure la contemplation extatique qui permet à certains dévots, dans les fêtes indiennes, de se faire suspendre par un croc de fer qui traverse leur chair et de se balancer ainsi transpercés, sans accuser aucune douleur ; c'est

renaissance des sciences en Europe jusqu'au XIXe *siècle*, Par s 1845.

encore à leur état d'extase qu'il faut attribuer le pouvoir qu'ont les derviches hurleurs de manier des barres de fer rougies au feu et de se déchirer les chairs à l'aide d'instruments tranchants. Ces étranges mutilations sont très communes dans les lamasseries du Thibet, et M. Huc a raconté qu'il rencontra un jour une foule de pèlerins allant assister à l'horrible spectacle d'un lama Bokte devant s'ouvrir le ventre, prendre ses entrailles et les placer devant lui.

« Le Bokte qui doit faire éclater sa puissance, comme disent les Mongols, continue M. Huc, se prépare à cet acte formidable par de longs jours de jeûne et de prière. Pendant ce temps, il doit s'interdire toute communication avec les hommes et s'imposer le silence le plus absolu. Quand le jour fixé est arrivé, toute la multitude des pèlerins se rend dans la cour de la lamasserie et un grand autel est élevé sur le devant du temple. Enfin, le Bokte paraît. Il s'avance gravement au milieu des acclamations de la foule, va s'asseoir sur l'autel et détache de sa ceinture un grand coutelas qu'il place sur ses genoux. A ses pieds, de nombreux lamas, rangés en cercle, commencent les terribles invocations de cette affreuse cérémonie. A mesure que la récitation des prières avance, on voit le Bokte trembler de tous ses membres et entrer graduellement dans des convulsions frénétiques. Les lamas ne gardent bientôt plus de mesure, leur voix s'anime, leur chant se précipite en désordre, et la récitation des prières est enfin remplacée par des cris et des hurlements. Alors, le Bokte rejette brusquement l'écharpe dont il est enveloppé, détache sa cein-

ture, et, saisissant le coutelas sacré, s'entr'ouvre le ventre dans toute sa longueur. » (1)

Nous nous arrêterons ici, sans insister davantage sur l'examen de ces faits, où il est assez délicat, on le comprend, de démêler, dans l'insensibilité dont font preuve les acteurs de ces scènes, ce qui appartient à l'état spécial où se trouve le système nerveux sous l'influence d'un état mental créé, en quelque sorte, par les pratiques décrites ci-dessus, et ce qui revient à la supercherie, qu'il est difficile de croire absolument absente de ces exhibitions monstrueuses.

(1) Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, Paris 1850.

CHAPITRE XII

DE L'HYPNOTISME

Si on place, dit M. Maury, en face des yeux d'une personne et à peu de distance de son visage, un objet brillant, un métal poli, ou même si on se borne, en la regardant fixement, à offusquer sa vue par des gestes et à frapper son imagination, cette personne est-elle d'une constitution nerveuse, débile, et maintient-elle son regard concentré sur l'objet qui miroite devant elle, elle tombe dans un état cataleptique analogue à celui que produit l'inhalation des anesthésiques. Ses membres accusent un certain état de raideur ou entrent dans un relâchement plus ou moins complet, la sensibilité est émoussée ou même abolie, mais certains sens tels que l'ouïe ou le tact, en quelques parties du corps, acquièrent une prodigieuse vivacité. Les moindres sons sont perçus, les plus légères impressions réfléchies ; et des songes, des hallucinations s'offrent alors à l'esprit, comme cela a lieu dans certains accès de catalepsie (1).

La production des phénomènes ainsi exposés par M. Maury, et dans les circonstances indiquées par cet auteur, est connue sous le nom *d'hypnotisme*. L'étude de l'hypnotisme faite, d'une façon

(1) Maury. *La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au Moyen âge*, Paris 1863.

scientifique et vraiment rationnelle, est assez récente. C'est Braid, Philips, Giraud-Teulon, Demarquay, Azam (1), Charcot, Dumontpallier et Magnin, Cullerre (2), Beaunis (3), qui, par leurs travaux, ont jeté le plus de lumière sur ces curieux problèmes de la physiologie pathologique du système nerveux.

Historique. Si l'étude scientifique de l'hypnotisme est récente, la connaissance des faits en eux-mêmes est beaucoup plus ancienne. Dans l'antiquité, au moyen âge, au siècle dernier, on trouve l'hypnotisme mis en usage par les magiciens et les sorciers, qui attribuaient à l'intervention divine ou diabolique les hallucinations et autres phénomènes présentés par les patients. Des divers modes de divination employés par les anciens : l'*hydromancie* ou le sort par l'eau, la *catoptromancie* ou le sort par les miroirs, la *lécanomancie* ou la divination à l'aide d'un bassin dans lequel on jetait des plaques d'or ou d'argent, la *lychnomancie* ou le sort par les lampes, la *cristallomancie* ou la divination par le cristal, ne reposaient évidemment que sur l'impression produite sur le sujet en expérience par un corps brillant contemplé avec persistance, l'esprit du voyant étant mis, du reste, dans une disposition particulière par son propre désir et parfois aussi, par l'inhalation de certains substances.

(1) Azam, *Hypnotisme, double conscience et altération de la personnalité*, Paris, 1887.

(2) Cullerre. *Magnétisme et hypnotisme*, 2e édition, Paris 1887.

(3) Beaunis. *Le Somnambulisme provoqué*, Paris 1887. (*Bibliothèque scientifique contemporaine*.

Apulée, (1) rapporte, d'après Varron, que les Tralliens, à l'occasion de la guerre de Mithridate, eurent recours aux divinations par voie de la magie, et qu'un enfant, après avoir contemplé dans l'eau l'image de Mercure, chanta, dans une prédiction de cent soixante vers, ce qui arriverait. Nous savons encore que Didius Julianus usa de la catoptromancie pour connaître l'issue d'un combat, se servant d'un enfant, sur la tête duquel on avait pratiqué des enchantements, pour regarder dans le miroir magique.

C'était, en effet, aux enfants que les magiciens anciens avaient recours dans leurs opérations, et c'est également des enfants, que les Talebs de l'Orient emploient pour leurs enchantements. Ce choix est, pour nous, parfaitement justifié. Il tient évidemment à la constatation d'un fait, à savoir : qu'une organisation impressionnable, comme celle des enfants et des femmes, est éminemment favorable à la production des phénomènes. L'écrivain ancien dont je parlais tout à l'heure, Apulée, se demande pourquoi les enfants sont plus particulièrement aptes à la divination, et il en donne une explication en rapport avec les idées philosophiques et religieuses de son temps ; mais nous qui voyons tous les jours la facilité avec laquelle les organisations délicates, les femmes, les enfants, sont facilement mis dans l'état hypnotique, nous comprenons la vraie raison de la prédilection des magiciens pour de semblables sujets.

La divination par les miroirs était accompagnée de certaines pratiques destinées à mettre le voyant

(1) Apulée. *L'Apologie.*

dans une disposition d'esprit favorable à la production de l'hallucination. Le jeûne, les parfums, la récitation de diverses formules, paraissent avoir été employés pour cet objet, et sont encore aujorud'hui en usage chez les successeurs des magiciens de l'Orient. On parfume le miroir, on jeûne pendant sept jours, on garde la plus sévère retraite et, par ses propres yeux ou ceux d'une vierge ou d'un enfant, on voit, la formule sacramentelle récitée, les anges invoqués, auxquels on peut adresser ses demandes (1).

Il est facile de voir que l'hydromancie, la lécanomancie, etc., n'étaient que des variantes de la divination par les miroirs. Là aussi, il y avait un objet brillant dont la contemplation faisait apparaître une image hallucinatoire, que le voyant prenait pour la divinité invoquée ou la vision réelle des événements futurs. Il semble même résulter de certains récits, qu'une hallucination auditive a parfois accompagné le phantasme visuel. Pour peu qu'on soit au courant du lien étroit qui unit entre elles les impressions sensorielles, ce fait ne paraîtra pas extraordinaire et sera facilement accepté.

D'après un biographe italien de Cagliostro, il semblerait que le célèbre aventurier thaumaturge, qui avait visité la Grèce, l'Egypte, la Perse, l'Arabie, en aurait rapporté des pratiques divinatoires étroitement liées aux phénomènes de l'hypnotisme. On se servait, dans ces pratiques divinatoires, d'une *pupille* ou *colombe*, c'est-à-dire d'un enfant dans l'état d'innocence. Placé devant une carafe, cet enfant obtenait, par l'imposition des mains du

(1) Voir Reinaud. *Description du cabinet Blacas.*

grand cophte, la faculté de communiquer avec les anges, et voyait dans cette carafe tout ce qu'on voulait qu'il y vît. Il semble, du reste, que les Orientaux, sans rapporter les visions obtenues à leur véritable cause, aient eu une notion des phénomènes hypnotiques plus nette que les magiciens antiques et se soient rendu un compte plus exact des faits.

« Comme la vue, écrit Ibn Khaldoun, est le sens le plus noble, ils (les devins) lui donnent la préférence ; fixant leurs regards sur un objet à superficie unie, ils le considèrent avec attention jusqu'à ce qu'ils y aperçoivent une chose qu'ils veulent annoncer. Quelques personnes croient que l'image aperçue de cette manière se dessine sur la surface du miroir ; mais elles se trompent. Le devin regarde fixement cette surface jusqu'à ce qu'elle disparaisse et qu'un rideau semblable à un brouillard s'interpose entre lui et le miroir. Sur ce rideau se dessinent les formes qu'il désire apercevoir et cela lui permet de donner des indications soit affirmatives, soit négatives sur ce qu'on désire savoir. Il raconte alors les perceptions telles qu'il les reçoit. Les devins, pendant qu'ils sont dans cet état, n'aperçoivent pas ce qui se voit réellement dans le miroir, c'est un autre mode de perception qui naît chez eux (1). »

Ce passage est extrêmement curieux. Les phénomènes y sont décrits avec une fidélité singulière, et dans cet autre mode de perception dont parle l'auteur, on devine l'hallucination.

(1) Ibn Kholdoun. *Prolégomènes*, trad. de Plane, cité par M. Maury.

C'est encore à l'hypnotisme qu'il faut rapporter les expériences dont un sorcier algérien, Achmed, rendit témoins, au Caire, lord Prudhoë et M. de Laborde (1). Là, comme toujours, c'était un enfant qui servait de sujet aux expériences. Une encre épaisse ayant été répandue dans le creux de sa main, le jeune Egyptien y vit bientôt des hommes se mouvoir, paraître et disparaître. Ces expériences furent répétées souvent devant M. de Laborde et reproduites par lui avec un plein succès. Aussi, le savant membre de l'Institut, s'il est réservé sur leur explication, ne met point en doute la réalité des faits.

« De toute cette concordance d'observations et d'expériences, dit-il, il résulte un fait bien positif, c'est que, sous l'influence d'une organisation particulière et par l'ensemble des cérémonies, parmi lesquelles il est difficile de distinguer celles qui aident à l'opération de celles qui n'en sont, pour ainsi dire, que le cortège d'apparat, des enfants ramassés partout, sans aucune préparation, sans qu'on puisse admettre de fraude, voient dans le creux de leur main, avec la même facilité qu'à travers une lucarne, des hommes se mouvoir, paraître et disparaître, qu'ils appellent et qui se produisent à leur commandement, avec lesquels ils s'entretiennent, et dont ils conservent le souvenir après l'opération. J'ai rapporté le fait, mais je n'explique rien ; car, même après avoir produit moi-même ces effets surprenants, je ne me rends pas compte des résultats que j'ai obtenus. J'établis seulement de la manière la

(1) Léon de Laborde, *Commentaiee sur l'Exode.* Paris 1841 in-folio.



plus positive et j'affirme que tout ce que j'ai dit est vrai ; et, après douze ans qui se sont passés depuis que j'ai quitté l'Orient, je fais cette déclaration parce que, laissant de côté la réalité absolue des apparitions, et même une exactitude quelconque dans les réponses, je ne puis admettre qu'on m'ait trompé et que je me sois trompé moi-même sur des faits qui se sont répétés vingt fois sous mes yeux, par ma volonté, devant une foule de témoins différents, en vingt endroits divers, tantôt entre les quatre murs de ma chambre, tantôt en plein air, ou bien dans ma cangue sur le bord du Nil. »

De ce qu'écrit M. de Laborde, du passage cit plus haut d'Ibn Khaldoun il est impossible de ne pas conclure que les objets aperçus par le sujet en expérience ne soient des phantasmes hallucinatoires. Ce n'est pas en effet sur le miroir lui-même, qu'Ibn Kheldoun dit que les figures apparaissent mais, si on se le rappelle, sur une sorte de rideau semblable à un brouillard, qui s'interpose entre le miroir et le voyant. Le miroir a donc disparu c'est-à-dire que les perceptions externes ont cessé et que des images régressives, si je puis hasarder cette expression, images en rapport avec les préoccupations du moment chez l'hypnotisé, s'y sont substituées.

De même, les sujets observés par M. de Laborde voient dans le creux de leur main avec la même facilité qu'à travers une lucarne ; de telle sorte qu'ici encore l'image ne coïncide pas avec l'objet qui provoque la vision, mais que, cette fois, elle est au delà et qu'il s'agit d'un phantasme projeté, en quelque sorte, comme cela se remarque pour toutes

les images cérébrales objectivées. Il n'est pas jusqu'au genre des images qui ne montre qu'on a affaire ici à des hallucinations.

Du récit des faits nombreux qui ont été recueillis, il résulte, en effet, que l'image perçue est en rapport avec la disposition d'esprit du sujet en expérience, avec ses habitudes, avec ses idées, ses acquisitions antérieures.

C'est ainsi qu'un Latin, qui hantait les jeux du cirque et était constamment vaincu aux courses de char par la faction opposée à la sienne, vit apparaître dans un vase plein d'eau les chevaux et les chars du cirque (1); que ceux qui, au moyen âge, consultaient le sort par les miroirs, voyaient généralement se montrer des anges ou des démons ; c'est ainsi enfin que les veuves indiennes aperçoivent dans le miroir que leur remet le prêtre, au moment où elles montent sur le bûcher, les transmigrations des âmes.

La contemplation du miroir, de l'eau, d'un corps brillant quelconque fait-elle seule naître des hallucinations ou faut-il accorder une part d'action dans leur production aux diverses pratiques qui l'accompagnent, invocations, parfums, etc. ?

Nous croyons que l'action des invocations, prières, etc., est bien réelle et ne saurait être mise en doute. Les talismans, les invocations, les formules récitées par le magicien servent évidemment à mettre le voyant dans une disposition d'esprit favorable à la production du phénomène hallucinatoire, et même à favoriser l'apparition d'images

(1) Maury. *La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au Moyen âge*, Paris 1863.

fantastiques données. Il y a là une espèce de suggestion qui amène, en quelque sorte, la vision voulue. Pour ce qui est des parfums, ordinairement brûlés sur un réchaud et dont les vapeurs sont aspirées par le sujet en expérience, ils agissent vraisemblablement en mettant celui qui les respire dans un état semianesthésique très favorable à la production des phantasmes.

Jusqu'ici nous avons vu qu'un objet brillant, miroir, eau, métal étaient employés pour amener l'état nerveux qui permet aux hallucinations de se produire. Mais cette vue d'un corps brillant n'est pas absolument nécessaire, ainsi qu'il a été dit plus haut. La contemplation persistante, dans une certaine disposition mentale, d'un objet quelconque, amène les mêmes résultats.

Modes de production de l'hypnotisme. Au XIVme siècle, les moines du mont Athos obtenaient la vision de la lumière du Thabor par la contemplation de leur nombril. Ces moines sont connus sous le nom d'*ombiculamini* ou ομφαλόψυχοι, à cause précisément du fait que je viens de noter. Voici quelle était la manière d'obtenir la céleste vision. « Placé dans un coin, observe ce que je dis : ferme les portes, élève ton esprit au-dessus de tout ce qui est passager ou périssable, laisse tomber ta barbe sur ta poitrine, applique tes yeux et toute ton âme au milieu du corps, au *nombril*. Resserre les voies aériennes pour ne pas facilement respirer. Efforce-toi intérieurement de trouver l'endroit du cœur où siègent toutes les facultés. Tu ne rencontreras d'abord qu'obscurité et densité impénétrable. Mais,

au bout de quelques jours et quelques nuits, ô prodige ! tu goûteras une ineffable jouissance. Car alors l'esprit voit ce qu'il n'a jamais vu, il perçoit une lumière éclatante entre le cœur et lui. » Cette lumière, selon les moines, était la vraie lumière de Dieu, celle qui apparut sur le mont Thabor.

La contemplation par le voyant de son doigt, de son nez, est une variante du procédé employé par les moines du mont Athos pour obtenir les visions désirées.

Une autre manière de faire naître le sommeil hypnotique consiste à fixer la vue et soit sur une ligne blanche tracée à la craie, soit encore sur un cercle noirci.

La première de ces deux méthodes a été employée par le Père Kircher, qui la décrit (1) et s'en est servi pour amener chez des poules un état cataleptique. Une poule liée préalablement est déposé sur le sol. On trace une ligne blanche sur le parquet devant ses yeux. Si, quand elle est devenue calme on enlève les liens, on la voit alors demeurer immobile. Czermak, qui a répété les expériences du Père Kircher, a constaté que les liens sont inutiles et qu'il suffit de tenir la poule avec les mains. « La ligne blanche ne sert qu'à fixer le regard de l'animal, et au bout de peu de temps on observe des phénomènes identiques à ceux qu'on a étudiés sous le nom d'hypnotisme. L'animal, quoique laissé parfaitement libre, ne cherche pas à s'échapper. Il conserve exactement la position qu'on lui donne quelque forcée qu'elle soit. Ses yeux sont parfois

(1) *Ars magna lucis et umbræ*

grands ouverts, le plus souvent demi-clos. Cet état dure de une à cinq minutes. (1) »

Ces expérimentations ne sont pas sans être préjudiciables aux animaux qui y sont soumis, c'est au moins ce qui résulte d'un note adressée par M. Harting à l'Académie des sciences (2). « Il y a quelques années, dit M. Harting, je fis un grand nombre d'expériences sur des animaux hypnotisés de la manière bien connue : des poules, des pigeons, des lapins, des cobayes, des grenouilles. Or, si l'hypnotisation était plusieurs fois répétée sur le même individu, son système nerveux s'en trouvait fortement ébranlé. J'avais des poules qui, à des intervalles de deux ou trois jours, furent soumises à l'hypnotisation ; après trois semaines environ, une des poules commencça à boîter ; bientôt, une hémiplégie se déclara et l'animal mourut. Il en fut de même des cinq autres poules. Toutes furent atteintes d'hémiplégie les unes après les autres, bien qu'après des espaces de temps différents. En trois mois, toutes les poules étaient mortes. Cette expérience, ajoute M. Harting, doit nous rendre très circonspect quand il s'agit d'appliquer l'hypnotisme à l'homme. ».

Nous verrons plus loin d'autres faits commander plus impérieusement encore dans l'application à l'homme des pratiques hypnotiques, la réserve que conseille ici le savant que nous venons de citer. Mais revenons à l'exposition des diverses pro-

(1) Mat. Duval. *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, tome XVIII, art. *Hypnotisme*.

(2) Harting. *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, séance du 13 février 1882.

cédés employés pour produire les phénomènes de l'hypnotisme.

Il n'est pas nécessaire, pour obtenir l'état hypnotique, que l'objet que doit fixer le regard soit brillant, ni blanc, comme dans les expériences que nous venons de rapporter : un cercle noir contemplé avec persistance amène le même résultat.

« Je trace avec un morceau de braise, sur une planche carrée, dit Gigot-Suard, un cercle de 10 centimètres de diamètre que je noircis dans toutes ses parties. J'invite M[lle] X... à regarder fixement le cercle noir, comme elle avait regardé quelques jours auparavant la bougie avec laquelle elle s'était elle-même hypnotisée. Après une minute au plus, elle était hypnotisée et en état de somnambulisme (1). » Cette expérience montre bien que ce qui agit surtout ici, c'est la fixité du regard, la contemplation attentive et prolongée de l'objet offert à l'hypnotisé.

Dans les expériences bien connues de M. Dupotet, c'était évidemment aussi la fixité du regard, la contemplation exclusive de l'objet offert à l'attention du voyant qui amenait l'état curieux dans lequel tombaient bientôt les sujets qui acceptaient l'expérimentation. Mais comme, ici l'esprit du voyant était, quoi qu'on en ait pu penser, dans une disposition particulière, outre les accidents cataleptiques qu'il nous est facile de constater, nous assistons à la production de phénomènes dans les-

(1) Gigot-Suard. *Les mystères du magnétisme animal et de la magie dévoilés ou la vérité démontrée par l'Hypnotisme*, Paris 1860.

quels il est impossible de ne pas reconnaître des hallucinations terrifiantes. C'est ce qui ressort bien évidemment du récit qu'a fait lui-même M. Dupotet de son expérience du *miroir magique*, récit que je vais reproduire ici en supprimant toutefois la partie spirite, si je puis dire, de sa relation, dont nous ne saurions accepter les données fantaisistes, et qui sent plus son magicien que l'expérimentateur sévère.

« Un homme de vingt-cinq à vingt-six ans s'approche du rond fatidique, le considère d'abord avec un regard assuré, en examine les circonvolutions, car il est inégalement tracé, lève la tête, regarde un instant l'assemblée, puis reporte ses regards en bas de ses pieds. C'est alors qu'on aperçoit un commencement d'effet : sa tête se baisse davantage, il devient inquiet de sa personne, tourne autour du cercle sans le perdre un instant de vue ; il se penche davantage encore, se relève, recule de quelques pas, avance de nouveau, fronce les sourcils, devient sombre et respire avec violence. On a alors sous les yeux la scène la plus étrange, la plus curieuse : l'expérimenté voit, à n'en pas douter, des images qui viennent se peindre dans le miroir ; son trouble, son émotion, plus encore ses mouvements inimitables, ses sanglots, ses larmes, sa colère, son désespoir et sa fureur, tout enfin annonce, prouve le trouble, l'émotion de son âme. Ce n'est point un rêve, un cauchemar, les apparitions sont réelles : devant lui se déroule une série d'événements représentés par des figures, des signes qu'il saisit, dont il se repaît, tantôt gai, tantôt rempli de tristesse, à mesure que les tableaux

de l'avenir passent sous ses yeux. Bientôt même, c'est le délire de l'emportement, il veut saisir le signe, il plonge en lui un regard terrible; puis, enfin, il s'élance et frappe du pied le cercle charbonné, la poussière s'en élève et l'opérateur s'approche pour mettre fin à ce drame rempli d'émotion et de terreur. »

On a vu plus haut que des mouvements vivement répétés devant les yeux d'une personne, et de façon à offusquer sa vue, peuvent mettre la personne, objet de ces pratiques, en état d'hypnotisme. Cette façon d'amener les phénomènes hypnotiques n'est pas aussi fréquemment mise en usage que la contemplation des corps brillants, mais il paraît pourtant que cette manière de faire n'est pas moins efficace que la précédente. Si nous en croyons certains récits, ce procédé serait fort en usage dans les Indes, où des voleurs d'enfants se seraient, plus d'une fois, servis de ce moyen pour stupéfier leurs victimes et les empêcher de reconnaître leurs parents ou les personnes de leur entourage ordinaire. Un fait de ce genre se serait produit à Canton en 1820. Un tisseur de soie, passant dans une rue, reconnut l'enfant de son maître qui avait disparu depuis plusieurs jours. Interpellé par lui, l'enfant tourna vers le tisseur un regard stupide et ne le reconnut point. Le tisseur reconduisit l'enfant vers son père, l'entraînant malgré lui. Ce ne fut qu'après diverses cérémonies pratiquées par les prêtres de Bouddha que l'enfant reconnut son père et sa mère. Des recherches qu'on fît, à l'occasion de cet événement, il résulta que plusieurs milliers d'enfants avaient été enle-

vés de la même façon et au moyen des mêmes pratiques.

De tels récits ne sauraient être acceptés qu'avec une extrême réserve, et j'avoue que je serais tenté de les rejeter absolument si les phénomènes d'obturation intellectuelle, obtenus en offusquant la vue qui y sont signalés, n'avaient jamais été constatés que par des hommes dont on serait autorisé, sinon à suspecter la bonne foi, à récuser tout au moins la compétence scientifique. Mais ce n'est pas le cas ici, car un fait tout semblable a été rapporté par le Dr James Esdaile, chirurgien au service de la compagnie des Indes, qui en a été témoin et qui l'a contrôlé avec toute la sévérité désirable (1).

Esdaile traversant le bazar de Hoogly, vers les premiers jours de juin 1845, le Dr Esdaile vit une foule considérable rassemblée devant le bureau de police. S'informant de la cause de ce rassemblement, il apprit qu'on venait d'arrêter un individu qui avait volé un enfant. L'enfant et le voleur étaient dans le corps-de-garde où le savant chirurgien entra. Là, il vit un enfant de dix à douze ans, assis sur les genoux d'un homme qu'on disait l'avoir délivré. Cet enfant avait un air stupide et hébété ; un de ses yeux était prodigieusement gonflé ; le Dr Esdaile le fit conduire à l'hôpital. On lui fit alors voir l'accusé. A ses demandes, celui-ci répondit qu'il était barbier, et, pour appuyer son dire, il présenta un paquet dans lequel on ne trouva autre chose, en effet, que les instruments dont les barbiers se servent à l'ordinaire.

(1) J. Esdaile, *Mesmerism in India*, London.

Cependant le jeune garçon, qui revint bientôt à lui, interrogé sur ce qui lui était arrivé, déclara que, s'étant rendu le matin dans le champ voisin de sa maison, un étranger, quittant le chemin, l'avait abordé en marmottant des paroles magiques ; que, lui prenant ensuite la main dans une des siennes, il lui avait passé l'autre transversalement devant les yeux. Cela fait, l'enfant avait perdu connaissance et avait été emmené par l'étranger, mais sans aucune espèce de contrainte : il se sentait forcé de le suivre. Lorsqu'il revint à lui, il était à la porte de Chandernagor, à deux milles du lieu où l'étranger l'avait abordé. Il n'avait ni bu ni mangé avec cet homme, il n'avait point fumé non plus, et le maître de l'enfant et ses amis déclarèrent que c'était un garçon intelligent, de conduite régulière, n'ayant jamais éprouvé de crises convulsives ; on n'avait pas remarqué non plus qu'il eût jamais été sujet à des promenades nocturnes.

Je terminerai ce que j'ai à dire sur les divers modes de production de l'hypnotisme, en notant que l'on peut encore faire naître ce curieux état par des impressions auditives répétées et toujours les mêmes. Mais comme ce moyen est beaucoup moins connu que le précédent, et a été moins fréquemment mis en usage, je me bornerai à cette simple mention, non sans faire observer pourtant qu'il n'y a, dans le fait du sommeil nerveux obtenu en offusquant le sens de l'ouïe, rien qui puisse surprendre. Nous sommes, en effet, dans les deux cas, en présence de phénomènes identiques, puisqu'il s'agit en somme, ici comme dans les faits que nous avons examinés plus haut, de la concentration de

l'attention sur une même impression, et de la fatigue d'un sens qui joue, dans la vie mentale, un rôle considérable. D'après Heidenhain, des excitations tactiles conduiraient au même résultat (1).

Phénomènes d'anesthésie et d'hypéresthésie de la sensbiilité générale. Jusqu'ici nous ne nous sommes occupés que des divers moyens à l'aide desquels l'état hypnotique peut être produit, et des représentations mentales qui naissent ordinairement dans cet état. Mais il est d'autres phénomènes que l'on constaste chez les hypnotisés et qu'il est nécessaire d'étudier. C'est ce que nous allons faire présentement, nous efforçant encore, autant que cela nous sera possible dans ces obscures questions de donner des faits une explication rationnelle. Cependant, comme parmi ces phénomènes il en est quelques-uns, comme l'hypéresthésie de la sensibilité générale, l'état tétanique des muscles qui, considérés en eux-mêmes, ne ressortissent point directement au sujet qui nous occupe, nous ne ferons que les rapporter rapidement, nous arrêtant plus longtemps aux faits de suggestion en rapport avec ces phénomènes que l'on trouve mentionnés dans les expériences de Braid (2) et d'Azam (3) principalement.

Quand on consulte les divers travaux publiés sur l'hypnotisme, on voit que les sujets hypnotisés

(1) Chambard. *L'Encéphale*, 1881, p. 236.

(2) Braid. *Neurypnologie. Traité du sommeil nerveux*, trad. par J. Simon.

(3) Azam. *Hypnotisme, double conscience et altérations de la personnalité*, Paris 1887.

éprouvent tantôt de l'anesthésie, tantôt de l'hypéresthésie de la sensibilité générale. Dans les expériences instituées par MM. Demarquay et Giraud-Teulon, à la maison municipale de santé, l'hypéresthésie générale ne fut constatée qu'une fois. M. Azam, bien qu'il ne note pas le rapport des sujets mis en anesthésie par l'hypnotisme à ceux chez qui les pratiques braidiques ont amené de l'hypéresthésie, a fréquemment rencontré le premier état. Dans le fait qu'a rapporté M. le Dr Guérineau, de Poitiers, la sensibilité à la douleur était anéantie, tandis que le tact était conservé; et l'analgésie était telle que pendant qu'on lui coupait la cuisse, le blessé disait se croire en paradis; mais il indiqua avec précision le moment où les tissus avaient été coupés. Enfin, une opération tentée, quelques jours auparavant, par MM. Broca et Follin sur une femme de quarante ans avait pu être pratiquée sans que la malade ait ressenti aucune douleur. Je n'insisterai pas sur ces observations qui sont connues de tous et qui avaient fait naître tout d'abord, au point de vue de la pratique des opérations chirurgicales, des espérances que l'avenir n'a point réalisées. J'ajouterai cependant qu'on voit par les faits cités par Demarquay et Giraud-Teulon que nombre de malades souffrant de diverses affections, ont vu les vives douleurs qu'elles ressentaient calmées à l'aide du sommeil hypnotique.

Si l'hypnotisme amène fréquemment l'anesthésie à différents degrés, il produit aussi l'hypéresthésie. Dans les expériences faites à la maison municipale de santé dont nous parlions tout à l'heure,

une malade offrit une hypéresthésie générale très marquée. Une jeune fille hypnotisée par le Dr Azam présenta également ce même phénomène au plus haut degré ; mais il s'agissait ici de l'hypéresthésie du sens musculaire, et c'est uniquement par cette exagération de la sensibilité musculaire que l'auteur dont nous parlons explique des actes très compliqués qu'accomplissait cette jeune fille, actes qui, selon nous,doivent être compris comme nous l'avons fait dans la théorie que nous avons proposée en nous occupant du somnambulisme naturel. La malade dont il est ici question offrait encore une hypéresthésie singulière du sens de la température. Elle sentait la chaleur développée par la main nue placée à quarante centimètres derrière son dos, et un objet froid donnait naissance, dans les mêmes conditions, à une aussi exquise perception.

Hypéresthésie de certains sens. Tandis que la vue n'agit pas en général, certains sens spéciaux, fréquemment frappés de torpeur dans l'état hypnotique, ainsi que le montre l'absence à peu près complète de toute réaction chez les malades auxquels Giraud-Teulon et Demarquay avaient fait respirer des solutions ammoniacales ou dont ils avaient humecté les lèvres et la langue avec ces mêmes solutions, certains sens, dis-je, offrent parfois un état d'acuité extrême. Quelques sujets perçoivent des odeurs dont personne n'a le moindre soupçon. Il semble même qu'il suffise d'avoir touché longtemps auparavant un corps odorant pour que l'hypnotisé s'en aperçoive.

Mais le sens qui acquiert incontestablement, dans l'état d'hypnotisme, la plus grande finesse, c'est le sens de l'ouïe. Tous les observateurs sont unanimes sur ce point. Une malade de la maison municipale de santé entendait très distinctement des paroles murmurées d'une voix très faible par une personne placée au pied de son lit, alors que les assistants, quelque attention qu'ils y missent, ne pouvaient rien entendre. La jeune fille, dont M. Azam a rapporté l'intéressante histoire, entendait une conversation tenue à un étage inférieur, le bruit d'une montre placée à une distance de vingt-cinq pieds. Si l'hypéresthésie auditive n'est pas dans tous les cas aussi accusée, toujours cependant on la constate, et à un degré très marqué. Aussi, est-ce avec raison que Demarquay et Giraud-Teulon (1) trouvent dans cet état spécial du sens de l'ouïe l'explication de certains faits de suggestion, qu'on a quelquefois rapporté à une sorte d'action s'exerçant par la volonté de l'hypnotisant, par l'empire que prendrait l'opérateur sur le sujet hypnotisé. Mais, si les auteurs dont je viens de parler expliquent par la conservation et, mieux encore, par l'hypéresthésie du sens auditif certains faits de suggestion, ils n'accordent peut-être pas à cette action suggestive toute la valeur qu'elle a en réalité, n'y voyant guère que le résultat d'ordres transmis à voix basse à l'hypnotisé et que celui-ci exécuterait volontairement ; de plus, ils se refusent complètement à admettre la suggestion par les attitudes musculaires, phénomène net-

(1) Demarquay et Giraud-Teulon, *Recherches sur l'hypnotisme ou sommeil nerveux*, Paris 1860.

tement constaté pourtant, et parfaitement susceptible d'une interprétation physiologique.

Etat cataleptique, suggestion par l'attitude. On sait que l'état cataleptique n'est pas rare chez les hypnotisés et que. dans la catalepsie, les sujets gardent pendant un temps très long les attitudes qu'on leur donne. Or, Braid a constaté que les attitudes données par lui au corps de ses hypnotisés, pendant la période de catalepsie faisaient naître chez eux les états de l'âme dont ces attitudes sont l'expression naturelle. Ainsi, en faisant prendre à des sujets l'attitude de la prière, il excitait en eux le sentiment religieux ; s'il étendait horizontalement leur bras, en supination et le poing fermé, et inclinant légèrement leur tête en avant, il voyait leur visage prendre une expression menaçante, et bientôt après ils se jetaient avec fureur sur des antagonistes imaginaires (1). M. Azam ayant placé les bras de Mlle X... dans la position de la prière, cette jeune fille, interrogée après avoir été laissée un certain temps dans cette position, répondit qu'elle ne pensait qu'à prier et qu'elle se croyait à une cérémonie religieuse. « La tête penchée en avant, les bras fléchis, elle sent son esprit envahi par toute une série d'idée d'humilité, de contrition ; la tête haute, ce sont des idées d'orgueil..., ces expériences, répétées un grand nombre de fois différentes et sur d'autres personnes, arrivent ordinairement au même résultat (2). »

(1) J.-P. Philips. *Cours théorique et pratique de Braidisme ou hypnotisme*, Paris 1860.

(2) Azam. *Archives de médecine*, janvier 1860. Voir aussi du

Ces faits, quand on y veut bien réfléchir, sont moins extraordinaires qu'ils ne paraissent au premier abord. Il y a entre les images mentales, les images-signes qui les représentent et les mouvements musculaires qui servent à rendre sensibles ces images et ces signes, une liaison si intime, ils forment entre eux une chaîne à anneaux si serrés que, quelque chaînon que l'on vienne à saisir, tous les autres sont comme entraînés à la suite, et non-seulement l'image cérébrale suscite l'image-signe et celle-ci, les mouvements musculaires qui servent à la parole, mais l'action peut-être inverse, et quand nous avons prononcé non pas seulement un nom, mais une des syllabes qui le constituent, le reste du mot est, pour ainsi dire, évoqué, arrive de lui-même et la représentation mentale imagée surgit en même temps. Mais s'il en est ainsi pour la parole sonore, pourquoi en serait-il autrement pour la physionomie et le geste qui est, en somme, une autre expression de la pensée, un véritable mode de langage. Nous ne voyons donc rien d'impossible à ce que des attitudes spéciales suscitent des images mentales données et, ici, l'expérience vient confirmer ce que la théorie pouvait faire prévoir.

Suggestion par impression auditive. Si les faits de suggestion par impression auditive ne doivent être acceptés qu'avec la prudente réserve commandée en toute question scientifique, eux non plus n'ont rien en eux-mêmes qui puisse les faire rejeter par

même auteur : *Hypnotisme, double conscience et altérations de la personnalité*, Paris 1887.

une raison sévère. Ces faits consistent principalement dans la persuasion inspirée à l'hynoptisé que tel ou tel objet en contact avec ses sens est d'une nature différente de celle qu'il a réellement, que telle partie de son corps a subi une modification déterminée. « J'étends les bras de Mlle X..., dit Philips, et je lui affirme qu'ils ont subi la rigidité du fer et qu'ils sont aussi insensibles que les bras d'un fauteuil. Ce changement se produit en effet. MM. Cerise et Legouest, ainsi que plusieurs de leurs confrères présents, s'assurent de l'état d'insensibilité par des pincements impitoyables exercés pendant un quart d'heure sur les membres de la victime, qui a porté pendant longtemps les traces de ces épreuves violentes, mais nécessaires. La dernière expérience essayée sur Mlle X... avait pour objet l'illusion du goût : Je lui présente un verre d'eau pure accompagné d'une petite cuillère, en lui disant : Voilà une glace à la pistache. Elle prend le vase, l'examine, et déclare n'y voir que de l'eau claire. Je feins de renvoyer le verre et je le représente au sujet l'instant d'après en lui disant : Voici une glace à la vanille que vous ne trouverez digne d'aucun reproche. Cette fois, la vue et le sens musculaire sont illusionnés : le sujet prend la petite cuillère et puise dans le verre avec ce léger effort et ce mouvement semi-circulaire et moelleux de la main gastronome qui creuse un cône de crême figée. Mais l'influence n'a pu complétement séduire le goût, Mlle X... se plaint que cette glace est mauvaise. »

Je le répéte, tout en acceptant ces faits avec quelque réserve, il faut bien se persuader qu'il ne

s'y rencontre aucune impossibilité, rien que les données de la pathologie de l'esprit ne permettent d'expliquer. En somme, l'hypnotisme est un sommeil et nous savons que dans le sommeil des images mentales surgissent facilement sous l'influence d'impressions auditives, même quand ces impressions consistent en un discours tenu à l'oreille du dormeur. Reil, on s'en souvient (1), a mentionné le fait d'une personne rêvant ce qu'on lui racontait à l'oreille, et M. Maury a rapporté qu'un jour qu'il était plongé dans le sommeil, son frère ayant prononcé ces mots : *Prenez une allumette*, il se vit, en effet, dans son rêve, allant chercher une allumette. Mais l'image du rêve et l'image hallucinatoire ne sont que des phénomènes du même genre, et mieux encore, un seul et même phénomène. Un état hallucinatoire peut donc être suscité par une perception auditive, c'est-à-dire qu'il peut arriver, ainsi que je l'ai exposé dans la théorie de l'hallucination visuelle, que les sens influencés se trouvent alors dans le même état physiologique que lors d'une perception réelle, et cela étant, nous ne devons pas nous étonner d'entendre la jeune fille hypnotisée par M. Philips prendre la résistance molle de l'eau pour celle d'un corps plus compact, accuser une perception sensitive en rapport avec l'image gustative hallucinatoire suscitée dans son esprit.

Pour ce qui est de la rigidité que prenait le bras de Mlle X..., nous croyons que ce phénomène doit être interprété différemment. On voit, en effet, que Philips recommande de malaxer le membre

(1) Voir le chapitre II de cet ouvrage.

dont on veut obtenir la rigidité, pour faire, en quelque sorte, sentir au patient qu'il ne sent pas. Mais on sait que dans certains états hypnotiques les muscles entrent en contracture sous l'influence d'une excitation mécanique portée, d'après Charcot, dans l'état léthargique, sur le tendon, le muscle lui-même ou le nerf dont il est tributaire, et, toujours d'après le même auteur, à l'aide d'une excitation cutanée légère dans l'état somnambulique chez certaines femmes atteintes de la grande hystérie et hypnotisées par les méthodes ordinaires. Il est donc vraisemblable qu'on n'a pas affaire, dans la première expérience de Philips, à un phénomène de suggestion, mais que la rigidité du bras, semblable, pour me servir de l'expression de l'auteur, à celle d'une barre de fer, tiendrait à une neurilité spéciale à l'état léthargique ou somnambulique, d'après laquelle toute excitation sensitive se réfléchirait en quelque sorte et amènerait une contraction musculaire portée aux plus extrêmes limites. Du reste, il y a longtemps déjà que, sans faire la distinction établie par M. Charcot entre les phénomènes éprouvés par les hypnotisés cataleptiques ou somnambuliques, on savait que la contraction musculaire est très facilement excitée en malaxant les muscles des hypnotisés, et qu'une légère friction fait rapidement cesser cet état de contraction du muscle.

Philips, Azam ont cité des faits nombreux qui ne laissent aucun doute sur la réalité du phénomène.

On a vu plus haut que l'hypnotisme n'est pas sans danger pour les animaux qui y sont soumis.

Il y a donc lieu de penser qu'il peut ne pas être inoffensif pour l'homme. Dans ces derniers temps, néanmoins, on a contesté qu'il pût y avoir quelque danger dans les pratiques hypnotiques. Il résulte cependant des faits publiés par Demarquay et Giraud-Teulon qu'il faut être extrêmement prudent dans l'usage de l'hypnotisme qui présente, tout au moins, des inconvénients de plus d'une sorte. Une dame endormie par les auteurs que je viens de citer aurait, en effet, dans l'état hypnotique, inconsciemment révélé des faits qui pouvaient la compromettre si gravement, que les expérimentateurs se hâtèrent de mettre fin au sommeil dans lequel elle était plongée, et une antre personne, s'étant fait hypnotiser par simple curiosité, recouvra difficilement l'usage de ses sens, et demeura deux jours extrêmement souffrante « de cette petite expé-« rience fantaisiste ».

CHAPITRE XIII

DE L'ILLUSION

Il y a, on le sait, deux sortes d'illusions. L'une est purement physiologique, l'autre est un phénomène fréquemment observé dans les maladies de l'esprit. C'est de ce second genre d'illusions que nous allons nous occuper ici ; mais il est pourtant nécessaire que nous disions quelques mots de l'illusion physiologique.

Illusion physiologique. L'illusion physiologique n'est pas toujours identique à elle-même et on peut, au moins pour certains sens, la diviser en deux espèces bien distinctes : l'une que j'appellerai *illusion invincible* ; l'autre qui sera l'*illusion par préoccupation d'esprit*.

J'appelle *illusion invincible* une illusion dans laquelle la réflexion ne peut pas faire considérer l'objet qui produit l'illusion sous un autre aspect que celui sous lequel nous le voyons, bien que notre raison nous indique que cet aspect est illusoire.

Il est des exemples de ce genre d'illusion que tout le monde connaît : la différence de grandeur que présente le globe lunaire à l'horizon et au zénith, l'aspect d'une calotte qu'offre la voûte céleste, etc. Je ne ferai que mentionner ces exemples,

pour donner l'explication d'un genre d'illusion moins connu. Tous les aéronautes ont constaté que à une certaine élévation, la surface terrestre au lieu d'offrir l'aspect bombé que la forme de la terre fait penser *a priori* qu'on devrait observer, donne à l'aéronaute la sensation d'une surface concave. L'illusion est entière et rien n'en peut corriger l'impression. La raison de cette illusion est fort simple, bien que l'illusion soit, comme je viens de le dire, absulument invincible. En voici l'explication : L'aéronaute, le point terrestre placé perpendiculairement au-dessous de lui et l'horizon forment un triangle rectangle, dont le rayon visuel de l'aéronaute est l'hypoténuse, la base étant formée par une ligne allant du point terrestre indiqué ci-dessus à l'horizon. Mais l'élévation de l'aéronaute n'étant qu'une quantité peu considérable comparée à l'étendue embrassée par son regard, il en résulte que l'hypoténuse et la base du triangle dont nous avons parlé sont sensiblement parallèles, de telle sorte que l'horizon semble toujours à l'aéronaute au même niveau que lui. Mais comme la distance où se trouve la terre, relativement très minime, eu égard aux deux autres lignes considérées, est en somme considérable, l'observateur qui regarde au-dessous de lui a la sensation d'une surface prodigieusement distante et par conséquent profondément située au-dessous de l'horizon qu'il voit et juge au même niveau que lui. D'où la sensation de concavité perçue.

Le sens de l'ouïe est également sujet à certaines illusions auxquelles notre esprit ne saurait nous soustraire, bien que nous sachions parfaitement

que nous sommes le jouet d'une illusion. C'est surtout le volume et la direction du son qui nous trompent dans cette occasion, et c'est sur ce fait que repose en grande partie l'art du ventriloque. Le milieu dans lequel celui-ci se place, sa mimique, entrent aussi pour quelque chose dans l'illusion produite. Ces exemples sont, je crois, suffisants pour montrer la nature de l'illusion dont nous nous occupons en ce moment.

Mais il y a, je l'ai dit plus haut, un autre genre d'illusion physiologique que j'ai appelée *illusion par préoccupation intellectuelle.*

Dans l'*illusion par préoccupation d'esprit*, une pensée qui nous occupe fortement, une disposition créée antérieurement en nous par une lecture, par un événement dont nous avons été frappés par un milieu extérieur spécial : la nuit, une forêt, des ruines, par exemple, donnent aux objets, quelques circonstances physiques aidant, une apparence sous laquelle, en toute autre occasion, nous ne les verrions certainement pas. Tout le monde a éprouvé ce genre d'illusion et a vu, en telle ou telle rencontre, quelque objet fantastique qu'un examen plus approfondi lui montrait bientôt sous son véritable aspect. Je citerai deux exemples de ce genre d'illusions qui me paraissent absolument typiques.

Peu de temps après la mort de lord Byron, Walter Scott, qui avait particulièrement connu le défunt, était occupé, pendant le crépuscule d'une soirée d'automne, à lire un ouvrage destiné à faire connaître les habitudes et les opinions du célèbre poète qu'on avait perdu. Comme Walter Scott avait été très intimement lié avec lui, il lisait avec beau-

coup d'intérêt cet ouvrage qui contenait quelques passages relatifs à lui-même et à d'autres amis. La salle où était le romancier donnait sur un vestibule décoré, d'une manière fantastique, d'armes, de peaux de bêtes sauvages, etc. Ayant quitté un instant son livre et entrant dans ce vestibule que la lune commençait à éclairer, Walter Scott vit, debout devant lui, l'image parfaite du poète son ami, dont le souvenir venait d'être si fortement rappelé à son imagination. Convaincu que ce n'était là qu'une illusion, il n'éprouva d'autre sentiment que celui de la surprise, en voyant cette ressemblance extraordinaire et il s'avança vers le fantôme qui se dissipa à mesure qu'il en approchait, en lui laissant apercevoir les divers matériaux qui le composaient. C'était simplement un grand écran couvert de redingotes, de châles, de plaids et d'autres objets qui se trouvent communément dans le vestibule d'une maison de campagne.

Autre fait raconté par Ferriar : Un gentilhomme, qui voyageait seul en Ecosse, vint demander un soir l'hospitalité dans une petite chaumière isolée. L'hôtesse, en le conduisant à sa chambre, lui fit observer avec une répugnance mystérieuse qu'il ne trouverait pas la croisée sûre. En l'examinant, il reconnut qu'une partie de la muraille avait été brisée pour en agrandir l'ouverture. Sur sa demande, l'hôtesse lui répondit qu'un colporteur qui avait logé quelque temps auparavant dans cette chambre s'était suicidé, et qu'on l'avait trouvé le matin pendu derrière la porte. D'après les usages du pays, le corps ne pouvant passer par la porte on avait été obligé, pour le sortir par la croisée, d'élargir

celle-ci, en faisant tomber une partie du mur. L'hôtesse murmura que, depuis, la chambre était hantée par l'esprit du pauvre homme. Mon ami, continue Ferriar, prépara ses armes, les plaça à son côté et alla se coucher un peu tourmenté. Dans son sommeil, il eut une vision effrayante, et, en se réveillant, à demi-mort de peur, il se trouva assis sur son lit, un pistolet armé dans la main droite. En jetant un regard autour de lui, il aperçut, au clair de la lune, un corps revêtu d'un linceul, droit contre la muraille, près de la croisée. Il se détermina après beaucoup d'hésitations à s'approcher de ce hideux objet, dont il distinguait parfaitement tous les traits et toutes les parties de l'habillement funéraire. Il passa les mains dessus, ne sentit rien et s'élança vers son lit. Après une longue hésitation, il recommença son investigation et reconnut que l'objet de sa terreur était produit par les rayons de la lune, formant une longue image éclairée, que son imagination, effrayée par le rêve, avait métamorphosée en un corps prêt à être enseveli.

Les illusions physiologiques de l'ouïe par préoccupation intellectuelle pour être moins fréquentes, peut-être, que celles de la vue, ne sont pas absolument rares. C'est ainsi que chacun peut se rappeler quelque circonstance où il s'est entendu nommer, dans la persuasion où il se trouvait qu'il faisait le sujet de la conversation, bien que cependant son nom, qu'il a cru percevoir, n'ait été en réalité prononcé par personne. C'est ainsi encore que, à une certaine époque, par suite de croyances superstitieuses répandues dans des régions entières, des illusions communes ont été éprouvées par ceux

qui étaient imbus de ces croyances : du temps de la foi aux gnomes, aux fées, aux lutins, les bruits de la tempête ont souvent été pris par les habitants des pays où cette foi était répandue pour les courses vagabondes de ces esprits aériens.

Rappelons enfin cette tendance à trouver à certains mets, certaines odeurs ou saveurs, quand nous sommes persuadés que nous y devons rencontrer, en effet, ces saveurs ou ces odeurs.

Illusions pathologiques. Il suffit d'examiner avec quelque attention les faits d'illusion pathologique qu'offre journellement à l'observation un service d'aliénés, pour reconnaître que le plus grand nombre des illusions sont, en somme, des illusions par préoccupation d'esprit. Seulement, ici, la préoccupation d'esprit est le résultat d'une disposition mentale maladive. C'est parce que l'aliéné est sous l'empire absolu d'idées données, qu'il voit les choses qui l'entourent sous un aspect différent de la réalité.

Illusions de la vue. Cela est si vrai que les illusions éprouvées par les aliénés varient avec le genre de délire dont ils sont atteints, et que le même aliéné éprouve dans les différentes phases de sa maladie des illusions différentes. Tandis que l'aliéné atteint de lypémanie avec stupeur ne voit dans ceux qui l'entourent que des êtres absolument effrayants, des monstres et des bourreaux, le maniaque gai verra, dans les mêmes personnes, des parents et des amis. Quant au mégalomane, il tiendra quelques-uns de ses compagnons pour de

hauts et puissants seigneurs dignes de son commerce, d'autres pour de pauvres chétifs méritant à peine sa pitié. Le persécuté, enfin ne rencontrera autour de lui que des espions, des ennemis, des agents de police. Les personnes que l'aliéné transforme en des personnages qu'il a autrefois connus, il les voit fréquemment avec les traits de ces personnages et cela, comme je l'ai dit, par suite d'une disposition d'esprit créée par la maladie. Dans les cas dont nous nous occupons ici, *l'aliéné voit faux parce qu'il croit faux*, c'est-à-dire qu'à la personne qu'il prend pour tel ou tel personnage, il prête la ressemblance de ce personnage, bien que l'image de celui qu'il a devant les yeux lui soit généralement exactement transmise par le sens de la vue, et c'est en cela précisément que consiste l'illusion.

Je pourrais citer un grand nombre d'exemples d'illusions choisis, soit chez des maniaques, soit plutôt chez des délirants par persécution, où l'illusion est plus stable, plus ancrée en quelque sorte. Je préfère m'en tenir au fait d'une malade qui, ayant passé par deux phases délirantes, présenta dans chaque période de sa maladie des illusions variables et distinctes suivant la spécificité du délire, et dans lesquelles on constatait bien nettement les caractères que j'ai indiqués comme appartenant à ce phénomène maladif.

Mme X... était entrée dans un pensionnat d'asile public en état de stupidité lypémaniaque complète. Triste, concentrée, ne répondant pas aux questions qui lui étaient adressées, cette malade était en proie, comme elle l'a raconté plus tard, aux plus vives illusions. Elle voyait les sœurs de l'établis-

sement sous un aspect effrayant ; elle les prenait pour des hommes déguisés, pour des uhlans blancs; l'illusion était complète ; elle dura tant que persista le délire dépressif. Plus tard, la maladie, comme il arrive assez souvent, se transforma, et une agitation maniaque excessive remplaça la stupeur. Alors encore, Mme X...éprouvait des illusions mais ces illusions étaient plus fugaces, plus variables, moins assises, si je puis me servir de cette expression. La malade doutait et ce n'est qu'après avoir exprimé son doute à plusieurs reprises qu'elle finissait par accepter sa fausse perception. Les illusions de Mme X... présentaient encore un autre caractère ; elles variaient suivant la dispositions où se trouvait la malade. Les pensées de Mme X... étaient-elles gaies? celle-ci était alors disposée à prendre les personnes de son entourage pour des parents ou des amis ; se trouvait-elle dans une disposition contraire ? les mêmes personnes étaient tenues par elle pour tels ou tels personnages méprisables qu'elle avait pu rencontrer, pour des accusés, pour des criminels célèbres. N'y a-t-il pas lieu d'être frappé de cette variation dans la manie de l'illusion que nous avons vue constamment terrifiante chez le lypémaniaque ? Et, cependant, à y regarder de près, quoi de plus naturel ? le lypémaniaque stupide est toujours dans la même disposition d'esprit triste, tandis que les impressions, les impulsions variant à chaque instant chez le maniaque, celui-ci a, d'un moment à l'autre, des tendances mentales différentes, et est préparé, par conséquent, à prêter aux choses, si je puis dire, une apparence essentiellement variable.

Nous venons de voir une malade un moment in-

certaine de la réalité de l'impression perçue, mais éprouvant pourtant cette fausse impression, c'est-à-dire voyant une personne avec d'autres traits que cette personne a en réalité, bien que cette erreur dans l'appréciation des traits ne tienne qu'à une disposition d'esprit engendrée par la maladie. Mais il est des aliénés qui, tout en attribuant à certains sujets une personnalité différente de celle qui leur appartient en réalité, ne paraissent pas voir ces personnes sous des traits distincts de ceux qu'elles ont véritablement, en un mot, ne sont pas abusés par une ressemblance qu'ils créent.

Une dame, que j'ai longtemps connue, offrait un exemple remarquable de ce genre d'illusion, si tant est qu'on puisse donner ce nom au phénomène dont il s'agit ici. Cette malade, extrêmement intelligente et fine, était atteinte de délire systématisé ; elle éprouvait, disait-on, de nombreuses illusions, et, entre autres, des illusions de la vue. Elle s'imaginait avoir connu toutes les personnes qui l'entouraient et, chose fort désobligeante pour ses compagnes, c'était toujours dans des situations misérables, au moins fort humbles, parfois odieuses, qu'elles les avait rencontrées. Venait-on à lui demander si elle avait déjà vu une dame nouvellement arrivée, elle répondait affirmativement, avançant qu'elle l'avait connue dans telle situation peu honorable. Elle était bien sûre de son dire, mais elle s'étonnait néanmoins de trouver à cette personne des traits tout autres que ceux qu'elle avait jadis. Cependant, il n'y avait rien là qui pût embarrasser Mme L..., qui expliquait cette différence de traits en disant que certaines personnes savent

s'emparer du visage d'autrui, ce qu'avait fait assurément la nouvelle venue.

On le voit, dans le cas que nous venons de citer, la malade s'aperçoit bien que la pensionnaire à qui elle prête une personnalité désobligeante a des traits qui ne sont pas ceux de la personne pour qui elle la prend ; mais elle a recours à un subterfuge pour expliquer ce changement de physionomie. Est-ce là, bien véritablement, une illusion ? Oui, quant au résultat, quant au jugement définitif porté ; non, quant à la perception, puisque la malade voit, en somme, les choses sous leur aspect vrai.

Mais il est un genre d'illusion qui ne relève pas seulement de la préoccupation d'esprit, et dans lequel il est évident que le sens lui-même apporte une image fautive. Ces illusions sont moins fréquentes que celles dont nous venons de nous occuper, on les rencontre, néanmoins, et nous nous y arrêterons d'autant plus volontiers qu'il ne paraît pas qu'on les distingue ordinairement des illusions dues uniquement à la teinte délirante de l'esprit.

Les aliénés, atteints de ce trouble sensoriel, voient les personnes qu'ils rencontrent ou se voient eux-mêmes extrêmement grandis. Tantôt, le visage, grandi par illusion, conserve ses proportions relatives ; d'autrefois, il est déformé comme une figure de mannequin de caoutchouc, comme les visages que font voir ces boules brillantes placées dans les jardins.

Un aliéné de l'asile de Bron voyait, au début de sa maladie, tous ceux qu'il rencontrait avec de

semblables figures. Les photographies des hommes connus, ordinairement exposées chez les papetiers, lui semblaient être celles de tailleurs, de petits marchands, d'ouvriers de sa connaissance ; de plus ces figures étaient déformées. Outre que cette déformation des traits l'étonnait, il lui semblait extraordinaire, comme il le disait en racontant ce fait, qu'on exposât ainsi les portraits de ses amis, de ses voisins aux vitrines des papetiers. Il paraissait au même malade qu'un cul-de-jatte, qu'il avait coutume de voir se traîner les mains placées sur deux espèces d'appui de petite dimension, avait à la place de ces appuis deux selles de cheval, tant ces engins étaient de dimensions démesurées. Effrayé par la vue de ces choses, cet homme était rentré chez lui demandant à sa femme de le faire conduire immédiatement dans une maison de santé.

Un autre fait, que j'ai eu également l'occasion d'observer, concerne un mégalomane, malade absolument chronique, qui éprouvait souvent des illusions relatives à sa taille, mais ces illusions variaient : tantôt il se voyait sous la forme d'un géant, tantôt sous celle d'un véritable nain.

Comment expliquer ces illusions ? là, ce n'est pas une erreur de traits, c'est une erreur de dimension, c'est-à-dire de la chose la plus facilement appréciable. On serait tenté d'admettre une modification somatique de l'appareil sensitif, et certains faits pourraient, par analogie, nous faire comprendre ce qui se passe alors. Tout le monde a éprouvé lorsque le bras, par exemple, a été placé, pendant le sommeil, dans une mauvaise position, tout le

monde a éprouvé cette sensation d'engourdissement qui fait croire que la main a augmenté de poids et de volume. Eh bien! ne peut-on pas penser que, par suite d'un dynamisme anormal dû à la maladie, le nerf optique est mis, dans certaines circonstances de la folie, dans des conditions semblables ? Il s'agit là, bien entendu, d'une simple analogie; mais cette analogie peut, ce me semble, nous aider jusqu'à un certain point à concevoir le mode de production de la sorte d'illusion dont nous nous occupons ici.

Illusions auditives. Les illusions de l'ouïe peuvent se rencontrer dans presque toutes les formes délirantes, et, ici, comme pour le sens de la vue, l'illusion emprunte un caractère particulier au genre de délire dans lequel on la rencontre, l'idée délirante donnant non seulement au trouble sensoriel un cachet spécial, mais l'engendrant véritablement.

Il est cependant une particularité assez fréquemment offerte par les malades affectés d'illusions auditives qui mérite que nous nous y arrêtions un instant et dont il est nécessaire de tenir compte dans la genèse de l'illusion. Bien que toute illusion procède en quelque sorte de la teinte délirante, un autre facteur se rencontre parfois, dont on ne saurait méconnaître la valeur : je veux parler de l'état d'excitation du sens de l'ouïe.

Quand on interroge, en effet, sur ce point certains malades guéris d'affections mentales ayant revêtu la forme aiguë, ils vous apprennent que, pendant leur maladie, tout bruit leur était insup-

portable et leur arrivait grossi dans des proportions singulières. Leur voix leur paraissait semblable au grondement du tonnerre ; le chant le plus doux les affectait comme le roulement du tambour, le tintement d'une clochette les impressionnait aussi péniblement qu'aurait fait le concert d'un orchestre barbare ; de telle sorte que, dans ces cas, on ne peut méconnaître que l'hypéresthésie du sens entre pour une part au moins égale à celle de l'idée délirante dans la production de l'illusion.

Mais, il faut bien le dire, le plus ordinairement c'est la préoccupation maladive de l'esprit qui seule engendre le trouble sensoriel dont nous nous occupons. Aussi, dans le délire où l'étude de l'illusion est le plus facile, le délire de persécution, voyons-nous presque constamment les divers bruits entendus par l'aliéné transformés par celui-ci en menaces ou en injures. Les quelques exemples que je vais citer montreront nettement, je crois, ce que j'avance ici.

Un malade, que j'ai eu longtemps sous les yeux, atteint de délire de persécution avec hallucinations et illusions de l'ouïe, ne manquait jamais de transformer en d'amères critiques au sujet de ses actions passées les paroles les plus insignifiantes qu'il entendait, pourvu toutefois qu'une simple assonance lui permît de confondre les mots qui arrivaient jusqu'à lui avec les reproches injurieux que ses préoccupations mentales le disposaient à entendre. Dans le bruit même du vent, qui passait à travers l'épais feuillage d'une charmille plusieurs fois séculaire, il percevait des propos injurieux,

des phrases insultantes en rapport avec sa préoccupation délirante.

Un malade, que j'ai en ce moment dans mon service, à l'asile de Bron, éprouve des phénomènes analogues. Cet aliéné est un persécuté mégalomane offrant en outre des tendances érotiques. On ne trouve pas chez lui d'hallucinations, mais il est fréquemment en proie à des illusions de l'ouïe. Quand il marche, le bruit de chacun de ses pas est pris pour un mot tout à la fois injurieux et obscène. Son voisin de dortoir vient-il, en dormant à respirer fortement, il entend dans le rythme de sa respiration des mots équivoques. Quelque autre aliéné se promène-t-il près de lui, le bruit produit par les pas du promeneur sur la dalle du préau se transforme pour X... en injonctions, en ordres, en avertissements, en propos déshonnêtes.

Un autre malade du même asile, atteint lui aussi de délire de persécution, et aujourd'hui guéri, éprouvait des illusions de l'ouïe, qui, dans le son des cloches, dans les mille bruits pleins d'harmonie d'un concert,lui faisaient entendre des paroles injurieuses ou des accusations injustes.

« Les voitures, dit un aliéné cité par Griesinger, craquent et résonnent d'une façon tout à fait extraordinaire et font des contes et des histoires ; les chiens aboient des injures et des reproches, il en est de même des canards, des oies et des poules ; leurs cris figurent des noms, des mots, des fragments de discours : un forgeron fait-il aller son soufflet et son marteau, il en sort des mots, des phrases et parfois des contes entiers ; toutes les personnes qui m'approchent me parlent avec leurs

pieds, à leur insu, et souvent elles me disent ainsi les choses les plus bizarres et les plus insensées ; la même chose arrive quand on monte l'escalier ; la plume avec laquelle j'écris produit aussi des mots articulés, des phrases et des discours, etc. (1) »

Dans les observations que nous venons de rapporter, il y a manifestement illusion auditive, car, dans plusieurs de ces cas, les aliénés tiennent pour un mot injurieux, toujours le même, une parole indifférente, qui a peut-être quelque vague ressemblance avec le mot offensant dont la pensée les obsède, mais qui est essentiellement différente et inoffensive. Il y a encore illusion lorsque le murmure des feuilles poussées par la brise est pris pour des paroles prononcées par des personnages invisibles qui se font un malin plaisir de narguer l'aliéné ; enfin, quand un persécuté, dans le grincement d'une plume courant sur le papier, entend des mots offensants lancés par ses ennemis, lorsqu'un autre malade perçoit le son de un ou plusieurs mots dans le bruit cadencé que fait une personne en montant un escalier, on a évidemment dans toutes ces circonstances, affaire à des illusions et à des illusions par préoccupation d'esprit. C'est la disposition maladive de l'esprit qui est ici uniquement en cause.

Les illusions auditives des déments semblent avoir, au moins dans beaucoup de cas, une genèse un peu différente. Les déments interprètent bien d'une façon fausse les bruits qu'ils entendent à cause des préoccupations délirantes qu'on rencon-

(1) Griesinger. *Des maladies mentales*, trad. par Doumic, Paris 1868.

tre souvent chez eux, mais bien souvent aussi il est nécessaire d'invoquer la faiblesse de leur esprit et l'imperfection de leurs sens. De telle sorte que, dans la démence, l'illusion est engendrée par des causes multiples : préoccupations d'esprit créées par les idées délirantes qui ne sont pas très rares dans la démence — soit que ces idées proviennent d'un délire antérieur, soit qu'elles soient primitives comme cela a lieu dans la démence sénile — faiblesse intellectuelle, sens affaiblis. Et cette réunion de causes, dont je constate l'action à propos des illusions de l'ouïe, j'aurais pu la signaler en parlant des illusions de la vue.

J'ai connu une malade qui était un exemple frappant de cette réunion de causes dans les illusions de la démence. Cette aliénée prenait toutes les personnes qui lui plaisaient pour des parents, toutes les surveillantes de la maison pour des ennemies, des maîtresses de son mari. Elle ne pouvait entendre le sifflet du chemin de fer sans croire qu'on l'appelât et sans se mettre en devoir de répondre à cet appel, et réellement ici l'imperfection des sens et la faiblesse de l'intelligence étaient bien évidemment la cause de cette illusion ; car il y avait véritablement entre le nom de la malade dont je parle et le bruit des appels répétés du sifflet à vapeur une certaine analogie. Un esprit sain ne pouvait se méprendre, on concevait qu'un esprit affaibli et prévenu pût tomber dans l'erreur, alors surtout que les sens (comme c'était précisément ici le cas) ne venaient plus apporter à l'intelligence des impressions d'une netteté parfaite.

Illusions du goût. Les illusions du goût sont encore assez fréquentes dans la folie. Il n'est pas rare, heureusement, qu'elles soient passagères ; je dis heureusement, car ce genre d'illusion amène ordinairement le malade à refuser les aliments. Dans la plupart de ces cas, l'illusion du goût est liée à de l'embarras gastrique, et là réside la raison de l'illusion : l'amertume de la bouche, résultat du trouble fonctionnel de l'estomac, est interprété par les malades dans le sens de leur délire.

Mais l'illusion du goût n'a pas toujours pour point de départ un état maladif de l'estomac. Dans le délire des persécutions, par exemple, il arrive souvent qu'il est impossible de constater le plus léger embarras gastrique, alors cependant que les aliénés atteints de ce délire sont obstinément poursuivis par cette illusion.

J'ai connu une dame persécutée mégalomane qui ne mangeait jamais de poires, parce qu'elle croyait manger les membres de ses enfants. Cette dame n'avait aucun trouble de l'estomac et, néanmoins, elle éprouvait une évidente illusion, puisque la sensation toute spéciale de la poire était prise pour celle que produit sur le palais la chair musculaire.

Peut-on appeler illusion le cas où la chair des animaux est regardée par les aliénés comme de la chair humaine, fait si fréquent dans certaines lypémanies ? Ce point est assez délicat à élaircir ; il me paraît, cependant, qu'il doit être résolu par l'affirmative ; car bien que la sensation perçue soit bien celle de la viande, les aliénés trouvent et dénoncent une saveur spéciale à ce qu'ils prétendent

être de la chair humaine. Il y a donc illusion, et, faisons-le remarquer encore ici, comme nous l'avons vu dans les autres illusions, c'est la disposition spéciale de l'esprit qui donne lieu à cette erreur sensorielle, erreur qui, à son tour, va venir étayer, si je puis ainsi dire, les conceptions délirantes de l'aliéné.

C'est encore à la préoccupation d'esprit que doit être attribuée l'illusion du goût chez les déments séniles. Ici, en effet, l'affaiblissement du sens ne saurait être invoqué qu'avec réserve, le sens du goût étant le plus tenace, celui qui disparaît en dernier lieu chez l'homme. Aussi la raison des illusions du goût dans la démence sénile me paraît-elle résider en ce fait : que fréquemment le dément sénile est atteint d'idées de persécution. Faible, dominé par tous, le dément se croit facilement persécuté : on veut se débarrasser de lui, l'empoisonner, et, pénétré de cette fausse idée, le pauvre malade perçoit dans ses aliments le goût de l'arsenic. J'ai eu longtemps sous les yeux une pauvre démente dont c'était absolument le cas. Cette malade était devenue le tourment de son mari qu'elle poursuivait de ses plaintes et de ses soupçons. Un potage ne paraissait pas sur la table qu'elle n'allât prier son médecin de l'analyser, qu'elle ne se rendît à la gendarmerie pour dénoncer les mauvaises intentions de son vieux compagnon, qu'elle soupçonnait encore de galanteries aussi nombreuses qu'invraisemblables.

Je terminerai ce que j'ai à dire sur l'illusion du goût par une simple remarque : Le sens du goût est un sens qui a besoin d'un adjuvant pour la

perception complète de certaines saveurs. Cet adjuvant c'est l'odorat, et certains mets n'ont toute leur délicatesse que si ce dernier sens intervient. Or, tout le monde sait que dans le coryza le goût est fort altéré, sinon oblitéré entièrement. On peut donc se demander si l'altération du sens olfactif ne serait pas quelquefois, chez les aliénés, le point de départ de quelques illusions gustatives. J'ajouterai que mes souvenirs me rappellent une aliénée atteinte d'ozène chronique qui refusait souvent sa nourriture, sous prétexte que les mets qu'on lui servait étaient empoisonnés.

Illusions de l'odorat. Moins fréquentes que les illusions précédentes, les illusions de l'odorat se rencontrent de temps à autre chez les aliénés. C'est surtout dans le délire des persécutions ou dans les démences consécutives à ce délire que se constatent les illusions de l'odorat, qu'il est quelquefois assez difficile de distinguer des hallucinations du même sens.

Je me contenterai de citer, comme exemple d'illusion de l'odorat, le fait suivant : Une malade en démence, conservant encore quelques idées de persécution, reste d'un délire antérieur, était atteinte depuis longtemps d'une affection organique du cœur. Aussi, ayant fréquemment une respiration gênée, elle recherchait l'air, et on la trouvait le plus souvent dans le jardin de l'établissement où elle était internée. Cependant, quand le temps était mauvais, on était obligé de la retenir au salon. Tout d'abord, la malade se prêtait à cette mesure nécessitée par l'état de l'atmosphère. Mais

bientôt, l'air respiré par un nombre assez considérable de pensionnaires devenait moins pur, et la démente dont je parle ne tardait pas à se plaindre que ses compagnes lui lançaient des effluves, des poudres d'une odeur empestée, et, souvent, il était impossible de la retenir dans la salle de réunion, quelque mauvais que fût le temps.

Illusions de la sensibilité. Beaucoup de malades, atteints de troubles de la sensibilité, interprètent ces troubles sensitifs dans le sens de leur délire. C'est ainsi que vous entendez dire par nombre d'entre eux qu'on les rabote, qu'on les râcle.

Un aliéné de l'asile de Bron éprouve une illusion un peu plus compliquée. Atteint de douleurs assez vives, suite d'une luxation de l'articulation tibio-tarsienne, ce malade s'imagine qu'il est tourmenté par ce qu'il appelle les *esprits de peau.* Les esprits de peau voyageant dans sa jambe le font horriblement souffrir, et parfois il sent leur chef descendre le long de son dos et les déchaîner. Un autre aliéné, que j'ai longtemps observé, était de temps à autre pris de douleurs rhumatismales qu'il attribuait à des décharges électriques que lui envoyaient ses ennemis. Enfin, j'ai vu, il y a quelques années, une malade éprouver une illusion liée à des douleurs qui intéressaient tout à la fois et les muscles et l'enveloppe cutanée, et qui consistait à croire qu'elle portait un homme sur son dos. Ce personnage était entré dans la trame de son délire ; elle lui donnait le nom de *Mahomet.* Ici, il y avait illusion du sens musculaire, car il n'y a que ce sens qui puisse nous donner la notion du poids,

et la malade se plaignait du poids de l'ennemi qu'elle était obligée de porter sur son dos.

La sensibilité calorique peut-elle être le point de départ d'illusions ? Oui, assurément, et jen citerai pour exemple un malade de l'asile de Bron, qui, atteint d'érythème des extrémités inférieures, se plaint souvent qu'on lui frotte les jambes avec du vitriol.

Nous allons, maintenant, nous occuper de faits où ce ne sont plus des impressions diverses qui sont à tort considérées comme le résultat de la mise en jeu des diverses sensibilités par un agent imaginaire, mais dans lesquels il y a manque d'impressions et où ce manque d'impressions donne lieu à une illusion. L'anesthésie et l'analgésie ne sont pas rares chez les aliénés, et ces troubles de la sensibilité font souvent dire aux aliénés qu'ils ont un autre corps, qu'ils sont morts, qu'on leur a enlevé telle et telle partie de leur personne. Tout le monde connaît l'histoire de ce malade de Charenton, le père Lambert, qui se croyait mort depuis la bataille d'Austerlitz, où il avait été très grièvement blessé. Quand on lui demandait des nouvelles de sa santé : « Le père Lambert, disait-il, il est mort ; ils ont fait une machine à sa ressemblance dont je ne suis pas trop satisfait ; ils devraient bien m'en faire une autre. » La peau, chez cet aliéné, était insensible. Esquirol a rapporté le fait d'une femme qui croyait n'avoir plus de corps, le diable l'ayant emporté, et dont la peau était également insensible. Enfin, Bouillaud a rapporté (1) l'observation d'un individu qui, atteint d'hémi-anesthé-

(1) Bouillaud. *Encéphalite*, Paris 1825.

sie, se figurait avoir un cadavre à ses côtés.

Illusions internes. L'illusion interne est particulièrement fréquente dans les délires dépressifs, surtout les délires chroniques. Ces illusions sont, en général, produites par des affections organiques. Je citerai plusieurs exemples de ces illusions qui, on le comprend, peuvent être extrêmement variées. On verra pourtant que ce qui domine dans les délires provoqués par les douleurs internes, c'est principalement l'idée que des animaux divers sont renfermés dans la cavité où est situé l'organe souffrant. J'ai connu à l'asile de Dijon une malade, atteinte d'idées de persécution et de grandeur, qui finit par mourir d'un cancer de l'estomac. Cette malade, qui souffrit longtemps de cette affection organique, s'était figuré qu'elle avait dans l'estomac un serpent qui la rongeait : elle sentait l'animal se mouvoir, descendre, se tourner en divers sens. Cette illusion dura jusqu'à la mort de la malade.

Falret a raconté l'histoire d'une aliénée qui, atteinte d'une phtisie pulmonaire et d'anévrisme du cœur, croyait avoir un animal dans la poitrine. Cette conviction était telle chez cette aliénée, qu'il paraît qu'elle tenta de s'ouvrir la poitrine pour en faire sortir la bête qu'elle y croyait renfermée.

Le même auteur fait encore mention d'un mélancolique hypocondriaque qui, éprouvant fréquemment des borborygmes, s'imaginait avoir des oiseaux dans le ventre et craignait de les voir s'envoler. Il y a quelques années, enfin, M. Voisin

a rapporté à la Société de médecine de Paris l'observation d'une malade qui, ayant avalé une fourchette, croyait avoir un serpent dans l'estomac.

Je pourrais multiplier ces exemples dont les annales de la folie offrent une collection aussi riche que tristement intéressante ; je m'arrêterai aux faits précédents.

Mais si les cas où les aliénés s'imaginent avoir un animal dans l'intérieur de leur corps sont de beaucoup les plus nombreux, il est des faits où il s'agit d'une conception plus compliquée et à coup sûr encore plus invraisemblable. Je me rappelle, entre autres, celui d'une pauvre malade de l'asile de Blois atteinte de phtisie. Cette femme était entrée à l'infirmerie pour les douleurs extrêmement vives qu'elle ressentait dans la région abdominale. Il s'agissait de ganglions mésentériques tuberculeux. Or, cette aliénée se plaignait que l'on prît plaisir à remuer continuellement dans son ventre un lit à roulettes.

Enfin tous les aliénistes connaissent le fait de la malade de la Salpêtrière, qui souffrant de douleurs épigastriques disait que le crucifiement de Jésus-Christ se faisait dans son estomac (1).

De ce que des aliénés prétendent que dans leur poitrine, dans leur tête, dans leur ventre, se passe tel et tel phénomène impossible, il ne faudrait pas toujours conclure que ces aliénés éprouvent des illusions. On peut parfaitement constater chez un aliéné un concept délirant qui lui fait croire à

(1) Esquirol. *Maladies mentales*, Paris 1838.

l'existence dans sa tête d'un personnage quelconque, par exemple, sans qu'un phénomène physique, sans qu'une lésion, une douleur, soit le point de départ de la conception délirante. J'ai eu longtemps sous les yeux deux malades qui étaient un exemple de ce que j'avance ici : l'un croyait avoir dans la tête le comte de Chambord, l'autre s'imaginait porter dans son ventre trois apôtres. Ni chez l'un ni chez l'autre de ces malades, il n'y avait de douleurs, soit céphalique dans le premier cas, soit abdominale dans le second, qui puissent faire regarder ces idées délirantes comme des illusions.

Mais il est quelques faits qu'on observe de temps à autre chez les aliénés, dont la nature semble tout d'abord difficile à déterminer et qui ne sont pourtant que des illusions avec mode de production spécial, comme nous pouvons le constater dans l'observation suivante par laquelle je terminerai ce que j'ai à dire sur l'illusion : Une malade du pensionnat Saint-Lazare ne pouvait voir couper, entendre déchirer une étoffe, sans se plaindre qu'on la coupât, qu'on la déchirât, et sans se mettre dans une violente colère. Cette malade souffrait évidemment quand cette action de couper, de déchirer une étoffe était accomplie en sa présence. A quoi dans ce cas pouvions-nous avoir affaire ? A mon sens, il s'agissait là d'une illusion et d'une illusion provoquée par un phénomène d'action reflexe. On sait, en effet, que certains bruits : la main humide passée rapidement sur le bois verni ou ciré, le grincement d'un couteau sur certains corps, etc., produisent chez beaucoup de personnes une sorte

de frisson extrêmement désagréable ; eh bien ! notre malade, au bruit de l'étoffe déchirée, éprouvait vraisemblablement ce frisson qu'elle interprétait dans le sens de son délire.

Chap. XIV.

CHAPITRE XIV

LES PARADIS ARTIFICIELS

Il est un certain nombre de substanccs qui jouissent de la propriété de faire naître des images hallucinatoires. Dans l'antiquité, les prêtres, les magiciens, sans connaître exactement la nature du phénomène, avaient constaté que l'homme placé dans de certaines conditions avait des perceptions d'une natuFe particulière. Le moyen âge eut aussi de semblables notions et les livres sur la sorcellerie indiquent les procédés dont usaient les initiés pour assister au sabbat. De nos jours, plusieurs substances sont employées pour provoquer des hallucinations. De ces substances, les plus ordinairement usitées sont *l'opium* et le *haschisch*, dont l'usage, si répandu parmi les nations de l'Orient, semblait, il y a quelques années, tendre à s'acclimater en Europe. Nous apporterons à l'étude de l'effet de ces deux hypnotiques une attention toute spéciale, mais nous ne négligerons pas non plus de parler des hallucinations que fait naître l'abus des liqueurs alcooliques.

Opium. Pris en petite quantité, l'opium possède des propriétés légèrement excitantes : l'esprit de celui qui a pris cette substance à de telles doses est plus vif, plus prompt, plus lucide. A une dose

plus élevée, l'opium provoque un sommeil lourd, parfois pénible, rempli de rêves, que nous étudierons tout à l'heure.

L'usage de l'opium comme excitant du rêve est peu usité en Europe ; en Orient, en Chine principalement, il est extrêmement répandu. L'opium est, pour les peuples de l'Orient, ce que le vin et l'eau-de-vie sont pour l'Européen : un moyen de diversion aux peines de la vie, une jouissance que celui qui l'a goûtée recherche parfois sans mesure, et qui ne peut être maintenue au même degré d'intensité que par des doses toujours croissantes de l'agent qui la procure.

Mais l'abus de l'opium est au moins aussi funeste que celui de l'alcool : il amène assez rapidement de la maigreur, de l'énervement, un état tout particulier d'hébétude qui paraît avoir vivement frappé tous les voyageurs ayant eu l'occasion de voir des mangeurs d'opium.

Les rêves suscités par l'opium sont parfoit agréables, parfois aussi, fatigants et de nature triste, presque lugubre. Les images s'y succèdent avec une extrême rapidité, et c'est vraisemblablement à ce caractère qu'est dû le sentiment d'infinie durée qui accompagne certains d'entre eux. Cette succession rapide des images ne va pas sans faire éprouver au dormeur un certain plaisir. Même lorsque les formes du rêve n'ont rien d'agréable, cette fantasmagorie, sans cesse renouvelée, à laquelle l'esprit assiste sans effort, comme à un spectacle, procure à l'halluciné une sensation de curiosité satisfaite, que ceux qui ont pris accidentellement de l'opium retrouveront certainement dans leurs sou-

venirs. Mais, ce que je veux étudier ici, ce sont les effets de l'usage habituel de l'opium et, comme je ne saurais invoquer à ce sujet mon expérience personnelle, je demanderai la permission d'analyser les impressions qu'a consignées, dans un livre extrêmement curieux et rempli d'humour, un écrivain anglais, Thomas de Quincey (1).

Quincey avait été amené, par les douleurs vives et persistantes, à se servir de l'opium qu'il employa d'abord à la dose ordinaire. Bientôt cependant, il augmenta progressivement la quantité de narcotique qu'il absorbait, pour arriver enfin à des doses considérables. Sous l'influence de l'opium, Quincey éprouva une série de rêves et d'hallucinations dont les scènes extrêmement curieuses forment comme les événements d'une vie artificielle à laquelle le remarquable humoriste nous fait assister.

Les Rêveries du mangeur d'opium. Tout d'abord, les rêves du mangeur d'opium paraissent avoir été agréables; plus tard, ils prirent un caractère pénible, d'intensité extrême, d'obsession singulière. Couché, mais éveillé, des processions funèbres défilaient devant ses yeux, d'innombrables édifices se dressaient devant lui ; puis, le sommeil venant à s'établir, ces images hallucinatoires se produisaient sous forme de rêves avec une inexprimable grandeur. Il lui semblait, chaque nuit, descendre dans des abîmes sans fond, dont il ne devait jamais

(1) Voyez T. de Quincey. *Confessions of an englisch opium-Eater* et le tome IV des *Œuvres de Baudelaire*, qui a magistralement traduit de nombreux passages de l'ouvrage de Quincey.

sortir. L'espace grandissait jusqu'à l'infini et le temps disparaissait pour lui, se confondant avec l'éternité. Les événements de son enfance reparaissaient devant ses yeux avec un caractère de réalité, une exactitude, une précision désespérantes. Des scènes historiques, empruntées à ses lectures et reproduisant des événements accomplis dans des temps singulièrements distants, se déroulaient devant lui et se soudaient, en quelque sorte, en un drame monstrueux.

« Dans ma jeunesse, dit de Quincey, et même depuis, j'ai toujours été un grand liseur de Tite-Live : il a toujours fait un de mes plus chers délassements ; j'avoue que je le préfère, pour la matière et pour le style, à tout autre historien romain, et j'ai senti toute l'effrayante et solennelle sonorité, toute l'énergique représentation de la majesté du peuple romain dans ces deux mots qui reviennent si souvent à travers les récits de Tite-Live : *Consul Romanus*, particulièrement quand le consul se présente avec son caractère militaire. Je veux dire que les mots : roi, sultan, régent, ou tous autres titres appartenant aux hommes qui personnifient en eux la majesté d'un grand peuple, n'avaient pas puissance pour m'inspirer le même respect.

Bien que je ne sois pas un grand liseur de choses historiques, je m'étais également familiarisé, d'une manière minutieuse et critique, avec une certaine période de l'histoire d'Angleterre, la période de la guerre du Parlement, qui m'avait attiré par la grandeur morale de ceux qui y ont figuré et par les nombreux mémoires intéressants qui ont survécu à ces époques troublées. Ces deux par-

ties de mes lectures de loisir, ayant souvent fourni matière à mes réflexions, fournissaient maintenant une pâture à mes rêves. Il m'est arrivé souvent de voir, pendant que j'étais éveillé, une sorte de répétition de théâtre, se peignant plus tard sur les ténèbres complaisantes, — une foule de dames, — peut-être une fête et des danses. Et j'entendais qu'on disait, ou je me disais à moi-même : « Ce sont les femmes et les filles de ceux qui s'assemblaient dans la paix, qui s'asseyaient aux mêmes tables, et qui étaient alliés par le mariage ou par le sang ; et cependant, depuis un certain jour d'août 1642, ils ne se sont plus jamais souri et ne se sont désormais rencontrés que sur les champs de bataille ; et à Marston-Moor, à Newbury ou à Naseby, ils ont tranché tous les liens de l'amour avec le sabre cruel, et ils ont effacé avec le sang le souvenir des amitiés anciennes. » Les dames dansaient, et elles semblaient aussi séduisantes qu'à la cour de Georges IV. Cependant, je savais, même dans mon rêve, qu'elles étaient dans le tombeau depuis près de deux siècles. Mais toute cette pompe devait se dissoudre soudainement ; à un claquement de mains, se faisaient entendre ces mots dont le son me remuait le cœur : *Consul Romanus !* et immédiatement arrivait, balayant tout devant lui, magnifique dans son manteau de campagne, Paul-Emile ou Marius, entouré d'une compagnie de centurions, faisant hisser la tunique rouge au bout d'une lance, et suivi de l'effrayant hourra des légions romaines (1). »

(1) T. de Quincey. *Les Tortures de l'opium*, trad. par Baudelaire.

A une certaine époque, l'eau prit dans les rêves de Quincey la place qu'y avaient occupée les scènes historiques : des lacs, de vastes étendues d'une eau immobile s'offrirent à sa vue et devinrent l'élément prépondérant du rêve. Bientôt, ces eaux calmes et tranquilles changèrent de caractère et les lacs transparents devinrent des mers et des océans, et sur les eaux mouvantes commença à se montrer le visage de l'homme : « La mer m'apparut, dit Quincey, pavée d'innombrables têtes tournées vers le ciel ; des visages furieux, suppliants, désespérés, se mirent à danser à la surface, par milliers, par myriades, par générations, par siècles ; mon agitation devint infinie et mon esprit bondit et roula comme les lames d'Océan. »

Bientôt, ce fut la Chine, puis l'Inde, avec ses animaux étranges, ses monuments, ses rites, ses légendes, qui apparurent dans les rêves de Quincey. Un Malais, qu'il avait vu quelque temps auparavant et qui était devenu un des hôtes habituels de ses songes, paraît avoir été l'introducteur, en quelque sorte, du rêveur dans ce monde qui va le faire souffrir en raison de son étrangeté même et d'une sorte de crainte, de répulsion, que Quincey avait toujours éprouvée pour cette Asie mystérieuse, compliquée et monstrueuse, si inquiétante, comme il le dit, pour un esprit de l'Occident. Voici un fragment de ces rêves :

« Je ramassais toutes les créatures, oiseaux, bêtes, reptiles, arbres et plantes, usages et spectacles, que l'on trouve communément dans toute la région des tropiques, et je les jetais pêle-mêle en Chine ou dans l'Indoustan. Par un sentiment ana-

logue, je m'emparais de l'Égypte et de tous ses dieux, et les faisais entrer sous la même loi. Des singes, des perroquets, des kakatoès me regardaient fixement, me huaient, me faisaient la grimace, ou jacassaient sur mon compte. Je me sauvais dans des pagodes, et j'étais, pendant des siècles, fixé au sommet, ou enfermé dans des chambres secrètes. J'étais l'idole, j'étais le prêtre, j'étais adoré, j'étais sacrifié. Je fuyais la colère de Brahma à travers toutes les forêts de l'Asie ; Vishnû me haïssait ; Siva me tendait une embûche. Je tombais soudainement chez Isis et Osiris ; j'avais fait quelque chose, disait-on, j'avais commis un crime qui faisaît frémir l'ibis et le crocodile. J'étais enseveli, pendant un millier d'années, dans des bières de pierre, avec des momies et des sphinx, dans des cellules étroites au cœur des éternelles pyramides. J'étais baisé par des crocodiles aux baisers cancéreux, et je gisais, confondu avec une foule de choses inexprimables et visqueuses, parmi les boues et les roseaux du Nil. Le crocodile maudit devint pour moi un objet particulier d'horreur et j'étais forcé de vivre avec lui, hélas ! (c'était toujours ainsi dans mes rêves) pendant des siècles. Je m'échappais quelquefois, et je me trouvais dans des maisons chinoises meublées de tables en roseau. Tous les pieds des tables et des canapés semblaient doués de vie ; l'abominable tête du crocodile, avec ses petits yeux obliques, me regardait partout, de tous les côtés, multipliée par des répétitions innombrables ; et je restais là, plein d'horreur et fasciné. »

Jusqu'ici, les images visuelles sont fréquentes

dans les rêves de Quincey et c'est leur étrangeté, leur forme terrible ou simplement répulsive qui donne au songe son caractère pénible. Mais voici des rêves qui sont constitués par quelque chose de plus vague, où l'image n'apparaît pas, où c'est le sentiment anxieux de l'attente de l'inconnu, l'horrible appréhension d'un inévitable et déplorable événement qui jette dans l'âme du rêveur son inexprimable horreur, horreur plus grande, plus poignante mille fois que celle qu'avaient pu lui inspirer toutes les étranges créations de l'Inde et de la Chine, tous les monstres hideux qui, dans les scènes précédentes, se multipliaient sous ses yeux.

« Le rêve commençait par une musique que j'entends souvent dans mes rêves, une musique préparatoire, propre à réveiller l'esprit et à le tenir en suspens ; une musique semblable à l'ouverture du service du couronnement, et qui, comme celle-ci, donnait l'impression d'une vaste marche, d'une défilade infinie de cavalerie et d'un piétinement d'armées innombrables. Le matin d'un jour solennel était arrivé, d'un jour de crise et d'espérance finale pour la nature humaine, subissant alors quelque mystérieuse éclipse et travaillée par quelque angoisse redoutable. Quelque part, je ne sais pas où, d'une manière ou d'une autre, je ne savais pas comment, par n'importe quels êtres, je ne les connais pas, une bataille, une lutte était livrée, une agonie était subie, qui se développait comme un grand drame ou un morceau de musique ; et la sympathie que j'en ressentais me devenait un supplice à cause de mon incertitude du lieu, de la

cause, de la nature et du résultat possible de l'affaire. Ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans les rêves, où nécessairement nous faisons de nous-mêmes le centre de tout mouvement, j'avais le pouvoir, et cependant je n'avais pas le pouvoir de la décider ; j'avais la puissance, pourvu que je pusse me hausser jusqu'à vouloir, néanmoins je n'avais pas cette puissance, à cause que j'étais accablé sous le poids de vingt Atlantides ou sous l'oppression d'un crime inexpiable. *Plus profondément que jamais n'est descendu le plomb de la sonde*, je gisais immobile, inerte. Alors, comme un chœur, la passion prenait un son plus profond. Un très grand intérêt était en jeu, une cause plus importante que jamais n'en plaida l'épée ou n'en proclama la trompette. Puis arrivaient de soudaines alarmes ; çà et là des pas précipités, des épouvantes de fugitifs innombrables. Je ne savais pas s'ils venaient de la bonne cause ou de la mauvaise : ténèbres et lumières, tempêtes et faces humaines ; et à la fin, avec le sentiment que tout était perdu, paraissaient des formes de femmes, des visages que j'aurais voulu reconnaître, au prix du monde entier, et que je ne pouvais entrevoir qu'un seul instant ; et puis des mains crispées, des séparations à déchirer le cœur, et puis des adieux éternels ! et avec un soupir comme celui que soupirèrent les cavernes de l'enfer, quand la mère incestueuse proféra le nom abhorré de la Mort, le son était répercuté : Adieux éternels ! et puis, et puis encore, d'écho en écho, répercuté : Adieux éternels ! Et je m'éveillais avec des convulsions, et je criais à haute voix : Non, je ne veux plus dormir ! »

Nous nous bornerons à ces citations. Elles nous suffisent, en effet, pour bien concevoir la nature des rêves suscités par l'opium. Dans ces rêves comme dans les rêves du sommeil naturel, comme dans l'hallucination, nous voyons que les images sont en grande partie formées des acquisitions antérieures du rêveur. L'opium ne crée rien, il met en œuvre les images cérébrales précédemment acquises, leur donnant une intensité extrême. Aussi est-il probable que les Orientaux ont, sous l'influence de l'opium, des rêves bien différents de ceux que nous venons de voir se dérouler dans le récit de Quincey. Tortures et jouissances doivent être en rapport avec la nature du rêveur, et il y a lieu de penser que les images voluptueuses, complètement absentes des rêves de l'écrivain anglais comme elles l'étaient de ses préoccupations, ont une plus large part dans les songes des Orientaux sensuels. Il n'est pas inutile non plus de noter cet agrandissement du temps et de l'espace, le caractère grandiose, énorme, monstrueux même des architectures du rêve, car il semble qu'il y ait là quelque chose de spécifique, de particulièrement inhérent à la substance génératrice du rêve. J'en dirai autant des visions de lacs et de tranquilles surfaces liquides miroitantes, qui se retrouvent avec le même attrait et parfois avec le même caractère obsédant dans les visions produites par le haschisch.

Que ces sortes de visions se rencontrent dans les rêves du sommeil naturel, cela peut arriver et cela arrive en effet, mais non pas avec cette constance ni surtout avec cette intensité. On a pu re-

marquer le caractère pénible de certains rêves de Quincey, et on est porté à s'étonner, en présence de tels rêves, de la passion des mangeurs d'opium. Mais outre que tous les rêves n'ont pas le caractère effrayant ou simplement pénible que nous voyons dans les visions de l'écrivain anglais, il y a dans l'anéantissement produit par l'opium, dans ce quasi dédoublement de la personnalité qui fait assister le moi, sans qu'il y intervienne en rien, à la continuelle succession de tableaux éternellement changeants, une sorte de volupté qui, même en présence de l'horreur des images, exerce, semble-t-il, sur celui qui l'a éprouvée, une redoutable séduction. C'est la séduction exercée, du reste, par tous les narcotiques, par tous les hypnotiques, et qui consiste dans cet engourdissement demi-voluptueux, pendant lequel nos pensées passent devant l'œil de l'esprit sans que nous y fassions efforts, et que tous ceux qui ont jamais usé de l'opium, de l'éther ou du tabac connaissent parfaitement.

Haschisch. Le haschisch est tiré du chanvre indien. Les sommités de cette plante sont les parties qui contiennent surtout le principe enivrant. On peut les fumer seules ou mélangées avec du tabac. Mais le plus ordinairement on se sert de l'extrait gras ou *Haschisch*, qui, combiné avec diverses substances aromatiques, est pris dans une tasse de café.

Quand on a pris du haschisch, pour en éprouver l'effet le plus complet et le plus agréable, il convient de se placer dans un milieu favorable,

dans un bel appartement, par exemple, en vue d'un paysage aux sites accidentés ; de la musique sera encore un adjuvant très précieux. Ces conditions réalisées, on peut attendre l'arrivée de l'hallucination-illusion (car le phénomène est ici double) qui, si elle tarde un peu, finira généralement pourtant par se montrer. Quelques signes précurseurs l'annonceront. Tout d'abord une certaine hilarité s'empare du sujet : il rit de tout, tout le contente et le réjouit ; il sent en lui une bienveillance extrême. Bientôt les relations des choses lui semblent modifiées : ses idées ne se lient plus que par des rapports si légers, si insolites, que lui seul peut comprendre ces rapports. Cependant il ressent bientôt une grande faiblesse, sa pâleur est extrême, il a la tête lourde, pesante ; le sens de la résistance musculaire a disparu, et il lui semble que ses mains sont de coton. Les sens acquièrent en même temps une finesse extrême. Les hallucinations commencent.

Pour la description de ces hallucinations, je ne saurais mieux faire que de donner la parole à un très remarquable écrivain, devenu, hélas ! la proie de la folie, et qui a retracé avec une précision merveilleuse et un grand bonheur d'expression les rêves hallucinatoires qu'il a éprouvés après l'ingestion d'une dose de haschisch.

« Les objets extérieurs, dit Baudelaire, prennent des apparence monstrueuses. Ils se révèlent à vous sous des formes inconnues jusque-là. Puis ils se déforment et, enfin, ils entrent dans votre être, ou bien vous entrez en eux. Les équivoques les plus singulières, les transpositions d'idées les plus

inexplicables ont lieu. Les sons ont une couleur, les couleurs ont une musique. Les notes musicales sont des nombres, et vous résolvez avec une rapidité effrayante de prodigieux calculs d'arithmétique à mesure que la musique se déroule dans votre oreille. Vous êtes assis et vous fumez ; vous croyez être assis dans votre pipe, et c'est vous que votre pipe fume ; c'est vous qui vous exhalez sous la forme de nuages bleuâtres.

« Vous vous y trouvez bien, une seule chose vous préoccupe et vous inquiète. Comment ferez-vous pour sortir de votre pipe ? Cette imagination dure une éternité. Un intervalle de lucidité avec un grand effort vous permet de regarder à la pendule. L'éternité a duré une minute. Un autre courant d'idées vous emporte ; il vous emportera pendant une minute dans son tourbillon vivant, et cette minute sera encore une éternité. Les proportions du temps et de l'être sont dérangées par la multitude innombrable et par l'intensité des sensations et des idées. On vit plusieurs vies d'homme en l'espace d'une heure.

« De temps en temps, la personnalité disparaît. L'objectivité qui fait certains poètes panthéistes et aussi les grands comédiens devient telle, que vous vous confondez avec les êtres extérieurs. Vous voici arbre mugissant au vent et racontant à la nature des mélodies végétales. Maintenant, vous planez dans l'azur du ciel, immensément agrandi. Toute douleur a disparu. Vous ne luttez plus, vous êtes emporté, vous n'êtes plus votre maître, et vous ne vous en affligez pas. Tout à l'heure, l'idée du temps disparaîtra complètement.

« D'autres fois, la musique vous raconte des poèmes infinis, vous place dans des drames effrayants ou féeriques. Elle s'associe avec les objets qui sont sous vos yeux. Les peintures du plafond, même médiocres ou mauvaises, prennent une vie effrayante. L'eau limpide et enchanteresse coule dans le gazon qui tremble. Les nymphes aux chairs éclatantes vous regardent avec de grands yeux plus limpides que l'eau et l'azur. Vous prendriez votre place et votre rôle dans les plus méchantes peintures, les plus grossiers papiers peints qui tapissent les murs des auberges.

« J'ai remarqué que l'eau prenait un charme effrayant pour tous les esprits un peu artistes illuminés par le haschisch. Les eaux courantes, les jets d'eau, les cascades harmonieuses, l'immensité bleue de la mer, roulent, dorment, chantent au fond de votre esprit. Il ne serait peut-être pas bon de laisser un homme en cet état au bord d'une eau limpide ; comme le pêcheur de la ballade, il se laisserait peut-être entraîner par l'ondine.

« La troisième phase, séparée de la seconde par un redoublement de crise, une ivresse vertigineuse suivie d'un nouveau malaise, est quelque chose d'indescriptible. C'est ce que les Orientaux appellent le *Kief ;* c'est le bonheur absolu. Ce n'est plus quelque chose de tourbillonnant et de tumultueux. C'est une béatitude calme et immobile. Tous les problèmes philosophiques sont résolus, l'homme est passé Dieu (1). »

Quand on compare ce rêve, provoqué par le haschisch, à ceux qu'ont pu faire, dans les mêmes

(1) Baudelaire. *Les Paradis artificiels.*

circonstances, des personnes ayant une culture intellectuelle et des occupations différentes, on voit que le haschisch non plus que l'opium ne crée rien, et que c'est dans ses pensées habituelles que se recrutent, si je puis dire, les visions du rêveur. Ce qui appartient à l'agent mis en jeu, c'est l'exagération de la personnalité, la succession rapide des idées, la perte de la notion du temps et une aptitude particulière à transformer les objets qui apparaissent avec des formes plus ou moins fantastiques, plus ou moins étranges, suivant la richesse d'imagination de celui qui a pris du haschisch. Hallucinations et illusions sont donc en rapport avec la nature de l'esprit influencé. Je dis hallucinations et illusions, car, contrairement à ce qui a lieu pour l'opium, l'illusion joue ici un rôle considérable (1). C'est ce rôle spécial, presque prépondérant, qui nous a fait adopter, sur une question controversée et curieuse que nous allons examiner incidemment, l'opinion à laquelle nous nous sommes arrêté au sujet de l'existence des

(1) « Faisant un appel désespéré aux forces de mon âme, dit Théophile Gautier, racontant l'état où il se trouvait après avoir pris du haschisch, je réussis, par une énorme projection de volonté, à soulever un de mes pieds qui s'agrafaient au sol et qu'il me fallait déraciner comme des troncs d'arbres. Je sentais mes extrémités se pétrifier et le marbre m'envelopper jusqu'aux jambes. J'étais statue jusqu'à mi-jambes, ainsi que ces princes enchantés des *Mille et une Nuits;* cependant, j'étais arrivé sur le palier de l'escalier que j'essayais de descendre, les marches étaient molles et s'enfonçaient sous moi, ainsi que les échelles mystérieuses dans les épreuves de la franc-maçonnerie. Les pierres gluantes et flasques s'affaissaient comme des ventres de crapauds. » Il est facile de reconnaître

jardins enchantés du vieux de la Montagne.

On sait l'histoire de ce despote oriental, connu sous le nom de *vieux de la Montagne*, qui se servait vraisemblablement du haschisch pour inspirer à ses séides un indomptable courage. Dans des jardins merveilleux, le récipiendaire, après une sorte d'initiation, était entouré de femmes d'une admirable beauté qui passaient à ses yeux pour les houris du paradis de Mahomet. Enivré de délices sensuelles, croyant retrouver après sa mort les joies qu'il avait goûtées dans les jardins enchantés, le sectaire déployait dans les actes atroces auxquels Hassan l'employait une incroyable audace. L'existence des jardins du vieux de la Montagne a été admise par Malte-Brun et M. de Hammer, mais Salverte (1) et Virey (2) nient absolument qu'il y ait là rien de réel et attribuent uniquement aux rêves inspirés par le haschisch ce que racontaient les *haschischins* (3) des scènes merveilleuses aux-

dans ces singulières sensations le résultat d'illusions de la sensibilité. L'état d'obtusion tactile et de faiblesse musculaire qu'accompagne l'ingestion du haschisch était ainsi interprété par l'imagination du romancier surexcitée par la substance ingérée.

(1) Salverte. *Des rapports de la médecine avec la politique*. Paris 1806. Passage transcrit par Littré dans l'édition qu'il a donnée de Salverte *Des Sciences occultes* ou essai sur la magie, Paris 1856, p. 270.

(2) Virey. *Bulletin de pharmacie*, tome V, février 1813.

(3) Consulter, sur la société secrète des haschischins, le livre de M. de Hammer, et le mémoire de M. de Sacy, tome XVI des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

quelles ils prétendaient avoir assisté. Salvertet, soutenu très habilement cette opinion, s'étonnana qu'on pût supposer que les complices du tyran, esclaves des deux sexes, anges et houris, qui figuraient parmi ces scènes, fussent constamment discrets, se demandant ce qu'ils devenaient quand, arrivés à la vieillesse, ils ne pouvaient plus paraître dans les divers rôles pour lesquels la beauté et la jeunesse étaient absolument nécessaires. La mort assurait-elle leur silence ? Mais cette perspective devait les engager à se débarrasser du tyran. Puis comment ce peuple de comédiens se nourrissait-il ? « Leur maître pouvait-il pouvoir à tous leurs besoins, ajoute Salverte, sans qu'on s'en aperçût au dehors ? Combinez le nombre des précautions à prendre, les approvisionnements à renouveler, la nécessité fréquente de se défaire d'agents dont l'indiscrétion était trop à craindre : vous ne parviendrez pas à faire durer trois ans cet abominable mystère. »

Les raisons que produit Salverte, à l'appui de sa thèse, ont assurément une très grande valeur, mais je crois pourtant que la tradition des jardins du vieux de la Montagne ne doit pas être rejetée. Elle repose vraisemblablement sur quelque chose de réel. Que dans les scènes merveilleuses auxquelles Hassan faisait assister le récipiendaire, une large part doive être faite au rêve, cela n'est pas douteux ; et il est très probable, en effet, que le haschisch était donné à l'initié. Mais si nous nous rappelons combien dans l'ivresse du haschisch sont fréquentes les illusions, comment les images extérieures servent de trame à la broderie de l'imagi-

nation, nous ne nous refuserons nullement à admettre que le despote oriental ait placé le malheureux qu'il voulait séduire et tromper au milieu des scènes les plus propres à fournir à sa fantaisie un thème, en quelque sorte, qui se prêtât facilement aux plus merveilleuses variations. Pour ce qui est l'objection tirée de la difficulté de recruter le personnel nécessaire à ces scènes, il faudrait, pour l'admettre, connaître peu le monde oriental et juger des mœurs de l'Orient par celles de l'Europe. Du reste, si l'on interprète comme nous l'avons fait le rôle que les houris et les anges de ce paradis artificiel jouaient dans la fantasmagorie représentée, on n'assiste plus en réalité qu'à une scène assez semblable à celle que nous voyons retracée dans l'histoire du *Dormeur éveillé*, sauf toutefois les émotions sensuelles qui, d'après la tradition qui nous en est parvenue, étaient une des plus puissantes séductions offerte aux haschischins dans les jardins enchantés.

Cette existence des plaisirs sensuels dans les rêves des haschischins fait penser que le haschisch n'était pas la seule substance génératrice du songe. Dans les récits des rêves suscités par le chanvre indien on voit bien, en effet, qu'il existe des visions de jeunes femmes d'une merveilleuse beauté, que ces visions soient le résultat d'une hallucination ou, ce qui est plus fréquent, d'une illusion ; mais les désirs sensuels ne paraissent point excités. « Je regardais d'un œil paisible, bien que charmé, dit Théophile Gautier, la guirlande de femmes idéalement belles qui couronnaient la frise de leur divine nudité ; je voyais luire des épaules de satin,

étinceler des seins d'argent, plafonner de petits pieds à plantes roses, onduler des hanches opulentes, sans éprouver la moindre tentation. Les spectres charmants qui troublaient saint Antoine n'eussent eu aucun pouvoir sur moi (1). « Cette absence d'émotions sensuelles, accusée par l'écrivain romantique, concorde parfaitement avec ce qu'a rapporté le docteur Félix Roubaud, de la frigidité complète que l'on constate chez les individus soumis à l'influence du haschisch (2). Aussi y a-t-il grand lieu de croire, comme je le disais tout à l'heure, qu'en même temps que le haschisch donnait aux séides du vieux de la Montagne la faculté de transformer et d'idéaliser les formes humaines qu'ils avaient sous les yeux, quelque autre substance engendrait en eux les désirs sensuels qui ôtaient, aux images créées par le haschisch, la pureté idéale que des esprits grossiers n'auraient nullement goûtée. Nous savons du reste que, dans les préparations du haschisch dont usent aujourd'hui les Orientaux, entrent fréquemment des substances aphrodisiaques.

Liqueurs alcooliques. Le plaisir, le simple oubli des peines de la vie que l'Oriental demande à l'opium et au haschisch, l'Européen le trouve dans l'usage des boissons fermentées. Le vin, l'alcool, font naître, en effet, un état psychique particulier dans lequel tout apparaît au buveur sous les couleurs les plus agréables. La tristesse, le chagrin, la

(1) Théophile Gautier. *Le Club des Haschischins.*

(2) F. Roubaud. *Traité de l'Impuissance et de la Stérilité*, Paris 1876.

misère, sont oubliés ; la rive désolée, où s'agitent les pénibles réalités humaines, a disparu, et le buveur nage en pleine mer de l'oubli.

Mais autant que l'opium et le haschisch, le vin et l'alcool ont leur danger. La navrante réalité est loin, mais voici apparaître le fantôme et le rêve, trompeurs, anxieux, parfois terribles, engendrant les craintes sans motifs, les terreurs sans nom, le suicide et le meurtre. Le monde imaginaire qu'a créé le buveur, ce monde va le poursuivre, l'entourer, le presser de toutes parts. En proie à des hallucinations sans cesse renaissantes, l'alcoolique n'échappera à un fantôme que pour devenir la proie d'un autre, ne fuira un effroyable abîme que pour se sentir entouré d'immondes animaux qui pullulent sur toute la surface de son corps, que pour entendre des bruits effrayants, des injures de toute sorte, de terribles menaces. Ce que je viens de dire montre que dans l'alcoolisme on peut rencontrer des hallucinations de tous les sens. Cependant, il semble évident que les phantasmes visuels sont de tous les plus fréquents. Nombreux et mobiles, ils se remplacent avec une rapidité singulière qui fait que le malheureux alcoolisé assiste pour ainsi dire à une décevante et pénible fantasmagorie dont il est l'éternel jouet. Cette prédominance des hallucinations visuelles dans l'alcoolisme, ce remplacement rapide et incessant des images qui passent devant les yeux de l'alcoolique comme les scènes d'un songe ont été très nettement mis en lumière par un aliéniste éminent, Lasègue. Pour frapper l'esprit du lecteur, le regretté professeur avait intitulé : *Le délire alcoolique n'est pas un delire, mais*

un rêve (1), un très remarquable travail dans lequel il montrait le rapport très grand, en effet, que l'on rencontre entre les conceptions délirantes de l'intoxication alcoolique et le rêve. Que les hallucinations des sens autres que celui de la vue soient aussi rares que le dit Lasègue, il serait difficile de l'admettre ; que dans le rêve même les phantasmes soient toujours purement visuels, c'est ce qui n'est pas facile non plus d'accepter ; mais il n'en demeure pas moins vrai que dans le délire alcoolique, comme dans certains rêves, les hallucinations visuelles sont prédominantes, variées, incessantes, se remplaçant l'une l'autre comme les formes fantastiques que l'œil aperçoit à travers un kaléidoscope, et que le récit délirant d'un alcoolisé, racontant les bizarres et incohérents événements qui se sont déroulés devant ses yeux, ressemble singulièrement à un songe.

Mais la donnée vraiment neuve et originale sur laquelle Lasègue s'appuie pour montrer l'étroite parenté du délire alcoolique et du rêve, c'est qu'ainsi qu'il le fait voir par un certain nombre d'exemples, les conceptions délirantes de l'alcoolique éveillé sont ordinairement la continuation, l'épanouissement, en quelque sorte, des incohérences de son rêve. Tandis que le sommeil serait chez l'aliéné ordinaire suspensif du délire, que le persécuté, par exemple, cesserait d'être persécuté pendant son sommeil, le mégalomane ou le paralytique d'être roi, l'alcoolique commence par délirer en rêve pour ensuite délirer éveillé et, cela sur le même thème.

(1) Lasègue. *Archives générales de médecine*, nov. 1881.

On a donné la vision de bêtes plus ou moins repoussantes, tels que serpents, rats, araignées, comme caractéristique en quelque sorte de la folie alcoolique. Le fait est en réalité extrêmement fréquent et il suffit pour s'en convaincre de lire les nombreuses observations de Magnan (1). Mais ce qui est d'une vérité plus générale, c'est le caractère effrayant et pénible des hallucinations des fous ébrieux. En effet, outre les images fantastiques de serpents, de rats, de lions, d'araignées, que l'on rencontre souvent dans la folie ébrieuse, il est au moins aussi fréquent de voir les malades en proie au délire alcoolique accuser des visions de flammes, de cadavres ensanglantés, de fantômes, de gens armés, d'assassins qui les poursuivent ; de les entendre se plaindre de menaces qui leur sont faites, d'injures qui sont proférées contre eux. Un malade, dont parle Magnan, (2) voyait des individus rassemblés pour lui faire subir une horrible mutilation ; il sentait le couteau pénétrer dans ses chairs. Un autre avait devant les yeux sa femme, à qui des misérables s'apprêtaient à faire subir les derniers outrages. Un malade, que j'ai eu dans mon service, voyait continuellement autour de lui des flammes auxquelles il cherchait à échapper. Ce n'est pas pourtant que le délire alcoolique ne puisse être accompagné parfois de visions de nature agréable ; on a cité des faits de ce genre, mais le cas est extrêmement rare et j'avoue pour ma part ne l'avoir jamais observé.

(1) *Etude sur l'Alcoolisme*, Paris 1871.

(2) Magnan. *De l'Alcoolisme, des diverses formes du délire alcoolique*, Paris 1874.

Quoi qu'il en soit, on voit que si l'usage de l'alcool peut être tout d'abord une source de sensations agréables, il arrive au bout d'un temps plus ou moins long que la maladie surgit et que l'hallucination qui s'impose remplace la vague rêverie ou la béate quiétude que cherchait le buveur.

Quel que soit l'agent employé, ce n'est donc jamais sans danger que l'homme s'efforce, d'une façon plus ou moins inconsciente ou avec un dessein arrêté, de substituer un monde factice au monde réel, les enchantements du rêve aux sévérités de la vie.

CHAPITRE XV

LE RAGLE OU HALLUCINATION DU DÉSERT

Les voyageurs qui parcourent le désert sont sujets à un phénomène que les Arabes nomment le *ragle*. Le ragle se présente si communément qu'il a été créé un verbe pour représenter l'état du voyageur en proie au ragle : on dit *ragler* comme on dit rêver.

C'est à la suite d'une grande fatigue, de la privation de sommeil, sous l'influence de la faim, ou d'une soif excessive que se développe le ragle. Il consiste en un ensemble d'aberrations sensorielles intéressant les sens de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et même du toucher. Cependant, les aberrations visuelles sont de beaucoup les plus fréquentes ; puis viennent celles de l'ouïe, qui atteignent principalement les voyageurs soumis à l'influence du *simoun* et dont l'organe auditif est fatigué et irrité par le sable. Ceux qui sont sous l'influence de la quinine éprouvent fréquemment aussi des troubles semblables.

C'est par une demi-obscurité et dans le moment qui précède le sommeil, ou bien quand il finit, que se montre le ragle. En d'autres termes, l'instant le plus favorable à la production du phénomène que nous étudions est le moment intermédiaire à la veille et au sommeil. Ce fait a quelque importance ;

il peut, en effet, nous éclairer sur la nature de certaines aberrations sensorielles éprouvées par les personnes en état de ragle. Je dois ajouter que le ragle se produit aussi en plein jour et qu'il paraît alors engendré par une éblouissante lumière. Mais ce dernier fait est une exception, et la demi-obscurité est la condition essentiellement favorable à la naissance des diverses perceptions anormales par lesquelles le ragle est constitué.

Mais il est nécesaire que nous décrivions très exactement les sensations auxquelles est soumis le voyageur en état de ragle. Puis nous chercherons par une exacte analyse des faits à pénétrer la nature vraie du phénomène.

N'ayant jamais été à même de constater par nous-même cette curieuse hallucination, c'est d'après les observations d'un éminent voyageur, M. d'Escayrac de Lauture, (1) que nous retracerons le tableau des sensations variées éprouvées dans l'hallucination du désert.

Le voyageur fatigué par une longue course, pressé par le sommeil, et luttant pour demeurer éveillé, ne tarde pas à se trouver dans un état qui n'est ni le sommeil ni la veille. Tout en conservant le sentiment de sa situation, il éprouve des impressions singulières. Il lui semble que l'horizon s'élève autour de lui comme une muraille, le ciel lui paraît la voûte d'une salle immense fermée de tous côtés et les étoiles ne sont plus pour lui que des milliers de lampes et de lustres destinés à éclairer cette salle. Il voit parfois s'élever devant lui

(1) D'Escayrac de Lauture, *Mémoire sur le ragle ou hallucinatiou du désert*, Paris 1855.

et autour de lui des forèts d'arbres à branchages très minces et peu touffus, mais d'une grande hauteur et dont le feuillage cache une partie du ciel sans pourtant voiler les étoiles. Les pierres deviennent des rochers, des édifices ; les traces des animaux, les ornières donnent à la route l'apparence d'une terre labourée ou d'une prai ie. Les ombres projetées par la lune paraissent des puits, des précipices, des ravins. Les ombres de moindre dimension offrent l'aspect d'êtres animés ; on voit passer devant soi de longues files de chameaux, des caravanes, des troupes nombreuses dont on distingue les armes et les uniformes. Ces images ne sont pas éloignées de l'observateur de plus de cinquante centimètres ou un mètre. Parfois, il lui semble qu'il traverse des murailles, des édifices, qu'il revoit toujours devant lui. « Mon bras, dit M. d'Escayrac de Lauture, plongeait dans la maçonnerie, mon corps ne la rencontrait jamais ; elle s'ouvrait pour lui donner passage. » Une aberration très fréquente encore, d'après le même observateur, est le redressement des surfaces horizontales. « Des treillis s'élèvent aux côtés de la route. L'horizon devient un mur, une enceinte ou une immense cuve ; quelquefois il semble qu'on se trouve au milieu d'un cratère, au milieu du val del Bove ou de quelque gorge resserrée des Alpes. Un fait d'une nature analogue est la transformation de la partie du ciel qui est devant nous en une longue et étroite bande de gaze. » Un autre fait sur lequel M. d'Escayrac de Lauture a encore appelé l'attention, c'est la nature variable des fausses perceptions du ragle suivant la race du sujet affecté de

ce trouble sensoriel et l'identité, la similitude tout au moins, de ces mêmes perceptions chez les individus de même race, de même éducation. Là où l'Européen verra un sapin, un chariot, un clocher, l'Arabe apercevra des palmiers, un chameau, un minaret. Enfin, les perceptions visuelles du ragle sont ordinairement aussi en rapport avec les occupations du moment.

Si maintenant nous cherchons à analyser cet ensemble de perceptions réelles et fausses par lequel le ragle est constitué, nous voyons que ce qui domine dans l'hallucination du désert, c'est l'illusion par préoccupation d'esprit et impressions fausses dues à l'affaiblissement du sens de la vue. Quand la personne en proie au ragle voit dans les traces laissées par les animaux sur le sol les sillons d'une terre labourée, c'est ce genre d'illusion qui se produit ; de même, lorsque les ombres portées par les objets sont prises pour des précipices ; de même encore, quand le voyageur prend des rochers pour des édifices d'une architecture plus ou moins compliquée.

Mais bien que l'illusion forme, pour ainsi dire, la trame principale du délire sensoriel du ragle, il semble néanmoins qu'une partie des images perçues dans ce singulier état relève de l'hallucination pure. Les conditions dans lesquelles s'offrent certaines des images que nous avons décrites plus haut, leur nature, leur aspect, si je puis dire, ne permettent guère de douter que le voyageur soumis au ragle n'éprouve de véritables hallucinations hypnagogiques. C'est, en effet, dans l'état intermédiaire à la veille et au sommeil qu'un certain

nombre d'images se montrent dans le ragle, et cet état est essentiellement propre à faire naître cette sorte d'hallucination. Cette raison ne serait peut-être pas suffisante pour conclure à l'existence de ces hallucinations, mais l'examen attentif des phénomènes présentés par les personnes atteintes de ragle nous semble confirmer cette manière de voir. Quand M. d'Escayrac de Lauture nous parle d'ombres transformées en précipices, d'empreintes de pas offrant l'apparence de champs labourés, nous reconnaissons là une véritable illusion : il y a une perception réelle que transforme l'esprit ; mais lorsque le même auteur dit que le voyageur voit surgir devant ses yeux des files de chameaux, des troupes armées, des êtres animés, en un mot, dont une perception réelle actuelle ne nous paraît pas rendre suffisamment compte, nous pensons involontairement et nécessairement à la succession des images que le demi-sommeil engendre si souvent, à l'hallucination hypnagogique.

Mais il est un autre genre de sensation qu'on ne peut rapporter ni à l'illusion ni à l'hallucination pure : je veux parler de cette impression signalée par M. d'Escayrac de Lauture qui lui faisait voir les surfaces horizontales se redressant, l'horizon transformé en une muraille s'élevant tout près de lui et que sa main traversait, son bras plongeant dans la maçonnerie. Je noterai encore cette vision d'arbres au branchage ténu, à travers lequel le ciel et les étoiles sont nettement perçus, comme un phénomène qui demande une explication spéciale. Elucidons ce dernier point tout d'abord.

L'éminent voyageur pense que ces visions de

branchages ténus à travers lesquels on aperçoit les étoiles et le ciel sont produites par un état d'injection des vaisseaux de la cornée. L'explication tout en étant fautive à un certain point de vue, puisque la cornée n'a pas de vaisseaux, est, en somme, parfaitement juste dans son essence même, et il est extrêmement probable que ce sont les vaisseaux de la rétine ou de la choroïde injectés qui donnent naissance à cette illusion. M. Giraud-Teulon (1), qui a commenté au point de vue des troubles visuels l'intéressant mémoire de M. de Lauture, se range à cette opinion ou, tout au moins, voit dans cette interprétation des faits une très grande vraisemblance. Nous aurions donc affaire ici à une illusion ayant sa source dans la fatigue des muscles de l'accommodation qui, ne donnant plus la notion des distances, permettent à l'esprit de rapporter à la voûte du ciel le lacis arborescent qui se trouve sur une des membranes de l'organe visuel lui-même.

Pour ce qui est du redressement des surfaces horizontales, nous admettrons avec M. Giraud-Teulon que cette impression d'un plan vertical substitué naît, d'une part, de l'incertitude des limites et des impressions qui en résultent, impressions rendues nécessairement confuses par le peu de lumière répandue sur la rétine ; de l'autre, « de l'affaiblissement du sens sous l'influence de la fatigue et d'une paralysie physiologique qui commence à se faire sentir. »

Si maintenant nous étudions ce phénomène d'un

(1) Giraud-Teulon. *Physiologie et pathologie fonctionnelle de la vision binoculaire*, Paris 1861.

mur suspendu devant l'observateur et qu'il traverse, mais qui reparaît toujours devant lui, dans lequel il plonge son bras, il est difficile, comme le dit très bien l'auteur que nous venons de citer, de n'être pas frappé de l'analogie qui existe entre cette illusion et les faits signalés par Brewster. Voici ces faits rapidement exposés : Si on vient à regarder une tapisserie à fleurs semblables, à une distance de trois pieds, et qu'on cherche à réunir deux fleurs séparées par un intervalle de 12 pouces, toute la muraille apparaîtra toujours couverte de fleurs comme auparavant, mais chaque fleur sera formée par la réunion de deux fleurs semblables superposées, et la muraille tout entière, avec ses bouquets, semblera suspendue en l'air, à la distance de six pouces de l'observateur. « Au premier instant, continue l'auteur anglais, l'observateur n'apprécie pas exactement cette distance apparente. Généralement, ce n'est qu'avec lenteur que la tapisserie se fixe à cette nouvelle position ; au moment où cela a lieu, l'aspect qui en résulte offre un singulier caractère : la surface semble légèrement courbe, et présente un aspect argentin. Elle est beaucoup plus belle que la tapisserie même qui a disparu, et le plus léger mouvement de la tête la fait mouvoir en même temps qu'elle. Si l'observateur, que nous avons supposé à trois pieds de la muraille, s'en éloigne, la muraille suspendue le suivra dans son mouvement, s'éloignant comme lui de la muraille réelle, mais non dans la même proportion, car la première s'éloignera aussi graduellement de l'observateur. Lorsqu'au contraire il demeure en repos, il peut étendre sa main et est

fort étonné de lui faire traverser la muraille ; un flambeau allumé, qu'il tiendrait au delà de ces six pouces, lui procure la sensation du fantôme de la tapisserie qui se dresse entre lui et le flambeau. »

Ces faits curieux, ces singulières apparences s'expliquent par une aberration dans la coordination synergique des axes oculaires, aberration voulue et cherchée dans les expériences de Brewster. Dans le ragle, nous rencontrons les mêmes apparences illusoires et l'identité des effets nous conduit très naturellement à admettre l'identité des causes. Il y a, toutefois, entre ces deux ordres de faits cette différence essentielle que, tandis que dans les expériences de Brewster l'incoordination des axes visuels est, comme nous l'avons dit, voulue et cherchée, ici, elle est absolument involontaire et résulte simplement de la fatigue de l'organe. Mais, encore une fois, l'analogie entre les illusions décrites par Brewster et certaines particularités de celles rapportées par M. de Lauture, est frappante, et nous pouvons nous appuyer sur les explications du physicien anglais pour interpréter quelques circonstances des visions du ragle, et principalement celle d'un obstacle que le voyageur croit traverser. Quant à l'ensemble de la vision, qui consiste dans l'illusion de l'horizon et du sol redressé se confondant et se transformant en une sorte de mur dans lequel l'observateur peut plonger son bras, cette vision tiendrait à une triple cause : à l'incoordination des axes visuels, qui rend compte de la proximité de l'image ; à la disposition mentale du voyageur en état de ragle, qui lui fait attribuer

à l'horizon qu'il a devant lui l'apparence d'une muraille ; à l'incertitude des limites et à la confusion des impressions venant d'une insuffisante lumière qui, unies à la fatigue du sens, amènent, comme nous l'avons dit, la sensation du redressement des surfaces horizontales.

On le voit, ces faits sont complexes ; ils relèvent tout à la fois de la physiologie oculaire et de la physiologie psychique. Mais cette explication, plausible en certains cas, convient-elle à tous les faits où l'on constate ce redressement des images et la possibilité, pour le sujet en état de ragle, de plonger son bras dans les murailles imaginaires qui se dressent devant lui ? Nous ne le croyons pas. Une des conditions de l'expérience de Brewster consiste dans l'identité des dessins placés à une distance donnée, condition qui permet à l'œil de fusionner les deux images perçues. Or, il n'est pas possible que cette condition soit fréquemment réalisée dans les perceptions visuelles du voyageur en état de ragle. Aussi, tout en admettant que, dans certains cas, les choses se passent comme dans l'expérience de Brewster, pensons-nous qu'on a quelquefois affaire à un phénomène différent. Le redressement des images horizontales tient bien toujours à la cause signalée plus haut, mais l'image perçue ne serait pas une simple illusion. Il s'agirait ici d'une illusion-hallucination. La perception réelle servirait simplement à mettre en mouvement les images cérébrales qui, s'objectivant, donneraient naissance à l'hallucination, et l'image hallucinatoire serait alors aperçue à la distance où sont vues ordinairement les images fan-

tastiques, c'est-à-dire à la distance indiquée par l'éminent voyageur.

Que si l'on trouvait étrange cette idée d'une perception du sens de la vue donnant naissance à une hallucination du même sens, nous dirions que le fait est à la réflexion moins extraordinaire qu'il ne le paraît tout d'abord. Nous avons, dans la vie physiologique, des faits qui se rapprochent singulièrement du phénomène dont nous nous occupons en ce moment. Il est peu de personnes, en effet, qui, en présence d'un objet leur rappelant une scène qui les a vivement frappées, n'aient vu se dresser, en quelque sorte, devant elles cette scène même, avec tous ses détails, détails nets, précis, vivants comme la réalité. Or, si l'on veut bien se rappeler que les images de la mémoire sont les matériaux mêmes de l'hallucination, si l'on considère combien il est probable qu'il n'y a, entre les deux phénomènes, mémoire et hallucination, qu'une différence de degré, on sera moins étonné de voir une impression du sens de la vue donner naissance à une hallucination visuelle.

CHAPITRE XVI

LE CERVEAU ET LE RÊVE

La plus simple observation suffit à constater que toutes les images hallucinatoires, qu'il s'agisse du rêve ou de l'hallucination proprement dite, sont tirées, au moins quant à leurs éléments, du monde extérieur où elles ont été recueillies par les sens. Ce que j'ai dit de l'habituelle relation des images avec les occupations ordinaires des hallucinés le démontre déjà nettement, et la différence des visions éprouvées par des hommes de race différente en donne une preuve plus évidente encore : on a vu, en effet, que, dans cette hallucination si curieuse éprouvée par les voyageurs qui parcourent le désert et à laquelle on a donné le nom de *ragle*, l'Européen voit des clochers, des arbres touffus, des sapins, etc., là où l'Arabe aperçoit les minarets et des palmiers. Ce sont donc les images antérieurement acquises qui font la matière de l'hallucination, et si des associations disparates se montrent dans les images hallucinatoires, il n'en est pas moins vrai que les apparitions les plus fantastiques ont toujours, comme je le disais tout à l'heure, au moins quant à leurs éléments, leur objet dans le monde extérieur.

Cela établi, nous devons rechercher le lieu du système nerveux où ces matériaux de l'hallucina-

tion, si je puis me servir de cette expression, acquis pendant la vie antérieure de l'halluciné, ont été recueillis et souvent pendant un fort long temps, conservés.

Quand on examine les hémisphères cérébraux, ont est frappé de l'étendue de la substance grise qui les recouvre. Cette étendue est, en effet, considérable ; car si l'on tient compte des anfractuosités qui séparent les circonvolutions, on voit qu'elle n'est pas moins de dix-sept cents centimètres carrés (1). On ne peut douter qu'une telle surface de cellules nerveuses ne joue, dans les actes cérébraux, un rôle d'une extrême importance. Si maintenant on se rappelle que partout, dans le système nerveux, la cellule est l'élément nerveux spécial, l'aboutissant des impressions, l'agent des transformations de mouvement, la substance blanche n'étant constituée que par des conducteurs, on est déjà tenté, en principe, de localiser dans la substance corticale toutes les impressions recueillies par les sens. Ces impressions, en effet, qui s'accumulent tous les jours, mieux encore, à tous les instants, demandent assurément comme lieu de localisation un appareil d'une certaine étendue, et si, par ses dimensions relativement considérables, une portion de la substance grise cérébrale répond à cette exigence, c'est assurément la couche corticale. Cette raison, néanmoins, pour assez plausible qu'elle puisse paraître, serait néanmoins insuffisante ; mais les faits pathologiques viennent pleinement confirmer cette simple vue d'esprit.

Il existe une affection mentale, la démence, qui

(1) Cette évaluation est due à M. Baillarger.

est caractérisée, au point de vue des symptômes, par l'abolition plus ou moins complète des facultés intellectuelles et de la mémoire en particulier. Or, des belles recherches de Parchappe, recherches pleinement confirmées par les travaux de Marcé (1) et des anatomo-pathologistes contemporains, il résulte que dans la démence on constate une altération considérable de la substance corticale. Une autre affection, la paralysie générale qui présente, elle aussi, dans sa période ultime principalement, une abolition à peu près complète des facultés, et surtout de la mémoire, offre également à l'examen une destruction plus ou moins profonde des éléments nerveux de cette même couche corticale. En présence des résultats que je viens d'indiquer et que j'aurais pu appuyer d'observations nombreuses, il est difficile de ne pas considérer la substance grise corticale comme le lieu de condensation, d'emmagasinement des images que les sens recueillent à chaque instant dans le monde extérieur.

Cela étant admis, et pour essayer de nous rendre compte de la nature des images qui constituent la matière de la mémoire et de l'imagination et qui sont comme l'essence, en quelque sorte, de tous les phénomènes étudiés dans le présent ouvrage, il convient de rechercher comment les sens, et principalement le sens de la vue, sont impressionnés par ce qui nous entoure.

Nous pouvons dire que les objets du monde

(1) Marcé. *Recherches cliniques et anatomo-pathologiques sur la démence sénile et sur les différences qui la séparent de la paralysie générale.*

extérieur nous affectent, quant à l'organe visuel, par la couleur et par la forme, qui n'est, en définitive, pour le sens qui nous occupe qu'un accident de la couleur. Or, on sait que les corps n'ont pas par eux-mêmes de couleur propre. S'ils nous semblent colorés, c'est qu'ils réfléchissent ou, pour parler plus rigoureusement, diffusent certains rayons du spectre en absorbant les autres. Les diffusent-ils en totalité ? ils nous offrent l'apparence du blanc. Les absorbent-ils tous ? ils nous paraissent complètement noirs. Absorbent-ils enfin une certaine partie des rayons du spectre, en renvoyant les autres ? nous les voyons de la couleur qu'ils nous envoient. La couleur des corps n'est donc, en somme, que le résultat de l'impression, sur un de nos sens, de la lumière diffusée en partie ou en totalité par les corps sur lesquels elle vient tomber, et la lumière sert ainsi d'intermédiaire entre nous et le monde extérieur. Mais la lumière est un mouvement.

Si, dans le volet d'une chambre obscure, on pratique deux petites ouvertures peu distantes l'une de l'autre et de diamètre égal, et que l'on munisse ces deux ouvertures de verres colorés en rouge, par exemple, la lumière passant par ces ouvertures donnera naissance à deux cônes de lumière rouge qui se rencontreront à une certaine distance et dans une certaine étendue. Que l'on interpose un écran sur le trajet de ces deux cônes, et l'on verra, dans le segment commun aux deux cercles produits par l'intersection des cônes avec l'écran, des lignes alternativement rouges et obscures. Vient-on à boucher l'une des ouvertures, les lignes obscures

disparaissent. Laisse-t-on passer de nouveau la lumière par l'ouverture précédemment bouchée, elles reparaissent aussitôt. D'où l'on doit conclure, naturellement, que de la lumière ajoutée à de la lumière produit de l'obscurité. Ce phénomène, constaté pour la première fois par Grimaldi, et dont la théorie a été établie par Young et plus complètement par Fresnel, est connu sous le nom *d'interférence lumineuse*. Il ne peut s'expliquer que dans le cas d'un mouvement et d'un mouvement ondulatoire.

Il est nécessaire ici de dire, en quelques mots, en quoi consiste cette sorte de mouvement.

Supposons que dans un bassin renfermant une eau tranquille on laisse tomber, d'une hauteur déterminée, un corps de volume donné. Autour de ce corps se formeront une série d'élévations et de dépressions concentriques qui, partant de l'endroit où le corps est tombé, iront en s'élargissant de plus en plus. Ces dépressions et ces élévations s'appellent des *ondes*. Il semble, au premier abord, que ces ondes soient formées par le liquide qui se déplace ; mais une observation plus attentive nous apprend qu'il n'en est rien. Si, en effet, on place sur une des élévations que produit la chute d'un corps un flotteur de liège, par exemple, ce flotteur n'est pas entraîné ; il ne change pas de place. Nous avons donc ici un mouvement de forme et non de matière. Cela étant établi, supposons qu'à une certaine distance du centre des ondes que nous venons de considérer, au moment précis où le premier corps était abandonné à lui-même, nous en ayons laissé tomber un second absolument identique au premier et d'un

point également éloigné de la surface du liquide. Sous l'influence de la chute de ce corps, une nouvelle série d'ondes, identiques aux premières, aura pris naissance, et ces ondes se propageront en allant à la rencontre des premiers cercles. Si les élévations d'un des systèmes d'ondes rencontrent les élévations de l'autre, ces élévations seront doublées. Si ce sont les vallées qui rencontrent les vallées, ces vallées deviendront une fois plus profondes. Si une élévation rencontre une vallée, le liquide offrira, en cet endroit, l'aspect d'une surface plane : un flotteur placé sur ce point ne présentera aucune oscillation : les deux systèmes auront interféré et deux mouvements auront produit l'immobilité.

C'est d'une façon analogue, que de la lumière ajoutée à de la lumière produit de l'obscurité, car, chaque fois que nous constatons l'interférence, nous devons conclure au mouvement ondulatoire. C'est la seule explication plausible du phénomène. Il faut donc que nous concevions les corps lumineux dans un état de vibration continuelle. Interposé entre eux et tous les corps contenus dans l'immensité de l'espace, est un fluide élastique, *l'éther*, qui ondule sous l'influence de ces vibrations, et ce sont ces ondulations extrêmement rapides, qui venant frapper la surface de la rétine, produisent la sensation de lumière. Nous ne voyons pas l'éther, mais ses effets, les phénomènes d'interférence, nous permettent d'affirmer son existense. Donc la lumière est un mouvement et les corps du monde extérieur nous envoient à chaque instant, sous l'influence des vibrations des centres lumineux, une série d'ondes variables suivant la

nature de ces corps. Ces ondes, dont la réunion, dont les systèmes sont en relation intime avec les corps qui les envoient, arrivent jusqu'à la rétine. Celle-ci entre elle-même en vibration et les vibrations rétiniennes, en un exact rapport avec les ondes qui leur ont donné naissance, parviennent à la couche optique (*sensorium*) pour se propager ensuite jusqu'à la couche corticale, où nous admettons qu'elles sont incessamment recueillies et conservées.

Mais, avant d'aller plus loin, il nous paraît convenable d'examiner rapidement les perceptions qui nous arrivent par les autres sens que celui de la vue et de rechercher quelle peut être la nature de ces impressions. Mais, si nous nous livrons à cette recherche, nous voyons facilement que, là partout, ces impressions sont encore le résultat d'un mouvement communiqué et consistent en un mouvement.

Le son, en effet, provient, nous le savons, d'ondes aériennes qui frappant les fibres de Corti, les font vibrer à l'unisson. Donc, ici, nous avons affaire à un mouvement. La chaleur, dont l'essence est un mouvement vibratoire (car, pour la chaleur, comme pour la lumière, et pour le son, des phénomènes d'interférence sont constatés et produits à volonté expérimentalement), la chaleur, dis-je, dont l'essence est un mouvement, ne doit-elle pas produire un mouvement? Que peut faire naître le contact d'un corps, sinon un mouvement? Quel peut être le résultat de l'action, sur nos sens, des odeurs et des saveurs, action qui ne paraît s'exercer que par contact, sinon un mouvement? Nous

pouvons ainsi penser que toutes les impressions nerveuses, d'où qu'elles viennent, sont le résultat d'un mouvement.

Les êtres animés sont donc, en définitive, soumis à une infinité de vibrations venues du monde extérieur, vibrations qui sont recueillies par les sens à la surface du corps, transmises aux couches optiques, puis à la couche corticale qui les conserve en quelque sorte. De telle façon qu'à l'imitation dcs ancieds et dans un autre sens on peut dire de l'homme qu'il est un *microcosme*, puisque dans la substance grise des circonvolutions, sont contenues et conservées les images du monde extérieur présent et passé. Et le mot image convient aussi bien au résultat des impressions sonores, tactiles, etc., qu'à celui des impressions lumineuses, puisque, dans tous ces cas, il s'agit d'un mouvement. Il y a donc pour nous, — et, si le lecteur nous a bien suivi, il ne s'étonnera pas de ce que nous disons ici — il y a donc pour nous des images tactiles, des images sonores, comme il y a des images lumtneuses, images toutes emmagasinées dans la substance corticale péri-hémisphérique. Mais comment se peut comprendre cet emmagasinement, cette conservation des images ? La question est délicate et, ici, une large part doit être faite à l'hypothèse.

Ce qu'en y réfléchissant, on est le plus facilement porté à admettre pour expliquer comment des images, autrefois perçues, demeurées latentes en quelque sorte, pendant un temps plus ou moins long, apparaissent à nouveau, soit dans le phénomène du souvenir, soit dans le rêve ou l'hallucination,

c'est la possibilité, pour la cellule nerveuse corticale qui a été mise par une impression reçue dans un certain état d'activité, de revenir à cet état quand elle est l'objet d'une nouvelle excitation. Cette excitation pourra avoir lieu par le fait de la volonté ; elle pourra venir d'un point quelconque du cerveau, de la périphérie même, ou encore des profondeurs de l'organisme ; quel que soit le mode d'excitation, une cellule ayant vibré d'une certaine façon, c'est ce mouvement même qui se reproduira, quand cette cellule sera de nouveau mise en action. Voilà une première explication. Cependant, quelques physiologistes et psychologues, ne voulant pas sans doute concéder à la cellule nerveuse corticale cette possibilité de revenir à l'état d'activité dans lequel elle était au moment de la perception, pensent que tout mouvement vibratoire, transmis à la couche corticale, s'y continue, allant s'affaiblissant, sans s'éteindre cependant, jusqu'au moment où une impulsion nouvelle sera donnée qui ravivera ce mouvement, lequel se transmettra aux couches optiques et au sens en parcourant une route inverse de celle suivie dans la perception. Que, si le mouvement était complètement éteint, aucun ravivement de l'image ne serait possible : c'est là le cas des souvenirs effacés. Une telle conception est assurément séduisante et elle a l'avantage de ne pas concéder à la cellule une virtualité dont on ne comprend pas nettement la nature.

En tous cas et quelle que soit l'hypothèse que l'on veuille admettre, nous avons, dans la couche corticale, un ensemble de cellules où se trouve une image en puissance, si je puis dire. Mais voici ces



cellules, par suite d'une des causes dont j'ai parlé plus haut, — volonté, excitation venant du cerveau, de la périphérie, *d'un point quelconque de l'organisme*, — de nouveau mises en action, et alors l'image, qui correspond à cet état actif des cellules, va parcourir les fibres blanches conductrices dans la direction de la couche optique et du sens. Si le mouvement est faible, s'arrêtant à la couche optique, ou ne parvenant à l'organe sensoriel qu'extrêmement atténué, nous avons le phénomène auquel on a donné le nom de *mémoire*, de *souvenir*. Si l'ébranlement est plus considérable, arrivant jusqu'au sens sans avoir rien perdu de son intensité, l'appareil étant mis à nouveau dans l'état où il était lors de la perception réelle, l'hallucination est constituée.

Ici se présente une intéressante question :

Existe-t-il une lésion cérébrale qu'on puissse regarder, soit en raison de sa nature, soit plutôt par le lieu qu'elle occupe, comme la cause de l'hallucination ?

C'est, semble-t-il, se faire une singulière idée de l'hallucination que de concevoir qu'un trouble statique y corresponde constamment et nécessairement. S'il est un trouble qui semble pouvoir être essentiellement fonctionnel, c'est bien celui-là. L'identité, l'analogie extrême, si l'on veut être plus réservé dans l'expression, du rêve, de certains rêves surtout et de l'hallucination, me paraît une preuve suffisante de cette manière de voir. Il y a plus : quand on se rappelle la vivacité de certains souvenirs, de certaines scènes qui nous ont frappés, on ne saurait être bien éloigné d'admettre

qu'entre la pensée ou plutôt l'image qui constitue le souvenir et l'hallucination, il n'y a qu'une différence de degré d'intensité ; et cela est si vraî que, normalement, dans certaines circonstances, chez certains hommes particulièrement — et ces hommes ne paraissent pas des moins doués — ce degré est franchi et la pensée s'objective. De ce que nous venons de dire, faut-il conclure que lorsqu'on rencontre des lésions cérébrales chez un halluciné, ces lésions ne soient pour rien dans la production de l'hallucination ? Loin de nous une telle pensée ; mais notre persuasion est que ces lésions sont, le plus ordinairemeut, simplement l'occasion du trouble hallucinatoire, elles n'en sont pas le *substratum* ; en d'autres termes : l'hallucination n'est pas un phénomène pathognomonique d'une lésion cérébrale déterminée, ni comme nature ni comme siège(1). Cette lésion,en effet, peut se trouver dans la couche corticale, dans tel autre point du cerveau,

(1) Les aliénistes sont très partagés sur le siège des lésions qu'on pourrait regarder comme cause des trcubles hallucinatoires. MM. Luys et Ritti les localisent dans les couches optiques ; M. Tamburini, dans la couche corticale ; Foville père, « dans les parties nerveuses intermédiaires aux organes des sens et au centre de perception, ou dans les parties cérébrales auxquelles aboutissent les nerfs de la sensation. » Enfin, d'après M. le professeur Ball et son élève distingué M. Régis, » il n'est pas un seul point de l'organe du sens, depuis sa partie la plus extérieure jusqu'à sa partie la plus profonde et la plus reculée dans le territoire cérébral qui, sous l'influence d'une altération quelconque, ne puisse devenir, *chez un sujet prédisposé*, la source d'hallucinations. » *(Socété médico-psychologique*, séance du 27 février 1882).

et de ce point lésé — quelle que soit, du reste, la nature de la lésion — partira l'excitation qui, aboutissant à tel ou tel département de la couche corticale, donnera naissance au phénomène hallucinatoire qui variera, quant à son expression, suivant l'ensemble des cellules de la substance grise qui auront été touchées. Mais il y a plus, et ces excitations donnant naissance à l'hallucination peuvent venir, non seulement du cerveau, mais de la périphérie et des profondeurs de l'organisme. C'est ce que l'on constate, en effet, pour les hallucinations de certains enfants porteurs d'entozoaires intestinaux et dont le point de départ est l'excitation produite sur l'intestin par la présence du parasite. C'est par un mécanisme analogue qu'une blessure de la cornée peut donner naissance à une hallucination ; c'est enfin un phénomène du même genre que nous observons dans ces agitations accompagnées d'hallucinations plus vives qui se rencontrent si souvent chez les aliénés et qui, liées à un trouble gastrique, disparaissent avec le trouble qui les produit. On voit donc que de tous les points de l'organisme, du cerveau, des viscères et de la périphérie même, peuvent partir des excitations qui, aboutissant à la couche corticale, donnent naissance à l'hallucination. De telle sorte que s'il n'y a pas de lésions déterminées produisant nécessairement l'hallucination, que si l'excitation qui lui donne naissance peut venir de tous les points de l'organisme, il est une partie du système nerveux encéphalique, *la couche corticale*, *qui entre toujours en action dans la production du phénomène*. La cellule corticale doit être nécessairement impression-

née, et le résultat de cette impression doit se transmettre jusqu'à l'organe sensoriel. Mais quelle est la nature de cette impression ? C'est ce qu'il n'est point aisé de décider, quoi qu'on puisse dire cependant qu'il s'agit très probablement, ici, de phénomènes de mouvements et de transformations de mouvements.

Mais ces mouvements et ces transformations de mouvements, nous ne pouvons les saisir dans le système nerveux lui-même. Force nous est donc de chercher à les constater par une sorte d'artifice, ce à quoi nous parvenons en effet. L'action de la lumière sur la rétine consiste, nous l'avons vu, en une série de vibrations. Or, le sens, après la production de l'image fantastique, est dans le même état qu'après une perception réelle. L'organe sensoriel a donc été soumis pendant l'hallucination à une action identique à celle qui se produit dans la perception, c'est-à-dire à un mouvement vibratoire. Ce mouvement, que nous ne pouvons, comme je l'ai noté, suivre dans son trajet à travers les appareils nerveux, nous le saisissons donc, si je puis dire, à sa sortie. Et comme un mouvement ne peut être engendré que par un mouvement, l'excitation elle-même a dû consister en un mouvement qui atteignant la cellule corticale l'a fait vibrer suivant l'aptitude antérieure qu'une première impression lui avait fait contracter ou a augmenté la vibration conservée, et une série d'ondulations ont parcouru le nerf sensoriel jusqu'à l'appareil de perception. De telle sorte que nous pouvons nous représenter la série d'actions qui se passent dans le système nerveux lors de la production de l'hal-

lucination engendrée par une excitation organique par le schème suivant : mouvement partant de l'organisme, transformation de mouvement dans la cellule nerveuse corticale, propagation de ce mouvement jusqu'à l'organe sensoriel. Telle est la manière dont il nous semble que se peuvent comprendre les faits, sans que nous accordions pourtant à notre explication plus de portée qu'il ne convient, et en reconaissant qu'il ne s'agit ici que d'une très vraisemblable hypothèse.

Mais si l'on ne peut se prononcer qu'avec réserve sur la nature intime du dynamisme, au moyen duquel se réalise le phénomène hallucinatoire, il est un fait sur lequel on peut être plus affirmatif : c'est que la production de l'hallucination est certainement accompagnée d'un état spécial de la circulation cérébrale. Il y a, en effet, dans l'hallucination, travail cérébral, et tout travail cérébral — les expériences de Mosso ne laissent aucun doute à cet égard — est accompagné d'une dilatation vasculaire. J'ajouterai que l'état de turgescence de la substance cérébrale pendant le rêve, état que des lésions crâniennes ont permis de constater, fournit un argument de plus en faveur de notre opinion, l'hallucination et le rêve étant deux phénomènes identiques.

Dans les faits dont nous avons cherché, au cours de cet ouvrage, à donner l'explication, nous n'avons eu affaire qu'à la matière, si je puis dire, de la mémoire et de l'imagination. Nous avons à peine parlé de la force agissante qui dispose de cette matière. Nous avons montré l'instrument, autant que nous l'avons pu, dans ses ressorts cachés, mais non pas

le principe qui le met en mouvement. Les impressions confuses du milieu ambiant, les réactions de l'organisme dans l'état normal ou pathologique peuvent bien, comme nous l'avons indiqué, donner la perception d'images plus ou moins cohérentes, plus ou moins bien agencées; mais c'est là tout. Chaque fois que les combinaisons de la mémoire et de l'imaginations ont voulues, ces combinaisons volontaires sont le résultat de l'action d'une libre puissance que nous sentons en nous-mêmes, puissance que les circonstances extérieures peuvent influencer, auxquelles l'instrument lésé peut mal obéir, mais qui, dans l'état d'intégrité cérébrale, est la vraie maîtresse de ce clavier aux touches innombrables qui constitue la mémoire et l'imagination. Cette puissance, cette force, c'est l'âme humaine. De sa nature, la physiologie ne nous apprend rien ; de son mode d'action sur la matière, nous ne savons rien non plus : nous sentons qu'elle agit, voilà tout. De ce mode d'action pourtant il semble possible d'entrevoir quelque lueur qui, sans éclairer d'une vraie lumière cet obscur problème, nous mettrait peut-être plus près du vrai en cette insondable question. On peut se demander, en effet, si ces vibrations que nous avons considérées, comme constituant les images de la mémoire et de l'imagination, n'ont pas pour excitant, pour moteur intermédiaire dans le système nerveux, ce fluide impondérable, l'éther, que les physiciens considèrent comme pénétrant tous les corps de la nature et donnant naissance par ses modalités diverses à toutes les forces physiques, forces que les travaux modernes nous ont montrées se transformant les unes dans les autres par quan-

tités équivalentes. S'il en était ainsi, on comprendrait plus facilement l'action de cette essence invisible qui est en nous, sur cet agent aussi invisible, mais dont, nous l'avons vu, les phénomènes d'interférence nous permettent de constater physiquement l'existence.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Imprimerie DESTENAY, Saint-Amand (Cher.)

Imp. et stéréot. de DESTENAY à St-Amand (Cher).

